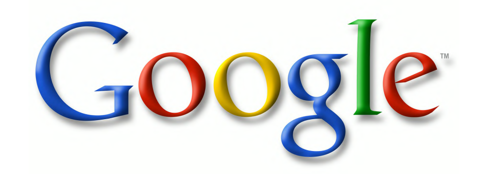
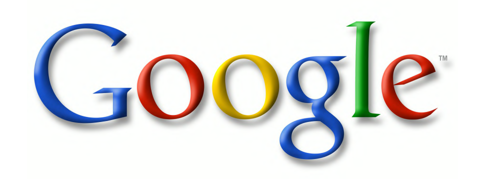
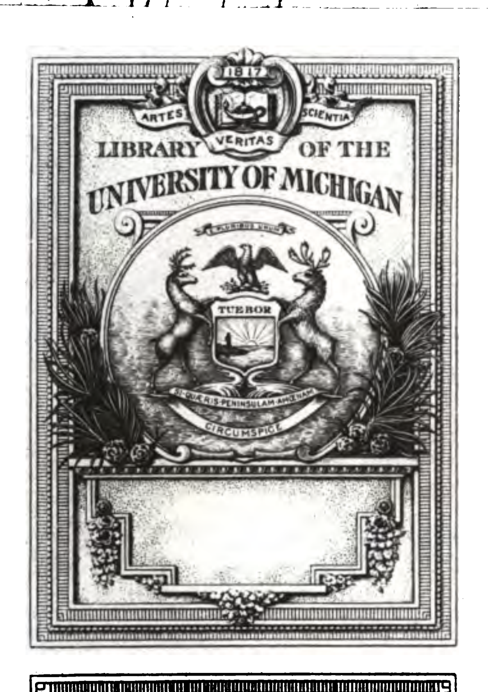



Google


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

HISTOIRE

DE L'EMPIRE OTTOMAN,

DEPUIS SA FONDATION

JUSQU'A LA PAIX D'YASSI, EN 1792;

AVEC DES PIÈCES JUSTIFICATIVES,

ET UNE CARTE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

PAR M. DE SALABERRY.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE SEINE.

1813.

HISTOIRE
DE L'EMPIRE OTTOMAN,
DEPUIS SA FONDATION
JUSQU'A LA PAIX D'YASSI, EN 1792.

LIVRE XXII.

Portrait d'Hassan-Bey.—Détresse des Russes.—Pillage de la Morée par les Albanais. — Embarquement des Russes. — Combat de Tchesmé. — Incendie de la flotte ottomane. — Les Dardanelles insultées par Elphinston. — Disparition de la flotte russe. — Guerre du Danube. — Hali-Pacha grand-visir. — Siége de Bender par les Russes. — Intrigues du cabinet de Pétersbourg dans la Crimée. — Bataille de Cahous. — Victoire remportée par Romantzof. — Déposition d'Hali-Pacha. — Prise de Bender. — Succès de Catherine II. — Fermeté de Mustapha III. — Siége de Lemnos par l'escadre russe. — Délivrance de l'île par Hassan-Pacha. — Conquête de la Crimée. — Fuite du khan. — Congrès de Focziani. — Rupture du congrès. — Révolution en Suède. — Politique des puissances de l'Europe. — Reprise des hostilités. — Campagne de 1773. — Varna attaquée par les Russes. — Ils sont repoussés par Hassan-Pacha. — Mort de Mustapha III. — Son caractère; son éloge. — Avénement d'Abdul Hamid.

La nature avait épuisé, pour former Hassan-Bey, tous les élémens héroïques dont elle 1770.

compose les hommes extraordinaires au moral comme au physique, quand elle n'appelle pas à son aide les secours de l'instruction et de l'éducation. Hassan, né en Perse, fait esclave dans son enfance par les Ottomans, avait été vendu à un habitant de Radosto, ville de la Propontide. Il annonça dès l'adolescence autant de hardiesse que d'ambition, et s'échappant un jour de la maison de son maître sur un bateau grec qui le conduisit à Smyrne, il s'enrôla dans les recrues que la régence d'Alger lève tous les ans dans ces contrées. Admis bientôt parmi la milice qui tient, auprès des deys, le même rang que les Turcs corasmiens occupaient auprès des califes de Bagdad, milice garde et maîtresse d'un trône auquel tout soldat heureux peut prétendre, Hassan se fit remarquer d'abord par son courage, qu'il exerçait contre les lions à défaut d'autres ennemis. Il parvint au gouvernement d'une province. Les richesses qu'il acquit dans l'exercice de son autorité armèrent la jalousie de ses ennemis, qui le rendirent suspect à la régence d'Alger. Forcé de fuir, le généreux Hassan crut, avec raison, que les souverains de l'Europe ne lui refuseraient pas l'hospitalité et le passage dans leurs états. Il arriva en Espagne et de-là à Naples. Par l'en-

tremise du comte de Ludolf, ambassadeur du roi des Deux-Siciles auprès de la Porte, il obtint l'intérêt et la protection du grand-visir Raghib-Pacha. Ce ministre tout-puissant appelle Hassan à Constantinople, et dès son arrivée le commandement d'un vaisseau lui est confié. C'était en 1764, sous le règne de Mahmoud; et Hassan-Bey donna depuis tant de preuves de fidélité et de valeur, qu'il parvint aux premiers grades de la marine ottomane. Il montait le vaisseau amiral, et faisait auprès du capitan pacha les fonctions de capitaine de pavillon, lors de cette fameuse campagne navale contre les Russes.

Ayant rejoint la flotte à laquelle s'étaient réunis les vaisseaux qui en étoient séparés, Hassan voulut poursuivre Elphinston. Le capitan-pacha, qui n'embrassait que les conseils timides, ne chercha qu'à éviter l'ennemi, sans vouloir le provoquer. Ce n'était pas que ce plan pusillanime ne fût à la fois habile et sage, et la lâcheté se couvrait cette fois des prétextes les plus spécieux. « Les Russes, maîtres du » seul port de Navarreins, perdaient chaque » jour de leur crédit auprès des Grecs : ils » étaient réduits sur terre à la défensive. Les » Ottomans, au contraire, se renforçaient de » toutes parts et se disposaient à attaquer. La

» disette de vivres, la difficulté de s'en pro-
» curer, devait forcer seule des agresseurs
» insensés à renoncer à une entreprise trop
» au-dessus de leurs moyens réels. Le hasard
» d'un combat naval n'était profitable qu'aux
» Russes. »

En effet, Mistra, dans l'intérieur du pays; Calamata et Navarreins, sur la côte, étaient les seules conquêtes dont ils pussent s'enorgueillir. Les milices albanaises, appelées par les ordres du divan, et plus sûrement encore par l'espérance du pillage, marchaient sur le Péloponèse, et étaient près d'y pénétrer. Déjà quelques milliers de ces brigands avaient surpris la ville de Patras, et l'avaient réduite en cendres. L'entrée de l'isthme ne fut pas défendue. Le primat de Corinthe n'avait pas osé se déclarer, sachant que les Russes n'étaient qu'à peine en état de se soutenir eux-mêmes; les Grecs furent massacrés dans toutes les villes où les Albanais, réunis aux Ottomans, se présentèrent. Tout ce qui échappa au fer de ces maîtres, devenus furieux, s'enfuit dans les montagnes. Les Russes, menacés de tous côtés vers le seul point qu'ils occupassent, cherchèrent un asile sur leurs vaisseaux, ne songeant plus qu'à évacuer la Morée. Les per-

fides étrangers, les Grecs trahis, tous s'embarquèrent à la hâte : blessés, malades, primats grecs, évêques ou chefs de l'insurrection, entre autres Papaz-Ogli et le vieux Bénaki. La presqu'île et ses infortunés habitans demeurèrent livrés à la vengeance des Ottomans et aux brigandages des Albanais.

Fidèle à son système timide, le capitan-pacha errait dans l'Archipel grec, s'éloignant à toutes voiles dès que la flotte russe était aperçue de la sienne. Spiritoff, réuni à Elphinston, mettait autant d'ardeur à joindre l'amiral ottoman que celui-ci montroit d'empressement à l'éviter. Les deux armées se rencontrèrent enfin près du golfe de Smyrne, dans le canal étroit qui sépare l'île de Chio de la côte d'Asie. Ne pouvant éluder le combat, le capitan-pacha voulut s'aider de tous les secours que lui offrait la nature des lieux. Il rangea sa flotte en croissant le long du rivage asiatique. Vingt-deux vaisseaux de haut bord, bien espacés et mouillés sur quatre ancres, appuyés aux deux extrémités par des bancs de sables et des rochers à fleur d'eau, étaient encore protégés par des batteries établies sur la côte, et attendirent ainsi que l'amiral russe osât venir les attaquer. Ce champ de bataille

était déjà fameux par la victoire que les Romains avaient remportée sur Antiochus-le-Grand ; il était destiné, dans les tems modernes, à devenir le tombeau de la marine ottomane.

1770. Spiritoff, à la tête de l'escadre russe, composée seulement de neuf vaisseaux de ligne, parut, le 5 juillet au matin, à l'entrée du canal que commencent les petites îles Spalmadores, en avant de l'île de Chio. Les vaisseaux russes défilèrent entre ces îlots hérissés d'écueils, et s'arrêtèrent en comptant avec étonnement le nombre des navires musulmans, et surtout en voyant le bel ordre de combat; mais les Russes, abhorrés des Grecs qu'ils avaient trahis et abandonnés, désormais sans ports, sans asile, avaient pris la résolution désespérée de joindre, à quelque prix que ce fût, la flotte ottomane, et de périr ou de vaincre.

Spiritoff, guidé par les conseil du contre-amiral anglais Greay, qu'il avait à son bord, partagea les neuf vaisseaux en trois divisions; il commandait la première, et formait l'avant-garde : Théodore, frère de Grégoire et d'Alexis Orloff, était avec lui. Le centre était sous les ordres du comte Alexis, généralissime; Elphinston conduisait l'arrière-garde. Il avait eu un différent avec l'amiral russe, au sujet du

commandement auquel ils prétendaient tous les deux. Elphinston avait soutenu son droit avec tout l'empressement de son caractère et l'orgueil que lui donnaient sa réputation, ses talens et le mépris qu'il portait à ceux dont il était forcé de recevoir les ordres; irrité et mécontent de ce que le généralissime avait repoussé et désavoué sa prétention, le fier Anglais avait choisi le poste de l'arrière-garde pour jouir des fautes qu'il verrait faire à des chefs ignorans, et pour se réserver la gloire de les réparer.

Il est remarquable qu'au moment du combat le capitan-pacha se fit mettre à terre sous prétexte d'aller établir quelques batteries sur la côte, et qu'en même temps le généralissime Orloff quitta le vaisseau qu'il commandait, et passa sur une frégate qu'il tint constamment éloignée de l'action. Les fiers Ottomans ne se méprirent pas sur la lâcheté de leur commandant, et crièrent à la trahison. Les dociles et impassibles Russes n'eurent pas même la pensée de condamner leur général, et se préparèrent au combat.

Le vaisseau amiral des Ottomans ne perdait rien à l'absence du capitan-pacha, le brave Hassan le commandait. Avant de partir de

Constantinople, il avait exposé dans le divan que la flotte de son sublime empereur était supérieure de moitié à celle de ses ennemis; qu'il fallait donc que chaque commandant s'attachât corps à corps à un vaisseau russe, et qu'il se fît sauter avec lui. Hassan ne tarda pas à joindre l'exemple au précepte.

Son vaisseau se trouvait le second de la ligne ottomane : le vaisseau amiral russe, monté par Spiritoff, Greay et Théodore Orloff, attaqua la tête de cette ligne, et s'attacha à la capitane. Le seul ordre que le capitan-pacha eût donné à toute la flotte, était de demeurer à l'ancre. Hassan reçut pendant quatre heures le feu du navire ennemi, sans faire aucun mouvement, sans éviter aucune bordée. Mais les vaisseaux ottomans ont tous à leur première batterie des canons du calibre de plusieurs quintaux : un boulet de pierre, lancé par une de ces énormes bouches à feu, emporta le gouvernail de l'amiral russe. Ne pouvant plus manœuvrer tout en foudroyant la capitane, il dériva sur elle. Hassan, qui avait le dessein de l'aborder, fidèle à l'ordre du capitan-pacha, se toua sur son câble, et reçut le vaisseau par son travers. Il fit sur-le-champ jeter des crampons, et ces deux énormes masses furent accrochées par

leurs agrès. Un combat furieux de mousqueterie et d'abordage s'engagea entre les deux flottes. Les Ottomans et les Russes, au milieu de nuages de fumée et d'une grêle de balles, attaquans, attaqués, poursuivans, poursuivis, passèrent sur le bord les uns des autres, et se battaient depuis neuf quarts d'heure. Hassan, couvert de sang et de blessures, était au moment de l'emporter, lorsque Greay, désespérant de se dégager, fit lancer de l'artifice et couvrit de feu la capitane, qui s'embrasa sur-le-champ. L'amiral russe s'enflamma presqu'en même tems, et l'incendie devint commun. Des deux côtés, soldats et matelots, tout se jeta à la mer. Spiritoff se sauva dans un canot avec vingt-quatre personnes, parmi lesquelles étaient son fils et le comte Théodore Orloff. Le vaisseau russe fut consumé, et la mer engloutit ses superbes canons de bronze et une caisse militaire de cinq cent mille roubles. Hassan fit d'inutiles efforts pour sauver la capitane. Se voyant abandonné par son équipage qui fuyait à la nage, il se jeta lui-même à la mer. Un seul homme était resté auprès de lui, c'étoit un de ses amis intimes, Achmet-Aga, négociant de Morée, qui, par attachement pour lui, était venu faire la campagne comme volontaire. Achmet, qui n'avait

cessé de combattre à côté d'Hassan, se lança à la nage avant lui, l'aida à se saisir d'une vergue brisée, et tous deux atteignirent le rivage avant que les deux vaisseaux incendiés eussent encore sauté en l'air. Cette explosion compléta le dénouement de ce combat, si terrible, qu'on le croirait fabuleux.

Mais jusque-là, de part et d'autre, il n'y avait que deux vaisseaux de perdus et quelques braves soldats de sacrifiés : ici commencèrent des fautes où l'on retrouva l'imprévoyance ottomane dans toute sa stupidité.

Avant de sauter, la capitane, qui brûlait par le haut, se trouva dégagée des crampons qui l'attachaient au vaisseau amiral russe. Toute embrasée, elle fut portée par les courans au milieu de sa propre flotte. Jaffer-Bey, commandant d'une division, épouvanté à la vue de ce foyer d'incendie qui dérivait sur lui, fit signal de couper les câbles, et s'éloigna en suivant la côte : le reste de la flotte le suivit. En longeant ainsi le rivage, Jaffer rencontra, en face du port de Chio, la petite baie de Tchesmé, et ne voyant que le danger présent, il y entra pour se mettre sous la protection de cette forteresse. Tous les vaisseaux ottomans vinrent se jeter dans cet asile, et s'y amonceler après lui.

Hassan blessé, le visage tout marqué de brûlures de poudre à canon, accourut par terre à Tchesmé. Il représenta avec force au capitan-pacha tout le danger de cette position; l'amiral ottoman s'obstina plus que jamais à ne point combattre; il défendit à aucun vaisseau de prendre le large, multiplia les moyens de défense, hérissa le rivage et l'entrée du golfe de batteries, et se rendit inattaquable, mais sans se rendre inaccessible. Les Russes virent la faute avec autant d'étonnement que de joie; ils en profitèrent. Quatre vaisseaux musulmans, placés en travers, fermaient l'entrée du golfe; quatre vaisseaux russes vinrent en fermer la sortie. Trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde s'approchèrent et se placèrent sous le feu des batteries de la rive, et sous celui des quatre vaisseaux qui défendaient le passage. Pendant cet engagement, qui masquait, de la part des Russes, le plus formidable dessein, deux petits bâtimens, conduits par des officiers anglais, s'avançaient au milieu des boulets, des carcasses, des fusées et de la mitraille, qui passait au-dessus de leurs têtes. Les Ottomans les aperçurent se dirigeant vers le port. Ils les prirent pour des transfuges et les attendirent avec joie; se promettant déjà de les mener en triomphe

à Constantinople. C'étaient des brûlots incendiaires : ceux qui les montaient les dirigèrent à la portée du mousquet, sur un de ces quatre gros vaisseaux, et se hâtant de les abandonner, ils se jetèrent dans des chaloupes, et s'éloignèrent. Les vaisseaux russes, qui feignaient de combattre, se retirèrent le plus vite et le plus loin possible de la scène d'horreur qui allait commencer. En effet, en peu d'instans les brûlots vomirent des tourbillons de flammes. Les quatre vaisseaux qui se touchaient s'embrasèrent; ils dérivèrent sur la flotte, et le port de Tschesmé n'offrit plus qu'une mer enflammée au milieu de laquelle éclataient des volcans.

Les canons chargés, atteints par flammes, partaient d'eux-mêmes et foudroyaient les rivages et la ville. Tschesmé, sa forteresse, sa mosquée, bâtie en amphithéâtre, se renversèrent de fond en comble. Chaque vaisseau, à mesure que le feu gagnait sa soute aux poudres, sautait en l'air avec la détonation d'une éruption volcanique et les secousses d'un tremblement de terre. Tout ce qui était resté d'hommes sur la flotte se précipitait dans la mer pour gagner le rivage. Le génie de la destruction souriait seul à cette épouvantable catastrophe, à cet affreux triomphe de l'habileté européenne

sur l'impéritie ottomane. Chaque explosion confondait les élémens et replongeait la nature entière dans le chaos. L'air, la terre et les eaux recevaient à la fois les débris enflammés, les troncs mutilés, les corps expirans. Cet affreux désastre commença à une heure après minuit; et ne finit qu'à six heures du matin. Tous les habitans de Chio, accourus sur le bord de la mer, en virent avec effroi toutes les circonstances. Smyrne, à quelques lieues de Tchesmé, sentit la terre trembler. On y vit, à chaque explosion, une colonne de feu et de fumée s'élever comme une trombe au-dessus du promontoire de Kara-Bournou, qui sépare les deux golfes. Athènes même, séparée par une distance de cinquante lieues dans une mer entrecoupée d'îles, assura avoir entendu cet épouvantable fracas. Ainsi fut anéantie et engloutie dans le port de Tchesmé, la nuit du 7 au 8 juillet 1770, toute la flotte ottomane, composée de vingt-quatre vaisseaux, dont plusieurs portaient cent canons. Un seul vaisseau de 60 échappa aux flammes, et tomba entre les mains des Russes.

Une victoire si éclatante et si inespérée, 1770.
donna aux armes de Catherine II, une réputation qu'elle n'était pas en état de soutenir. Constantinople n'en était pas moins dans le

trouble et dans la stupeur. Elphinston, oubliant ses injures, mais se souvenant du serment qu'il avait fait à l'impératrice, représenta à Alexis Orloff qu'il ne suffisait pas de vaincre, mais qu'il fallait profiter de la victoire. Il proposa que la flotte russe allât sur-le-champ forcer le passage des Dardanelles, et s'offrit à jeter l'ancre le premier sous les murs du sérail. L'entreprise en effet était plus hardie à concevoir que difficile à exécuter.

Le détroit des Dardanelles, connu autrefois dans l'histoire sous le nom d'*Hellespont*, est situé à près de soixante lieues à l'ouest de Constantinople, entre l'Archipel et la mer de Marmara ou la Propontide. Dans les siècles héroïques les deux rives ont été également célèbres. Le poète Musée a immortalisé le nom de Sestos et d'Abidos, en l'unissant à l'intérêt que ses vers inspirent pour Héro et pour Léandre. Homère, avec une fidélité que des ruines attestent encore, a signalé dans ses poëmes et le tombeau de Protésilas, sur le cap d'Elés, qui termine la Chersonnèse de Thrace, et le tombeau d'Hécube, sur la même rive. A l'aide de ce guide, la côte asiatique présente le promontoire de Sigée, les tombeaux d'Achille et de Patrocle, l'embouchure du Simoïs, le tom-

beau d'Ajax, le bois d'Hector. Dans les tems historiques de la Grèce, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Strabon, placent sur ces mêmes lieux des faits dignes de vivre dans la mémoire des hommes. De quels sujets ce petit espace, qui ne contient que douze lieues depuis le cap d'Elés jusqu'à la ville de Gallipoli, n'a-t-il pas occupé la renommée? Ce fut d'Abidos à Sestos que Xercès jeta ce pont de bateaux sur lequel passèrent, sous ses yeux, deux millions de Perses qui devaient asservir les Grecs; ce fut de Sestos à Abidos qu'il fut trop heureux de pouvoir repasser lui-même, et presque seul, dans une barque de pêcheur. Plus loin est Lampsaque, qui a conservé non-seulement son nom, mais ses coteaux couverts de vignes, comme aux tems où ce grand roi fit présent de son territoire à Thémistocles. Sur la rive européenne coule encore la rivière d'Ægos-Patamos, aujourd'hui Cara-Ova, lieu où Lysandre gagna la bataille navale qui mit fin à la guerre du Péloponèse. A Kepos-Bourounn, aujourd'hui la Pointe des Barbiers, se voient les vestiges de la ville de Dardanus, où la paix fut signée entre Rome et l'Asie, entre Mithridate et Sylla. Dans les tems modernes enfin, ce fut près de Sestos, dans l'endroit ap-

pelé depuis Gaziler-Iskilessi ou le port des Vainqueurs, que Soliman, le fils d'Orcan, passa d'Asie en Europe avec les premiers Ottomans qui s'y montrèrent en 1356.

L'entrée du canal des Dardanelles était défendue par deux forteresses situées sur les rivages opposés à l'endroit où ils ne présentent qu'une largeur de trois ou quatre cents toises, et à trois lieues environ de l'embouchure. Ces châteaux appelés Dardanelles avaient été construits, ou du moins rétablis par les soins d'Occhiali sous le règne de Sélim II, au milieu des terreurs qui avaient suivi la bataille de Lépante. Le feu des batteries se croisait et le passage était presque insurmontable; mais dans le dernier siècle, les Ottomans, inquiets de se voir attaqués par les flottes vénitiennes jusques dans le détroit, élevèrent deux nouvelles forteresses à l'embouchure où les deux mers se joignent. La distance du continent asiatique au continent européen est, en cet endroit, de plus de quinze cents toises; ces ouvrages ne présentent qu'une défense incertaine et insuffisante, et n'en sont pas moins la seule barrière que les sultans croient avoir mise entre eux et leurs ennemis. A l'époque de la catastrophe de Tchesmé, les Dardanelles étaient en ruines, et les nouveaux

châteaux d'Asie et d'Europe ne pouvaient pas arrêter une flotte victorieuse : la seule batterie en état de servir n'avait qu'une coulevrine de fer de soixante livres de balle et quelques canons d'un faible calibre. C'était dans cet inconcevable abandon que se trouvaient les Dardanelles, qui n'en portaient pas moins le nom de Kélidir-Bahar, ou cadenat de la mer.

Mustapha III, qui opposait la vigilance et la fermeté à sa mauvaise fortune, et qui croyait ses ordres exécutés parce qu'ils étaient donnés, avait envoyé Moldovandgi, son ancien grand-visir, commander dans les châteaux qu'il devait regarder comme inattaquables. Des rapports trop fidèles prouvèrent au sultan qu'il était trompé, et le salut de Constantinople dépendait des Dardanelles; il y envoya le baron de Tott. Cet officier français, revenu à Constantinople après la mort de Krim-Guerai auprès duquel il résidait comme ministre secret de son gouvernement, était employé par la cour ottomane plus utilement que ne l'avait jamais été le comte de Bonneval. Protégé par le sultan qui ne demandait qu'à être secondé dans ses bonnes intentions, ses vigoureuses résolutions, et l'amour de son pays, le baron de Tott quittait Constantinople où il établissait,

avec succès, des fonderies et des écoles d'instruction pour l'artillerie. L'Encyclopédie à la main, il se rendit aux Dardanelles pour devenir l'ingénieur en chef des Ottomans. Chargé de défendre le boulevard de la capitale, il alla se concerter avant de partir avec Ismaïl-Beyz, le réis-effendi; et pour faire juger d'un seul trait à quels soins se livraient les premiers ministres de l'empire dans une conjoncture aussi critique, ajoutons qu'il trouva ce personnage important occupé gravement des moyens de se procurer deux serins qui chantassent d'accord le même air. Tout ce qu'il obtint, pour sauver Constantinople, fut qu'un vieux bâtiment radoubé à la hâte, garni d'artillerie, chargé de madriers, de pelles, de pioches et d'autres instrumens nécessaires à la défense d'une place, suivrait de près son arrivée aux Dardanelles.

Le baron de Tott vit que ces châteaux, dont la réputation était si imposante, n'avaient pour défenses que des murailles sèches, élevées de plus de trente pieds au-dessus des batteries à fleur d'eau, et menaçant de s'écrouler sur les pièces et sur les canonniers, à la première décharge de l'artillerie russe. Il trouva des bouches à feu formidables par leur volume, mais non pas par leur effet, toutes en bronze, mais sans

affûts, et couchées la plupart sur le sable, n'offrant que les tristes débris d'un siége, bien loin d'être prêtes à en soutenir. Tel était le véritable état des Dardanelles et des châteaux supérieurs situés à l'embouchure du détroit, lorsque l'escadre russe s'y présenta.

Alexis Orlof avait refusé à Elphinston de l'autoriser ni de le seconder dans l'entreprise qu'il avait proposée. L'intrépide Anglais voulut au moins prouver que le succès aurait suivi sa promesse. Il entre dans le canal à la tête de trois vaisseaux dont il avait le commandement, et passe, sans être atteint, sous le feu de l'artillerie ottomane : le peu de pièces qui font feu n'avaient pas de munitions pour recharger. Ne se voyant pas suivi par le reste de l'escadre, Elphinston, plein d'un égal mépris pour les Russes et pour les Ottomans, revire de bord, et rejoint des chefs si peu dignes de vaincre. Le pavillon de Catherine ne se présente plus; et pendant que Moldavandgi s'attribuait l'honneur d'avoir fait fuir un ennemi à qui on n'avait pas permis de l'attaquer, pendant que le baron de Tott préparait au château d'Europe une batterie et des boulets rouges, pendant qu'ils plaçaient de l'artillerie à Kepas-Bouroun et sur les points les plus rapprochés du canal,

la flotte russe s'éloignait. Ainsi tous les fruits de la terrible victoire de Tchesmé se bornèrent à l'occupation de l'île de Lemnos et au siége de la forteresse.

1770. Les armes ottomanes n'étaient guère plus heureuses sur le Danube que dans l'Archipel. L'armée de Galitzin avait passé sous les ordres de Romantzof : ses quartiers d'hiver venaient d'être pris en Pologne; tous ses détachemens de la Moldavie étaient repliés. Les musulmans, commandés par Halis-Pacha, fils inconnu d'Aïvas qui avait dicté la paix de Belgrade, et que la voix publique, en mémoire des services de son père, venait d'appeler au visiriat; les musulmans, sous ce successeur de Moldavandgi, ne tentaient pas de plus glorieuses entreprises, et se tenaient sur la rive droite du Danube, heureux de défendre contre les Russes le passage du fleuve. La Moldavie, évacuée, restait exposée aux exécutions militaires de quelques détachemens ottomans qui la parcouraient, et punissaient par la violence, le pillage et les massacres, le serment de fidélité que les habitans avaient imprudemment prêté à l'impératrice Catherine. Cette souveraine envoya ordre à Romantzof de repasser le Niester, de garder la rive gauche du Danube, pendant qu'une se-

conde armée, aux ordres du comte Panin, arrivait par l'Ukraine pour former le siége de Bender.

Cependant Jacoubaga qui, depuis la mort de Crim-Gueray, son maître et son protecteur, n'avait plus de patrie, et avait attaché sa fortune à celle des Russes, Jacoubaga profitait de l'inimitié qui régnait entre les tribus des Tartares, les unes encore attachées à la branche de Crim-Gueray, les autres au khan actuel, et les premiers germes de la défection de ces peuples, au profit de l'impératrice Catherine, étaient déjà jetés avec fruit. A la faveur de ces intrigues et des fallacieuses promesses faites au nom de la cour de Pétersbourg, Panin avait traversé la nouvelle Servie, et était arrivé sans obstacle dans la Moldavie tartare ou Bessarabie devant Bender, à la tête de trente mille Russes et de trente mille Cosaques et Calmoucks. Un grand détachement alla couvrir le flanc gauche de l'armée assiégeante, masquer Oclakof, destinée à être attaquée ensuite, et contenir les Tartares de la Crimée; mais ils étaient déjà sortis de leur presqu'île, le nouveau khan à leur tête. Ils fondirent sur les Russes, au nombre de cinquante mille, les repoussèrent, traversèrent le bas Niester à la nage, et vinrent en

Moldavie protéger le passage de l'armée ottomane, qui accourait secourir la place assiégée et les villes menacées.

1770. Fidèle aux ordres qu'il avait reçus, Romantzof passa le Niester avec une armée seulement de dix-sept mille combattans. Il était forcé de laisser de forts détachemens pour protéger ses vivres, et maintenir les communications avec la Pologne d'un côté et de l'autre avec l'armée qui assiégeait Bender.

Les Tartares harcelaient, inquiétaient, attaquaient les Russes sans les entamer, à la vérité, mais avec la même constance et le même succès que les Parthes fatiguaient autrefois l'armée de Crassus. Les Tartares voulaient donner le tems au grand-visir de passer le Danube; ils y réussirent. Dix mille Ottomans traversèrent le fleuve sur des bateaux, les inondations ayant rendu inabordable le seul pont qui y eût été jeté. Ce corps s'empara d'une position avantageuse sur les bords du Pruth, près du Lurgo, et s'y croyait inattaquable. Romantzof surprit les musulmans au point du jour, emporta leurs retranchemens, les chassa, et demeura maître de trente-huit pièces de canon; mais il se trouvait alors entre cinquante mille Tartares manœuvrant sur ses derrières, et l'armée du

grand-visir qui avait achevé de passer le Danube au nombre de cent trente mille hommes. Séparé de ses vivres, Romantzof n'avait plus de pain que pour trois jours. Instruits de sa situation et de sa détresse, les Tartares et les Ottomans combinant leurs mouvemens, méditèrent d'environner les Russes de toutes parts. La catastrophe de Pierre I, sur les mêmes rives du Pruth, se reproduisait sous toutes ces apparences vraisemblables. Romantzof résolut ce problème au profit de sa gloire : il prouva que Mehemet-Baltadgi n'avait pas eu tort de traiter, et que le czar aurait pu être vainqueur. Arrivé à la vue des Ottomans, Romantzof les attaqua avant de leur laisser le tems de se retrancher. Ceux-ci, quoiqu'assaillis au milieu de la nuit, ne furent pas surpris contre leur ordinaire, parce qu'une fausse alerte avait mis sous les armes une partie de leurs troupes. Les Russes avançaient formant quatre grands carrés, ayant dans leur centre une nombreuse artillerie. En vain les spahis fondirent sur eux dans plusieurs charges répétées. Les carrés, hérissés de bayonnettes, ne s'ouvraient que pour vomir un feu terrible d'artillerie, et se refermaient aussitôt, ne présentant plus qu'un mur de fer impénétrable. Romantzof soutint ce combat pendant

plus de huit heures, gagnant toujours du terrain. Un carré de la gauche, parvenu enfin au camp ottoman, tourna la droite des retranchemens déjà commencés. Les musulmans, pris à revers, furent foudroyés par l'artillerie russe; leur déroute devint générale; le grand-visir s'enfuit des premiers; et cette armée, de cent trente mille hommes, fut dispersée en un moment. Cinquante mille, dit-on, périrent dans l'action ou dans la poursuite : leur camp, des munitions de toute espèce, cent quarante-trois canons de bronze, et sept mille chariots de provision ou de bagages furent le prix de la victoire de Cahoul qui effaça à jamais la honte de la journée du Pruth.

Le grand-visir repassa en désordre le Danube, croyant avoir les Russes à sa suite; arrivé sur l'autre rive, à peine compta-t-il quinze mille hommes réunis sous l'étendard de Mahomet. Les fuyards refluèrent jusqu'à Constantinople qu'ils remplirent de leurs terreurs. C'était le moment où l'incendie de la flotte et l'apparition des Russes aux Dardanelles venaient de plonger la capitale dans le deuil. Des signes de calamité effrayaient donc la nation ottomane de toutes parts. Digne d'une meilleure fortune, si la justice de la cause et la pureté des inten-

tions étaient de quelque poids dans la balance du destin, le prince qui occupait si péniblement le trône des sultans sentit que la fierté de son caractère, la dignité de son rang, la gloire de l'empire devaient plier devant le salut de ses peuples et la volonté du ciel. Mustapha III convoqua le divan. Les principaux membres de l'uléma et les grands de l'empire y assistèrent : et ce prince vertueux rendit religieusement compte à ses sujets des actes de son règne.

« Depuis mon avènement au trône, leur » dit-il, j'ai gouverné par vos conseils : vous » seuls m'avez empêché d'aller en personne » commander mes armées. Le choix que j'ai » fait successivement de deux grands-visirs » incapables, n'a pas répondu à mes espé- » rances ni aux vœux de mes peuples. Vous aviez » désigné vous-mêmes celui qui vient d'être » vaincu. Si la gloire et l'intérêt de mon em- » pire ordonnent la continuation de la guerre, » je demande de nouveau à mener moi-même » mes troupes aux combats. Les ressources ne » manquent point encore à nos dangers. La » France, notre alliée de tous les tems, ne se re- » fuse pas à soutenir mes efforts : déjà l'on traite » par mon ordre avec elle de l'achat d'un grand

» nombre de vaisseaux de guerre, et bientôt une
» flotte nouvelle aura remplacé celle qui vient
» d'être détruite par l'incendie et par la permis-
» sion de la Providence. Les puissances chré-
» tiennes donneront à l'empire du Croissant des
» marques de bienveillance que le malheur des
» tems me force à ne pas dédaigner. Les cours
» de Vienne et de Berlin m'offrent leur média-
» tion : toutes deux proposent de négocier la
» paix sur des bases que ne désavouent ni la
» gloire de mon trône impérial, ni la dignité
» du nom ottoman, ni la loi de notre saint
» prophète. Les deux nations qui se com-
» battent rentreraient dans les limites qu'elles
» reconnaissaient avant les hostilités; et les
» Russes s'engageraient à sortir de la Pologne.
» Ainsi le premier, le véritable, l'unique objet
» de la guerre se trouverait rempli; et la jus-
» tice des nations et des souverains serait
» satisfaite. »

1770. Le divan tout entier opina pour la paix : le sultan avoua tacitement les démarches concilia-trices des cours de Vienne et de Berlin; mais il ne négligea rien pour soutenir la guerre avec honneur. Les sceaux de l'empire et le commandement de l'armée furent ôtés à Halis-Pacha, et confiés à Sehifar-Mahomet. De nouveaux ren-

forts furent envoyés à Babaday, sur le Danube, lieu indiqué pour le rendez-vous général de toutes les forces ottomanes sur cette frontière. Quarante mille Bosniaques et Albanais, montagnards réputés les meilleurs soldats de l'empire, furent rassemblés sous les ordres du nouveau grand-visir. Mustapha, plein de zèle, de courage et d'activité, veillait lui-même aux préparatifs, et les encourageait par les récompenses. Sous ses yeux le baron de Tott formait des artilleurs, des bombardiers et des pontonniers. Le sultan allait en personne juger des progrès de cette école naissante. Les pièces sorties des fonderies de Tophana, étaient embarquées sur-le-champ pour Varna, le dépôt général des munitions de guerre, le parc d'artillerie de l'armée. Le port de cette ville se trouvait encombré de pontons, de canons, de mortiers; ceux qui avaient appris à les manœuvrer, n'accompagnaient pas les pièces. L'indiscipline achevait de mettre le comble à ce désordre, qui devait rendre inutiles et tant d'efforts et tant de bras. Pour remédier à ce mal, source première de tant de désastres, Mustapha ne connut rien de mieux que d'envoyer au camp de Babaday le janissaire-aga Abdi-Pacha, le plus dur de tous les officiers

de l'armée. Cet étrange justicier, chargé d'exercer la haute police, arriva précédé de la réputation de bourreau qu'il ne manqua pas de soutenir. Il fit creuser de grands puits à la tête du camp; il y fit jeter tous les soldats qu'on étranglait par son ordre, sous le moindre prétexte, et sans examen. Le nombre en fut si grand, que, dans l'espace de trois mois, il avait fait périr plus de trente mille hommes pour assurer le bon ordre. Les Ottomans le surnommèrent *Kouyoudgi*, le faiseur de puits, comme ils avaient appelé *Capuluch*, ou le faiseur de pieux, cet atroce tyran de Valachie qui empalait ses ennemis vaincus comme ses propres sujets, du tems de Mahomet II.

Ces actes de rigueur ne rendirent les Ottomans ni plus disciplinés ni plus redoutables, et les revers pour eux succédaient aux revers. Les Tartares, abandonnés entre deux armées russes après la bataille de Cahoul et la fuite d'Halis-Pacha, s'étaient jetés les uns dans la Bessarabie, entre Bender et Ackerman, les autres dans la place forte d'Ismaïl, à l'embouchure du Danube, où sous les ordres de Burkhan ils étaient résolus de se défendre. Ainsi le comte Panin poursuivit sans inquiétude le siége de Bender.

Cette ville, dont le nom signifie passage, était bâtie sur une sinuosité formée par le Niester sur sa rive droite. Un vieux château en pierre en occupait le centre, le reste était construit en bois. La principale défense de la place consistait dans un corps d'Arabes pleins de bravoure et de fidélité, que la prévoyance du sultan y avait envoyé sous la conduite d'Amin, pacha de Massul, nom moderne de l'ancienne Ninive. Ces Asiatiques, animés du double fanatisme de la guerre et de la religion, ne connaissaient que leur instinct belliqueux, leur haine contre les infidèles, et leur devoir. Ils contenaient ce qu'il y avait avec eux de janissaires renfermés dans la place, troupe amollie, aussi disposée à se rendre qu'auraient pû l'être les habitans. Ces intrépides Arabes eurent à la fois à combattre les Russes et la peste; plusieurs fois ils avaient tenté des sorties furieuses et couronnées par le succès; plusieurs fois ils avaient comblé et détruit les travaux des assiégeans; et, quoiqu'abandonnés à eux-mêmes, ils semblaient devoir résister encore long-temps, lorsque les soldats russes, écrasés de fatigue et de misère, inondés par les pluies dans leurs tranchées, demandèrent à grands cris qu'on les menât à l'assaut. Le feu de l'artillerie russe, et l'explosion de plusieurs mines,

avaient facilité les approches. Les assiégés, dont le nombre égalait le courage, couvrirent en vain les assaillans d'une pluie de feu. L'assaut fut livré, et dura toute la nuit; mais vers le matin plusieurs maisons s'embrasèrent sous les bombes, les pots à feu et les grenades que les Russes ne cessaient de jeter. Le rempart fut abandonné; mais chaque rue, chaque édifice furent disputés pied à pied. Les Ottomans, partagés entre la nécessité de résister à l'ennemi, et celle de sauver de l'incendie leurs biens et leurs familles, furent enfin forcés de toutes parts. Partout ils furent passés au fil de l'épée par les Russes, implacables dans le succès. Un magasin à poudre qui vint à sauter écrasa sous ses débris les vainqueurs et les vaincus. Le seraskier, abandonnant aux soldats de Panin un monceau de ruines, se retira en combattant dans le château : et quelques heures après il demanda à capituler. La prise de Bender coûta vingt mille hommes à l'armée russe; c'est à ce prix que cette place, le dernier asile de Charles XII, devint leur sanglante conquête. La ville d'Iackerman, ou la ville blanche, capitale de la Bessarabie, ouvrit peu de jours après ses portes au baron d'Egelstrohna.

1707. La prise de Bender assura aux armées russes la communication entre la nouvelle Servie et

la Moldavie; elle permit aux généraux de l'impératrice de renouveler, auprès des Tartares répandus dans la Bessarabie, les offres de protection et d'alliance déjà jetées en avant par Jacoub-Aga; enfin, cette conquête facilitait l'attaque de la Crimée, but secret et rapproché de l'ambition de Catherine II.

A la nouvelle de la prise de Bender, les musulmans, frappés de la même terreur qu'à la déroute de Moldovandgi, évacuèrent les places situées sur la rive gauche du Danube. Les Russes, qui avaient été plusieurs fois repoussés devant Ismaïl, trouvèrent cette place forte ouverte et sans défenseurs; ils y entrèrent sans coup férir.

Il fallait un courage d'esprit aussi admirable que celui qui soutenait Mustapha III, pour que ce souverain ne fût pas abattu à la vue des dangers qui l'entouraient. Il fallait une solidité de base non moins étonnante, pour que la masse du trône ottoman ne fût pas ébranlée jusques dans ses fondemens sous les efforts auxquels ils avaient à résister. Catherine II, aussi habile qu'ambitieuse, semblait frapper l'arbre colossal, appelé l'empire du Croissant, avec les cent bras armés de haches du fabuleux Briarée. Elle le sapait sur tous les points à la

fois avec plus ou moins de succès. La terreur du nom russe planait sur l'Archipel et sur le Danube. Les intrigues russes détachaient déjà quelques hordes de Tartares de l'alliance et de la dépendance ottomane ; un général russe pénétrait avec quatre mille hommes dans les montagnes du Caucase, soulevait la Géorgie, avait l'ordre de marcher sur Trébisonde, et d'attaquer ces provinces où nul ennemi des sultans ne s'était montré depuis Tamerlan. Rentrés pour la troisième fois dans Azof, les Russes équipaient une flotille à l'embouchure du Don. Elle devait dévaster les côtes la mer Noire, favoriser l'invasion de la Crimée, arrêter les approvisionnemens de Constantinople par le Pont-Euxin, en même tems que la flotte d'Orlof affamerait la capitale en occupant les mers de la Grèce. En Asie et en Afrique des provinces entières secouaient le joug. La Palestine ne reconnaissait plus l'autorité du grand-seigneur; le sheik-daher avait levé l'étendard de la révolte; l'Egypte avait chassé du Caire son pacha; Ali-Bey, un chef des mameluks, exerçait les droits de souverain, et prétendait faire revivre l'antique et redoutable nom des Soudans. Partout la Russie aidait de ses secours et encourageait de ses promesses les rebelles

enhardis par les craintes et les périls dont Mustapha III était environné.

Cependant l'insulte faite aux Dardanelles s'était bornée à une bravade inutile : elles étaient enfin en état de défense par les soins du baron de Tott. Les entreprises d'Orlof dans l'Archipel ne répondaient point à l'éclat qu'avaient jeté sur les armes russes l'incendie de Tchesmé; et la flotte de Catherine s'occupait mollement et lentement du siége de Lemnos, qui durait depuis trois mois.

Ce sol célèbre, sur lequel l'imagination du voyageur cherche encore les forges où Vulcain travaillait au bouclier d'Achille, ou bien le rivage que le héros blessé par les flèches d'Hercule, abandonné par les Grecs ingrats, faisait retentir de ses imprécations contre eux, et des cris que lui arrachaient ses douleurs plus qu'humaines; Lemnos, la plus considérable des îles qui avoisinent les Dardanelles, n'est plus connue de ceux qui la possèdent que par sa terre médicinale, appellée *terre sigillée*. Les barbares du Nord qui l'attaquaient, n'y voyaient qu'un port, le seul de ces parages capable de contenir et d'abriter leur flotte; car les vainqueurs de Tchesmé, les libérateurs de la Grèce en étaient réduits à conquérir un refuge pour hiverner.

maîtres de la mer, par la destruction de la flotte ottomane, ils projetaient d'intercepter, au moyen de leurs croisières, les convois de blé que la capitale faisait venir par l'Archipel, et de faire naître, par la famine, dans Constantinople, des mouvemens séditieux dont ils pourraient profiter. Leur fausse sécurité ne supposait pas aux Ottomans la pensée ni les moyens de venir les attaquer. Le siége de Lemnos semblait n'occuper que l'oisiveté des forces russes.

Une forteresse qui protége le port étant commandée par les hauteurs qui n'étaient pas défendues, ne pouvait résister long-temps : mais le disdar, ou gouverneur, qui y était renfermé avec six cents hommes, résolut courageusement de soutenir le siége, quoiqu'il fût presque dans un dénuement absolu de vivres et de munitions de guerre. De leur côté, les Russes étaient affaiblis par le départ d'Elphinston, de Greag et des autres marins anglais que leur gouvernement avait rappelés sur les apparences d'une guerre avec la France. Ils comptaient peu sur l'effet des batteries mal servies qu'ils avaient établies sur les hauteurs qui dominaient la forteresse, et attendaient, sans prévoyance, sans vigilance, sans inquiétude, que la famine fît tomber Lemnos entre leurs mains quelques

jours plus tôt ou plus tard, sans qu'il leur en coûtât un seul soldat.

Cependant un ennemi qu'ils ne s'attendaient plus à rencontrer, s'armait contre eux dans le silence, et méditait, à leur honte, le dessein le plus audacieux. Le brave Hassan-Bey se guérissait, à Smyrne, de ses blessures; et, devancé à la cour du sultan par Jaffer-Bey, il avait été calomnié et accusé de la perte de la flotte, à l'insu de toute l'armée navale, qui l'avait vu, dans cette malheureuse circonstance, faire toujours au-delà de son devoir. Jaffer n'avait pas rougi d'accepter la dignité de capitan-pacha, dont le sultan avait justement dépouillé le lâche qui en était revêtu avant le désastre de Tchesmé. Hassan, insensible à l'injustice, ne songea à répondre à la calomnie que par de la gloire: il projeta la délivrance de Lemnos, et la témérité de l'entreprise en assura le succès. Il arriva aux Dardanelles avec quinze cents volontaires, armés seulement de sabres et de pistolets, mais se fiant à la bravoure et à la fortune de leur chef. Sans artillerie, sans vivres, il embarqua sur des bateaux cette poignée de soldats. L'obscurité de la nuit la favorisa pendant une si courte traversée: il franchit en peu d'heures le court espace de mer qui sépare Lemnos du

continent, et débarque en silence au fond d'une anse déserte. A peine a-t-il touché la plage, qu'il pousse d'un coup de pied son bateau au large, et ordonne à ses musulmans de l'imiter. Il est obéi. « Enfans, leur cria-t-il, en mettant » le cimeterre à la main, plus de salut pour » vous et pour moi que dans la victoire : nous » avons faim, nous trouverons des vivres chez » l'ennemi ; marchons. » Hassan et ses quinze cents hommes joignent les Russes, et les attaquent : ceux-ci, surpris et stupéfaits, passent de la sécurité à la terreur panique ; ils abandonnent leurs tranchées, et ne songent qu'à fuir : éperdus, pressés, poursuivis, ils courent au rivage, et se jettent en foule dans leurs vaisseaux ; ils en coupent les câbles, et ne regardent derrière eux que quand ils ont gagné la haute mer. Tous les fuyards restés en arrière, tombent sous le cimeterre ottoman : la forteresse de Lemnos est délivrée. L'heureux Hassan, maître des vivres, du bagage et de l'artillerie des Russes, voit appareiller leur flotte, ravitaille la place et retourne triomphant aux Dardanelles, où l'avait précédé le bruit de ses succès. Son bonheur, sa valeur et son audace reçurent enfin leur récompense ; le héros de Tchesmé, que son malheur même a mis au-dessus de ses

vainqueurs, est lavé par la victoire des calomnies de Jaffer-Pacha. Il est élevé, sur la ruine de son détracteur, au rang de capitan-pacha qu'il avait seul mérité. La flotte d'Orlof s'est éloignée honteusement, trop heureuse de trouver un asile à Paros, où elle se dispose à hiverner.

Cependant le général russe envoyé en Géorgie avait échoué dans son entreprise ; soutenu des seules tribus qui avaient secoué le joug de la Porte, il n'avait pu ébranler la fidélité des provinces soumises à la domination ottomane. Le pacha de Trébisonde, révolté contre le Grand-Seigneur, mais également armé contre les ennemis naturels de sa religion et de son pays, avait repoussé les soldats de Catherine II. La flottille armée dans le port d'Azof, pour infester les côtes de la mer Noire, et gêner les approvisionnemens de Constantinople de ce côté, n'avait pu sortir des fangeux Palus-Méotides; et faute de pilotes qui connussent les sondes, de munitions et même de cordages, les officiers chargés de cette expédition qui pouvait être si fatale à l'empire ottoman, avaient renoncé à rien entreprendre, et avaient repris la route de Pétersbourg. 1771.

Du côté de la petite Tartarie, les intrigues, 1771.

l'or et les promesses de l'impératrice avaient détaché les Tartares du Budjiak ou Bessarabie de l'alliance des Ottomans, et le prince Dolgorouki marchait sur les lignes d'Or-Capi pour pénétrer dans la Crimée. Quarante ans auparavant, le célèbre Munich avait prouvé que cette barrière pouvait se tourner comme les Thermopyles, et les imprévoyans Tartares n'avaient pas songé à hérisser d'ouvrages le seul passage par lequel leur presqu'île fût accessible. Dolgorouki pénétra dans la Crimée au mois de juin 1771; avant que les Ottomans eussent eu le temps de la secourir, il s'empara de Rostoff et de Caffa, et réduisit en trois semaines la presqu'île sous l'obéissance de sa souveraine. Ce succès, préparé par les intelligences secrètes des agens de la Russie, et par les dissensions domestiques des Tartares, valut au prince Dolgorouki le surnom, peu chèrement acheté, de Krimski. Le khan de Crimée, attaché au sultan son souverain, se retira sur le territoire ottoman, où il ne tarda pas à mourir de douleur.

Sur les bords du Danube, la guerre n'était que défensive de la part des Russes. Les armées ottomanes, sans cesse renouvelées, renaissaient de leurs défaites, et résistaient aux efforts des généraux de Catherine II. Le commandant russe

Weissmann avait passé le Danube, et battu les Ottomans près d'Isaccia. Schitar-Pacha, le grand-visir, l'avait forcé de repasser le fleuve en désordre, et avait envoyé à sa poursuite Moussou-Oglou, beau-frère du sultan, qui, à la tête d'un corps nombreux, s'était avancé jusqu'à Bucharest. Les troupes qu'on attendait des provinces devaient porter le complet de l'armée à trois cent mille hommes: Moussou-Oglou avait battu les Russes, leur avait repris Giorgewo, et avait remporté de nouveaux avantages du côté d'Issaccia et d'Ismaïl; mais bientôt le retardement de la solde mit le désordre dans l'armée ottomane. L'insubordination gagna le corps d'armée commandée par le grand-visir lui-même; les mêmes causes amenèrent les mêmes malheurs que dans les campagnes précédentes. Le camp de Selictar-Pacha fut pillé par ses propres soldats. Romantzof profita de ce désordre pour repasser le Danube, et reprendre aux Ottomans les canons et le butin qu'ils furent forcés d'abandonner : mais lui-même ne se maintint pas sur la rive droite du fleuve; et pendant que le grand-visir se fortifiait à Schumla, appuyé sur les montagnes de Bulgarie, avec le peu de troupes qu'il avait pu retenir autour de lui, Romantzof retourna

prendre ses quartiers d'hiver en Valachie et en Moldavie; car les succès des armes russes étaient partout bien au-dessous de leur renommée; ils étaient achetés par les pertes les plus sensibles. La gloire environnait le trône de Catherine II de plus de cyprès que de lauriers. La peste, que les vaincus avaient communiquée à leurs vainqueurs, était passée des armées de Romantzof et de Panin, dans l'intérieur de l'empire, et cette terrible alliée des Ottomans avait enlevé près de cent mille habitans à Moscou. L'impératrice sentait, au milieu de ses triomphes, le besoin de la paix. La Porte comptait, dans les négociations, sur la médiation de la cour de Vienne, et sur un traité secret dont cinq millions de florins impériaux avaient été d'avance le gage de la part du divan, toujours loyal et sincère dans ses transactions diplomatiques.

1772. En effet, l'Autriche avait déclaré hautement qu'elle s'opposerait à ce que le théâtre de la guerre fût transféré par les Russes au-delà du Danube. Un congrès fut convoqué à Focziani, en Moldavie; un armistice fut conclu sous les murs de Giorgewo, entre le ministre russe Simolin et le réis-effendi Seid-Abnckerim effendi Muckabedladzi; et le congrès s'ouvrit en

1772. Les plénipotentiaires y apportèrent des intentions bien différentes : la Porte était représentée par Osman-Effendi ; la cour de Vienne par le baron de Thugut, alors internonce impérial à Constantinople ; la cour de Berlin par le ministre Segelin, et la Russie par le comte Grégoire Orlof, arrivé exprès de Pétersbourg. Les bons musulmans abordèrent les Russes avec des présens de tapis superbes, de riches étoffes et de belles armes, et ils portaient dans le cœur le désir d'une paix honorable.

« Mon sublime empereur, disait naïvement » Osman-Effendi, m'a recommandé de tout » employer pour la gloire de Dieu et pour le » bien de la paix. » Le plénipotentiaire russe, amené par l'ambition, avait bien moins pour but la gloire et l'intérêt de sa souveraine que le dessein secret de sonder les esprits, de se faire des créatures parmi les Valaques et les Moldaves, et d'acquérir, au prix même d'une trahison, la possession indépendante des deux principautés de Valachie et de Moldavie.

Cependant le congrès de Focziani s'ouvrit : Orlof exigea d'abord que le ministre russe Tr-d'Obrescof sortît des Sept-Tours. Ce premier hommage fut rendu à la crainte que les armes de Catherine inspiraient au divan. Le plénipo-

tentiaire exigea alors, pour préliminaires de la paix, que la Porte reconnût l'indépendance des Tartares; qu'elle cédât les ports de Sénicalé et de Kilburn sur la mer Noire; qu'elle rasât la forteresse d'Oczacof; qu'elle abandonnât, comme barrière des deux empires, la vaste presqu'île enfermée entre le Bog et le Niester; qu'elle rendît aux Tartares les villes et les territoires de la Crimée et du Cuban; enfin, que la libre navigation fût permise aux vaisseaux russes sur toutes les mers ottomanes. L'envoyé de Prusse garda le silence à des propositions si inadmissibles.

1772. Cependant l'armistice se changea, par la médiation du roi de Prusse, en une trève de quelques mois. La Russie accéda à cette mesure, dont les apparences étaient pacifiques; mais sa feinte modération avait une cause amenée par les événemens dont la Suède était devenue tout-à-coup le théâtre. Le roi Gustave III, appelé au trône depuis un an, par la mort de Frédéric-Adolphe, venait, par une heureuse révolution, de s'affranchir de la tutelle de la diète de Stockholm.

Catherine II avait cherché à traverser le noble dessein dont Gustave III était soupçonné. La crainte de voir la France soutenir un prince

son allié, qu'elle avait appuyé de ses conseils et aidé de ses trésors, empêchait seule l'altière impératrice d'éclater contre le roi de Suède; mais ce prince et la France, sa protectrice, n'armaient pas moins éventuellement pour s'opposer aux entreprises que la Russie pourrait tenter. L'intervention de la cour de Versailles dans cette querelle inquiétait la cour de Pétersbourg avec d'autant plus de fondement, que la maison d'Autriche s'était engagée, par le traité de 1756, à agir comme auxiliaire des Français. De son côté, le roi de Prusse, garant, par ses traités avec la Russie, du maintien de l'ancienne constitution suédoise, voyait avec inquiétude ce germe de discorde allumer une guerre universelle dans laquelle il ne pourrait refuser de prendre une part active. La Prusse, l'Autriche et la Russie gagnaient bien plus à l'exécution du pacte odieux qu'elles avaient conclu en secret depuis quelques mois; mais elles avaient besoin que l'Europe fût en paix pour le consommer à loisir : je veux parler du partage de la Pologne, arrêté déjà entre ces trois puissances complices, et dont la scandaleuse publicité ne tarda pas à éclater. Le roi de Prusse pressait donc la cour de Pétersbourg de faire la paix avec la Porte. Les Ottomans, de

leur côté, voyaient avec espérance le roi de France armer, dans le port de Toulon, une escadre considérable. Mustapha III et son divan, trompés par les apparences, et étrangers au machiavélisme de la politique européenne, croyaient ces armemens dirigés contre la flotte russe de l'Archipel, dans la seule vue de les soutenir contre leurs ennemis, tandis que toutes ces forces n'étaient destinées à agir que si le roi de Suède était attaqué.

Tels étaient les calculs secrets, les fausses espérances des deux nations ottomane et russe, lorsque leurs plénipotentiaires se présentèrent de nouveau pour traiter de la paix. Les négociations eurent lieu à Bucharest : le maréchal Romantzof, d'un côté, et Moussou-Oglou, beau-frère du sultan, s'y rendirent pour convenir des conditions. C'est ainsi qu'on avait vu à Rastadt, au commencement du siècle, le prince Eugène et le maréchal de Villars, devenus ministres de paix, tenir dans leurs mains les destins des peuples et balancer leurs droits. Mais Romantzof persista à demander l'indépendance de la Crimée : les Ottomans s'obstinèrent à la refuser, moins encore par fierté que par religion.

Cet article blessait trop profondément les

principes de la loi musulmane, pour ne pas être hautement rejeté. Tous les souverains qui suivent l'islamisme sont regardés comme autant de membres réunis sous l'autorité sacerdotale du Grand-Seigneur, en sa qualité de premier iman, depuis que Mohammed XII, le dernier calife, céda les droits de l'imameth à Selim I. C'était donc cette considération religieuse qui formait le plus fort obstacle au démembrement de la Crimée, dans la crainte de deux califats. D'ailleurs, le divan comptait sur une double diversion en sa faveur, celle d'une flotte française dans l'Archipel, et d'une armée suédoise dans la Finlande; mais la Porte fut trompée dans ses espérances. Les conférences se rompirent de nouveau; les deux nations reprirent les armes, l'impératrice de Russie ayant fait assurer la Suède de ses dispositions pacifiques.

Les bords du Danube furent le théâtre de la campagne indécise de 1773: l'armée ottomane était commandée par Moussou-Oglou, qui s'était déjà signalé contre les Russes, et venait d'être nommé grand-visir. Son système était d'éviter une action générale avec un ennemi à qui la discipline et la science des manœuvres donnaient trop d'avantages, et le mot prophétique d'Osman-Effendi semblait se vérifier: « Les 1773.

» Suédois, disait-il aux Russes, en quittant » Focziani, vous ont appris à vaincre : si Dieu » le permet, vous nous l'apprendrez à votre » tour. »

Un corps de quatorze mille Russes essaya de passer le Danube à Giorgewo : le pacha Daghestan-Ali les surprit, les repoussa sur la rive gauche, et leur fit six cents prisonniers. Le prince Repnin, qui était de ce nombre, fut envoyé à Constantinople, et enfermé au château des Sept-Tours.

Cependant Catherine II s'étonnait que Romantzof ne lui annonçât pas de victoires, et lui demandait compte de son inaction. En vain le général observait-il que le grand-visir avait trois fois plus de soldats que lui : « Les Russes, » lui écrivait la fière souveraine, ne demandent » pas combien sont les ennemis, mais où ils » sont. »

D'après un pareil ordre, Romantzof attaqua : il passa le Danube près de Brailow, et marcha sur Silistria. Vingt-quatre mille musulmans, commandés par trois pachas, et campés sur les hauteurs qui avoisinent la place, en défendaient les approches. Le général Weissman les attaqua, les chassa de leurs positions, et les jeta dans la ville qui fut investie le lendemain; mais le

grand-visir détacha de son camp de Schumla cinquante mille hommes pour secourir Silistria, et se prépara à marcher en personne avec le gros de son armée. Romantzof se détermina à la retraite : pressé par les Ottomans, ce ne fut pas sans perte qu'il repassa le Danube, et qu'il ramena les troupes russes dans l'intérieur de la Valachie. Telles furent les actions de cette campagne, plus glorieuse par la bravoure des combattans que par l'importance des résultats. Moussou-Oglou prit à son tour l'offensive : un corps détaché de sa gauche attaqua les Russes près de Widdin, les poursuivit au-delà du Danube, et reconquit une portion du territoire valaque. Romantzof, pour obliger le grand-visir à rappeler ses troupes, marcha de nouveau sur Silistria ; et pendant qu'il dirigeait cette fausse attaque pour occuper l'attention des musulmans, il envoya deux corps de son armée longer le rivage de la mer Noire, et surprendre Varna, le centre des approvisionnemens du camp ottoman, le dépôt de ses munitions de guerre, son arsenal, et en même tems un des greniers de la capitale. Cette tentative fut plus hardie qu'heureuse ; les Russes furent découverts, reçus vigoureusement, et repoussés avec perte. Cependant la nouvelle de leur approche

avait déjà jeté l'effroi dans Constantinople. Mustapha III, oubliant les souffrances physiques auxquelles il était en proie, voulait marcher en personne, et allait combattre les ennemis de son empire sur ce même théâtre où ses destinées avaient été si glorieusement fixées par la victoire d'Amurath II, la fuite d'Huniade, et la mort du jeune et malheureux roi Ladislas.

La retraite des Russes rassura la capitale; le siége de Silistria fut levé de nouveau. Hassan, le vainqueur de Lemnos, le capitan-pacha des Ottomans, pour qui tous les élémens étaient propres et toutes les missions désirables, pourvu qu'elles fussent périlleuses, le brave Hassan, qui, devenu oisif sur la mer faute de vaisseaux, s'était rendu à l'armée, se mit à la tête d'un corps de cavalerie, attaqua les Russes, les chassa, les força de repasser le Danube pour la troisième fois, et de lui abandonner leur artillerie, leurs magasins, et tout l'honneur de la campagne.

Au milieu de ce triomphe, le sultan Mustapha III, qui avait soutenu, sans se décourager, tous les revers de la fortune, vit approcher le terme de ses jours; sa santé, constamment plus faible que son esprit, succomba aux assauts réunis des souffrances et des inquiétudes. Dans

ses derniers momens, le sultan fit appeler son frère Abdul-Hamid, le dernier des fils d'Achmet III; il lui peignit avec sollicitude la situation critique de l'empire puissant qu'il allait être chargé de gouverner; il lui confia les projets qu'il avait conçus pour la prospérité de son pays, et lui recommanda de continuer la guerre pour obtenir une paix honorable. Ainsi la dernière pensée de Mustapha III fut consacrée, comme l'avait été toute sa vie, à la gloire de son trône et à l'intérêt de ses sujets. Les revers qui assiégèrent son règne, mirent à la plus déplorable épreuve sa fermeté, son activité, son amour pour le travail, pour ses devoirs et pour ses peuples : il ne lui manqua que des ministres qui le secondassent. Ce prince estimable et judicieux ne demandait qu'à s'éclairer, et ne voulait être étranger à aucun genre de connaissances. Il ordonna qu'on lui traduisît en langue turque *le Prince* de Machiavel; et pour que l'antidote fût à côté du poison dans cette doctrine odieuse, il se fit traduire également l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse. M. de Herbert, le frère du baron de Herbert, l'internonce impérial à la Porte ottomane, traduisit aussi pour Mustapha III, les *Aphorismes* de Boerhaave. Ce prince zélé, et universellement actif,

voulait porter l'esprit de réforme jusque dans la médecine chez sa nation. Son esprit, supérieur aux préjugés vulgaires, lui conseilla même un acte bien remarquable dans un musulman; il ordonna l'inoculation de Sélim son fils. L'opposition seule de la mère du jeune prince empêcha cette bienfaisante épreuve d'avoir lieu; car il est à observer que, quoique milady Montaigue ait apporté de Constantinople en Europe ce précieux préservatif contre un des plus hideux fléaux qui affligent l'espèce humaine, l'usage de l'inoculation n'est pas universellement adopté chez les Ottomans. Il est trop contradictoire avec le dogme religieux du fatalisme, qui blâme plutôt qu'il n'approuve un musulman lorsqu'il va au-devant du mal qui pourrait ne pas l'atteindre. L'inoculation paraît avoir été transmise par les Grecs, les Arméniens et les Francs; elle appartient à la médecine de l'Asie, terre natale des grandes vérités en religion, en morale, en hygiène. C'est de la Perse que cette pratique a passé dans la Circassie, dont les peuples, faisant le barbare trafic des femmes, aurait presque changé en culte le secret bienfaisant qui garantit aux esclaves qu'ils vendent la fraîcheur et la beauté.

Mustapha III aima les lettres et les protégea;

il fonda à Constantinople, en 1764, l'Académie qui porte son nom. Enfin, non moins ami des arts que prince religieux, il fit réparer, en 1761, la magnifique mosquée de Mahomet II, et la bibliothèque qui y est jointe, édifices qu'un tremblement de terre avait considérablement endommagés. Il fit construire, à son avénement au trône, une mosquée à Scutari; mais l'invasion de la nouvelle Servie par Crim-Gueray ayant donné le droit au sultan d'être proclamé gazi ou conquérant par l'uléma, il fit élever à Constantinople même la mosquée qui porte son nom; elle est appelée Nour-Mustapha; mais le peuple la nomme la Mosquée aux Tulipes, du quartier de la ville où elle est située. Tel est, aux regards de l'histoire, d'après les faits et le témoignage universel de ceux qui l'ont approché, le digne souverain qui porta le nom de Mustapha III. On est aussi étonné qu'affligé de voir la Sémiramis du Nord, dans sa célèbre correspondance, livrer Mustapha à la risée de l'Europe et aux sarcasmes de Voltaire, comme le plus ignare et le plus stupide des humains; et ce grand génie, si digne à tant d'égards de toute sa gloire, lutter, avec Catherine II, d'injustice, d'ignorance ou de lâcheté, en qualifiant, jusqu'au dégoût, de pourceau

d'Épicure un des sultans les plus dignes d'éloges, d'estime et d'intérêt qui aient régné sur les Ottomans. Mustapha III expira le 21 janvier 1774, et le jour de sa mort fut celui de l'avénement d'Abdul-Hamid son successeur.

LIVRE XXIII.

Situation de l'empire à l'avénement d'Abdul-Hamid. — Mahmoud, pacha de Scutari. — Ali, pacha de Jannina. — Sheik-Daher. — Etat de l'Egypte. — Ali-Bey. — Caractère d'Abdul-Hamid. — Mousson-Oglou, grand-visir. — Succès de Romantzof. — Paix de Kaïnardjy. — Mort de Grégoire Ghian, hospodar de Moldavie. — Mort de Sheik-Daher. Dgezzar-Pacha. — Etablissemens militaires encouragés par Abdul Hamid. — Différens entre la Russie et la Porte au sujet de la Crimée. — Renouvellement du traité de Kaïnardjy. — Fondation de Kerson. — Saïm-Gueray, vassal des Russes. — Abdication du Khan Saïm-Gueray. — Cession de la Crimée à Catherine II. — Manifeste de la cour de Russie à cette occasion. — Défiances et alarmes de la Porte. — Convention d'Ainche-Cavak. — Retraite de Saïm-Gueray chez les Ottomans. — Sa mort. — Réduction des Beys d'Egypte par Hassan-Pacha. — Voyage de Catherine II en Crimée. — Fermentation à Constantinople. — Déclaration de guerre, Attaque de Kilburn par les Ottomans. — Joseph II se joint aux Russes. — Joussouf-Pacha, grand-visir. — Entrée des Autrichiens en Moldavie. — Prise de Sabacz. — Invasion du Bannat par les Ottomans.

Au milieu de tant de revers et de tant de dangers, le trône des sultans semblait sapé dans sa base : toute l'enceinte extérieure de

l'empire était attaquée par des ennemis étrangers; des ennemis domestiques s'élevaient de toutes parts dans les provinces asiatiques, et jusque dans les provinces européennes. Au nord, les antiques barrières étaient abattues : depuis les sommets du Caucase jusqu'aux rivages de la mer Adriatique, le territoire musulman était envahi par des armées russes. La Géorgie, patrie de cette nation belliqueuse, pépinière des mameloucks, avait attiré les regards de Catherine II. Les Géorgiens, placés sur les bords orientaux de la mer Noire, maîtres et gardiens des défilés du Caucase, lui paraissaient depuis long-temps dignes de son alliance, et utiles à soustraire de la dépendance ottomane. Ils obéissaient au prince Héraclius, depuis que Shah-Nadir ou Thamas-Kouli-Khan lui avait donné la souveraineté de ce pays, mis au rang de ses conquêtes. La mort de cet usurpateur, les troubles qui avaient suivi cet événement, avaient replacé la Géorgie sous la dépendance et la protection de la Porte. Héraclius avait trouvé grâce devant les sultans, qui le regardaient moins comme un allié que comme un vassal. Mais les succès, les présens, les promesses des Russes avaient décidé l'amitié d'Héraclius en leur faveur; et l'impératrice, en flattant l'or-

gueil du vieux prince, en lui envoyant une couronne et un sceptre, avait achevé d'assurer son dévouement. Les Tartares du Cuban portaient encore le nom d'alliés de la Porte; mais ils n'étaient plus à ses yeux que des amis suspects, et leur défection était attendue de jour en jour. La presqu'île de Crimée était occupée par les armes russes. Le cordon de places fortes, qui commençait à Belgrade, et se composait d'Oczakoff, de Bender, de Choczim, de Widin, Silistria et Nissa, appuyé en seconde ligne par le Danube et les villes de Brahilow, Ismailoff, Kilia-Nova et Akerman, ne rassurait pas le divan, qui voyait un des flancs de l'empire entièrement à découvert du côté de l'orient. Sur les bords de la mer Adriatique, le divan changeait d'ennemis, et trouvait des inquiétudes non moins alarmantes pour la dignité du trône et pour ses moyens de puissance. Mahmoud, pacha de Scutari, méconnaissait les ordres du souverain, et se déclarait en révolte ouverte: maître d'une vaste portion de ce territoire albanais, que Scanderbeg avait rendu si célèbre, et qui sembla de tout tems appeler à l'indépendance, Mahmoud, depuis les dernières années de Mustapha III, bravait les firmans, les capidgis, le cordon, le fer ou le poison, qui

ne pouvaient l'atteindre à la tête de ses troupes ou au fond de son inaccessible forteresse. Imitateur de son exemple, Ali, pacha de Janina, auquel obéissait le pays qui regarde les îles de Zante et de Corfou, Ali jetait jusques dans la Macédoine les fondemens de cette puissance indépendante, qu'il conserve encore aujourd'hui. Mais tandis que la rébellion se montrait avec autant d'audace que d'impunité dans les contrées montagneuses et difficiles de l'empire, si les sultans, occupés tout entiers à rejeter les Russes au-delà du Danube, feignaient d'ignorer les affronts que leur autorité recevait dans les provinces européennes, et presque sous leurs yeux, quelle était leur impuissance pour punir les rebelles de l'Asie-Mineure, de l'Egypte et de l'immense et lointain pachalic de Bagdad. Achmet, pacha de cette province, frontière de l'empire du côté de la Perse, fidèle aux intérêts de son pays, mais indocile aux ordres du divan, faisait consister son devoir à réprimer les incursions des Persans, et à laisser le vain nom des sultans sanctionner, pour la forme, tous les actes émanés de sa volonté.

Le même esprit de révolte régnait dans la Palestine, asservie depuis 1750 au vieux Sheick-Daher, qui unissait les vertus d'un Arabe aux

vices d'un brigand. Chef d'une de ces tribus de Bédouins qui habitent les bords du Jourdain et de l'ancien lac de Tibériade, Daher était prince de Safad et des montagnes qui avoisinent cette petite cité. Il s'y maintenait les armes à la main pour l'intérêt de son indépendance, il en sortit pour conquérir; mais il fit constamment la guerre en marchand, plutôt qu'en soldat. Ce fut moins par un désir de gloire que par une spéculation de trafic qu'il voulut ajouter un port à ses domaines, et il s'empara par surprise de Saint-Jean-d'Acre. Sultan Mahmoud régnait encore, et l'adroit Daher, pour ne pas s'attirer la vengeance de la Porte, répandit l'or dans le divan, et sut faire approuver son agression et sa conduite, qui masquait de plus vastes desseins. Adoptant un gouvernement doux et presque patriarchal, ce sheick arabe, que l'âge et l'expérience avaient rendu habile, avant qu'il se mît en évidence, attira sur son territoire une multitude de chrétiens et de musulmans, qui abandonnèrent les pachalics voisins, où ils n'éprouvaient que spoliations et injustices, et vinrent se mettre sous la protection de Daher, qui leur assura des lois douces, une existence moins précaire et le libre exercice de leurs diverses religions. Aussi soigneux

de se procurer des alliés que des sujets, il appuya sa puissance naissante de l'amitié des tribus arabes du désert ; il eut l'adresse de marier parmi elles tous ses enfans. Ainsi, soutenu d'un côté par les Arabes qui le protégeaient contre les pachas de Saïde et de Damas, Daher sut encore trouver des amis utiles dans une peuplade nombreuse, mais obscure et inconnue jusqu'alors. Les Motoualis, musulmans réformés, suivent la secte d'Ali, et nourrissent dans l'islamisme contre les disciples d'Omar les mêmes haines que les chrétiens protestans portent aux catholiques romains : ils habitent les vallons qui séparent le pachalic de Damas et la Palestine. Balbek est le siége de leur puissance, et les ruines du temple du Soleil sont occupées par eux. Leurs tribus avaient pris les armes pour combattre les pachas de Saïde et de Damas, auxquels ils refusaient de payer le tribut. Daher s'établit le médiateur des uns et des autres, et acquit l'amitié d'un peuple qui pouvait dans l'occasion lui prêter le secours de dix mille cavaliers. C'est ainsi qu'à force d'adresse, de patience et de présens, le sheik avait obtenu, sous le régne de Mustapha III, le titre de Sheik d'Acre et de la Galilée. Mais dans sa politique avide, Daher ouvrait son territoire et ses ports

à toutes les nations, et recélait jusqu'aux fruits du brigandage. On l'a vu, en 1757, donner asile aux spoliateurs de la caravane de la Mecque, qui, au scandale de la religion musulmane, n'avaient pas craint de joindre le viol au meurtre et au pillage. Le sheik, tout récemment encore, avait permis l'entrée libre de Saint-Jean-d'Acre à des corsaires maltais, qui infestaient les côtes de la Syrie. Il avait souffert qu'ils y déposassent leur butin, et que les fruits de leurs rapines, les dépouilles des musulmans, fussent vendues presqu'en public. Les soumissions de Daher, l'or qu'il répandait parmi les ministres de la Porte, palliaient des crimes que la faiblesse du gouvernement ne permettait pas de punir, au milieu des embarras et des alarmes d'une guerre désastreuse; mais le sultan, dans sa justice, espérait bien que le châtiment d'un si grand coupable ne serait qu'ajourné.

L'Egypte, sur un plus vaste théâtre, offrait le tableau de plus grands excès encore, et donnait l'exemple de la même impunité. Un regard sur cette riche, populeuse, mais lointaine province, aurait détourné et ralenti l'attention sur la marche des événemens déplorables qui acca-

blaient la nation musulmane, et ses sultans. Quelques lignes suffiront pour suppléer à deux siècles de silence, où l'historien a dû laisser l'Egypte depuis l'année de sa conquête jusqu'à nos jours.

Nous avons rapporté que Sélim I, par l'effet d'une politique habile et profonde, avait *établi* un gouvernement mixte dans cette vaste province, située à l'extrémité de l'empire. Tel était le divan ou conseil de régence dans lequel les pouvoirs également balancés et du pacha et des beys mamelouks, assuraient l'autorité de la Porte ottomane, et garantissaient la fidélité et la soumission des uns et des autres. Mais les rênes de l'empire se relâchèrent dans les mains faibles des sultans inhabiles qui se succédèrent depuis Mahomet IV ; toutes les provinces se ressentirent de la négligence, de la mollesse, de la corruption qui ralentirent l'action de tous les ressorts du gouvernement. Les yeux des sultans et de leurs ministres perdirent de leur vigilance, et les abus s'introduisirent. Ainsi, l'imprévoyance ou l'insouciance des pachas du Caire laissa s'augmenter le nombre des mamelouks : les beys envahirent insensiblement les richesses, et leur influence s'en accrut. Leur

maison se composa bientôt d'une milice toute entière, soumise à leurs ordres comme attachée à leur fortune; et le tems arriva où les pachas devinrent leurs premiers sujets. L'année 1746 fut l'époque de cette révolution. Un commandant des janissaires, Ibrahim, était parvenu à compter huit beys parmi les mamelouks affranchis attachés à sa maison. Avec cet appui et celui de la milice ottomane, que ses largesses lui assurèrent, il s'empara de tous les pouvoirs, et sans avoir le nom de souverain, il régna sur l'Egypte avec plus d'autorité que le sultan. Sa mort laissa, en 1757, l'autorité entre les mains des beys, qui, sans se réunir pour la céder à un seul d'entr'eux, s'accordaient pour l'exercer tous pour le malheur du peuple qu'ils opprimaient, jusqu'à ce qu'en 1766 Ali-Bey parvint à saisir l'autorité et à se faire reconnaître pour unique chef. Ali-Bey, né en 1728 dans le pays des Abazes, fut amené au Caire comme esclave à l'âge de douze ans, et vendu à ce Kiaïa-Ibrahim, qui le fit élever dans tous les exercices du corps qui assimilent encore les mamelouks aux jeunes nobles des tems de la chevalerie. L'impétuosité, la hardiesse, et la dextérité d'Ali lui firent, au sortir de l'enfance, donner le nom

de Djendali (le Fou). Affranchi à l'âge de vingt ans, il ne tarda pas à être mis par son protecteur au rang des vingt-quatre beys qui gouvernent l'Egypte. La mort d'Ibrahim lui fit concevoir l'ambition de lui succéder : il succomba d'abord sous les efforts de la faction qui lui était opposée, et se réfugia dans le Saïd, asile ordinaire des beys dont le parti est vaincu. Il demeura deux ans dans ces déserts, et y mûrit ses ambitieux projets. Il reparut plus puissant et plus redoutable que jamais, en 1766. Après avoir tué quatre beys, ses ennemis, il se fit porter au rang de chef suprême, chassa le pacha, simulacre de l'autorité des sultans, refusa le tribut, et fit battre monnaie en son propre nom. Ces audacieux attentats lui donnèrent, jusque dans l'Europe chrétienne, une renommée de puissance fort au-dessus de ses moyens. L'Europe crut qu'Ali allait devenir le fondateur d'un nouvel empire, qu'il allait renouveler les soudans, et faire une révolution dans le système politique et commercial des nations. Il est vrai que Mustapha III, occupé à résister aux Russes, fut forcé de fermer les yeux sur sa révolte, et qu'Ali-Bey profita de cette guerre étrangère pour affermir sa puissance, étendre ses conquêtes, et s'emparer de la

Mecque et du commerce de la mer Rouge. Les contemporains qui, dans l'éloignement, ne mesurent pas leur admiration, lui attribuèrent le dessein de faire de l'Egypte l'entrepôt du commerce de l'Inde, et de rappeler les négocians européens à l'ancienne route de la mer Rouge et de la Méditerranée : mais, avant d'introduire les richesses sur le sol asservi de l'Egypte moderne, il fallait donner des lois à ses habitans, et en promettant le superflu à un petit nombre, assurer le nécessaire à tous. Les peuples ne virent jamais l'exécution des grandes pensées d'Ali-Bey ; mais ils gémirent sous les impôts, sous les vexations de ce souverain, tyrannique comme tous les maîtres éphémères. Ali-Bey, rebelle comme le vieux Daher, ayant les mêmes ennemis à combattre, fit alliance avec lui. Il avait envoyé des troupes auxiliaires au sheik de la Galilée. Leur chef, Mohammed-Bey, était le favori et le fils adoptif d'Ali ; il se tourna contre son bienfaiteur, qu'il réduisit à fuir du Caire et à aller demander un asile à l'Arabe et hospitalier sheik Daher. A l'époque de la mort de Mustapha III, Ali-Bey, trompé par le vain espoir de ressaisir la toute-puissance, avait repris la route du Caire, espérant y surprendre Mohammed, son ennemi ; mais, attaqué lui-

même au milieu du désert de Gaza, blessé d'un coup de sabre à la tête, il avait été pris et amené vivant devant son ancien esclave ; sa propre créature, devenu son rival et son vainqueur. Sa blessure ou le poison termina les jours et la courte carrière du célèbre Ali-Bey, dont la gloire, la vie et la puissance, n'eurent que la durée d'un météore. Mohammed-Bey, brigand plus prudent que son prédécesseur, feignit de plier devant l'autorité légitime, et couvrit son ingratitude du titre de vengeur des droits du sultan ; il payait le tribut refusé depuis six ans, et Mustapha III lui avait accordé le titre de pacha du Caire. Trop heureux de composer avec les rebelles dans les circonstances critiques où se trouvait l'empire, le sultan se contentait de l'apparence de l'obéissance au défaut de la réalité.

Du déplorable tableau de tant de désordres et de révoltes naît sans doute une réflexion. On s'étonne qu'un état si violent n'ait pas amené, dès cette époque, la chute du trône impérial; mais il faut considérer que ces affranchissemens des pachas n'étaient que viagers ; que le principe de ces rébellions tenait à l'existence du coupable, qui en profitait pour un tems; que ces attentats passagers n'étaient pas dirigés

contre la personne du sultan, et qu'une politique expectante rendait tôt ou tard à son autorité les provinces dont les gouverneurs osaient se soustraire à l'obéissance. Ces ambitieux, toujours inquiets, n'avaient entr'eux ni accord, ni confiance; sans doute ils étaient aidés par l'obéissance passive des sujets qu'ils opprimaient. Mais les gouvernés, qui rencontraient plus fréquemment des Ali-Bey qu'un sheik Daher, ne faisaient pas cause commune avec de semblables maîtres. Un pacha révolté n'était pas une hydre à plusieurs têtes, et sa chute prévue, à quelques mois près, n'avait jamais de vengeurs. Le système d'ambition des rebelles les plus puissans n'était que défensif, et se bornait à leur sûreté personnelle. Souvent même un coupable pouvait rentrer en grâce; et la Porte, après avoir inutilement essayé contre lui le cordon, l'assassinat et le poison, finissait par le récompenser dès qu'il faisait acte de soumission et payait le tribut. Ce n'était point en cela que le sultan ou ses ministres devaient être accusés de faiblesse ou d'inconséquence, parce qu'ils ne pouvaient pas attendre mieux du successeur. Ce qu'il faut conclure de ces capitulations, de ces révoltes impunies, c'est que le crime n'avait pas des suites aussi funestes à l'empire ottoman

qu'il en aurait dans les monarchies européennes; parce que pour être armés contre leur souverain légitime, et pour méconnaître son autorité, ces mêmes rebelles n'en sont pas plus disposés à livrer leur pays à ses ennemis naturels, ni à s'unir à eux. Pour que les sultans fussent obéis, il aurait fallu sans doute qu'au lieu de vivre cachés au fond de leur sérail ils passassent, comme leurs ancêtres, comme les empereurs romains, comme tous les souverains absolus dont les possessions sont très-étendues, il aurait fallu qu'ils passassent tout leur règne à voyager, avec une armée, de l'une à l'autre extrémité de leur vaste empire. Leurs relations avec leurs peuples n'en étaient pas moins paternelles; les volontés émanées du trône impérial étaient toujours dictées par la justice, la bonté et la piété musulmanes : et l'instruction qu'a dû laisser l'histoire successive de chaque règne, c'est qu'un sultan ottoman n'est, par éducation, par principes et par devoir, que le chef austère et religieux d'une secte presque monastique.

Tel était, dans toute la rigueur de sa vie privée et dans l'exercice public de son pouvoir, le successeur de Mustapha III, Abdul-Hamid son frère, le dernier des cinq princes, fils d'Achmet III.

Les rênes de l'empire se trouvaient tombées, 1774.
en 1774, entre les mains d'un souverain âgé de cinquante ans, et qui en avait passé quarante-quatre dans le vieux sérail. Enfermé depuis son enfance dans ces appartemens intérieurs qui, quoiqu'agrandis et ornés, comme on l'a vu, par Mahmoud Ier, n'en offrait pas moins le triste aspect d'une prison. Abdul-Hamid, religieux observateur de sa loi, avait occupé son esprit à copier de sa main le Coran, et ses loisirs à faire des arcs et des flèches. Il apporta sur le trône tous les penchans d'un caractère doux, qui ne désirait que le repos, et ne sentait que le besoin d'en jouir. Les Ottomans fidèles au pronostic qu'ils tirent des premières actions de leurs nouveaux souverains, conçurent du respect pour le caractère d'Abdul-Hamid. Son frère, en le déclarant son successeur peu d'heures avant de mourir, lui avait recommandé le jeune Sélim son fils. Abdul-Hamid déclara qu'il allait lui servir de père : il commença à lui marquer autant d'affection que d'égards, et voulut qu'il jouît dans son palais même d'autant de liberté que les enfans des monarques de l'Europe. Mais aussi ignorant que timide et pusillanime, Abdul-Hamid n'avait pas une trempe d'âme assez ferme pour

les tems difficiles où il venait régner. L'éclat du trône éblouit, presque jusqu'à la stupidité, ses yeux accoutumés à l'obscurité d'une prison. Les premiers jours de son avénement à l'empire, le nouveau sultan les passa à parcourir et à connaître son palais, auquel il était plus étranger que le dernier des icoglans ou des bostangis. Il faisait ouvrir tous les coffres qui s'offraient à sa vue avec une curiosité puérile, et distribuait avec la prodigalité d'un enfant tout ce qui s'y trouvait de plus précieux, sans en connaître la valeur. L'effet physique que ce changement rapide de fortune produisit sur lui ne fut pas moins étrange que l'effet moral qu'en éprouvait son esprit. Au milieu de cinq cents femmes, le précoce vieillard se trouva, pendant plus d'une année, dans l'impuissance de jouir des droits du harem.

Un simple bostangi, attaché à son service pendant sa réclusion, devint son favori. Cet homme commença l'exercice de son crédit par renverser le ministère établi par Mustapha. Le caïmacan Melek-Pacha n'avait pour lui qu'une superbe figure, à laquelle il devait la bienveillance et la main d'une sœur du dernier sultan; mais il joignait à la douceur et à la bonté, une nullité absolue : il fut exilé à Smyrne, et sa place donnée au terrible Abdi-Pacha, connu

sous le dernier règne par le surnom de *Kouyoudgi*, ou le faiseur de puits. Le réis-effendi était cet Ismaël-Bey, qui, tranquille au milieu des défaites des armées ottomanes, se consolait du malheur où sa nation pouvait être réduite en repassant le Bosphore, par l'idée que sur la côte d'Asie il y avait des vallons délicieux où l'on pourrait rebâtir de jolis kiosks. Ce ministre insouciant et épicurien, qui aimait les fleurs, les femmes, les serins et l'opium, suivit la fortune du caïmacan, et fut relégué dans l'île de Scio.

Il en fut de même d'Ised-Bey, le surintendant de la monnaie, favori de sultan Mustapha. Ces deux derniers ministres unissaient à l'aménité des mœurs quelque esprit, du jugement, et des connaissances sur les intérêts des puissances de l'Europe; mais leur perte n'eût intéressé ni la gloire, ni la prospérité de l'empire, si leurs successeurs n'avaient pas offert des vices de plus et leurs qualités de moins. Abdi-Pacha-Kouyoudgi n'abusa pas long-tems de la faveur d'un maître aussi faible que bien intentionné. Sur les plaintes des gens de loi, il fut déposé et exilé en Natolie : il y fut restitué aux seules fonctions qui convinssent à un homme d'un caractère ferme, mais trop sanguinaire. Il eut

la mission de parcourir ces provinces, et de les purger des brigands que la guerre avait multipliés, Ised-Pacha, par un retour de fortune, fut mis à sa place.

Pendant que ces intrigues et ces changemens agitaient le sérail et occupaient le sultan, le grand-visir Moussou-Oglou demeurait à la tête de l'armée ottomane, plus inquiet de l'issue de la guerre que jaloux de la continuer. Abdul-Hamid, ami du repos, mais sensible à l'honneur de son trône, n'en ordonna pas moins des préparatifs immenses. Le peu d'activité et de constance qu'il avait reçu de la nature, il les mit à protéger et à encourager par sa présence les établissemens militaires formés par le baron de Tott, sous les auspices de sultan Mustapha. Il vint assister en personne aux manœuvres d'artillerie, aux évolutions du petit nombre de soldats qu'on exerçait à l'européenne dans les prairies de Kinsthana. Enfin, par ses ordres et ses soins, une armée ottomane de quatre cent mille hommes se trouva réunie sur la rive droite du Danube.

Catherine II semblait loin de pouvoir attaquer des forces aussi imposantes. L'armée de Romantzof, affaiblie par ses revers récens, et même par ses succès passés, sentait la difficulté

de se recruter dans des pays aussi éloignés de l'empire russe ; elle était réduite à un état déplorable. Pour surcroît de détresse, la révolte la plus alarmante éclatait dans l'intérieur de la Russie. Le fameux Pugatschef, à la tête de plusieurs milliers de Tartares, s'avançait vers Moscow, le fer et la flamme à la main. Pugatschef reconnu, par une multitude crédule, féroce et sauvage, pour l'empereur Pierre III, échappé par miracle aux mains de son assassin, n'avait qu'à profiter de ses succès pour changer le sort de la Russie. Catherine II, qui ne se montrait jamais plus grande que dans les extrêmes périls, sut envoyer tout à la fois des troupes contre le rebelle Pugatschef, et des renforts à Romantzof, avec l'ordre de reprendre l'offensive ; la fortune la fit triompher en même tems de tous ses ennemis et de tous ses dangers.

Romantzof tenta une troisième fois le passage du Danube, dont la largeur est, près de Silistria, de plus d'un demi-mille. Les Russes, commandés par Solticof, abordèrent sur la rive droite, et s'y maintinrent malgré la vigoureuse défense qu'ils rencontrèrent. Quatre régimens anglais, aux ordres du général Loïd, étaient réunis à cette colonne. Les généraux Suvaroff et Kamenski les suivirent de près, et toute l'ar- 1774.

mée russe campa aux portes de Silistria, que depuis deux campagnes les deux armées ne cherchaient qu'à emporter ou à défendre. Les Ottomans vinrent attaquer les Russes avant de leur avoir laissé le tems de se retrancher, et firent tout ce qu'il était possible d'attendre du nombre et de l'intrépidité. Mais la discipline et la tactique des soldats de Catherine triomphèrent de nouveau de ces efforts aveugles et mal dirigés. Pendant que Soltikof résistait, Kamenski et Suwaroff attaquèrent un corps de vingt mille hommes, commandés par le réis-effendi, et qui amenait un convoi de quatre à cinq mille chariots : les Musulmans furent mis en déroute, les chariots brûlés, et l'artillerie prise. Ce malheur fut suivi d'un malheur plus grand encore. Moussou-Oglou, campé à Shiumla, avec la principale armée, avait fait la même faute que Marlborough et le prince Eugène à Denain : ses quartiers étaient trop éloignés pour se soutenir entre eux. Romantzof, avec autant d'audace que de succès, s'avança par les intervalles : il tourna les positions de Mossou-Oglou, et se plaçant entre son camp et Varna, il lui coupa ainsi toute communication avec ses magasins. Les Musulmans, stupéfaits d'une manœuvre aussi inattendue, furent saisis d'une ter-

reur panique : ils se révoltèrent partout à la fois; on les vit s'égorger entr'eux, s'enfuir par troupe, se diperser sans connaître de chefs. De toute cette formidable armée, douze mille hommes au plus restèrent autour du visir et de l'étendard de Mahomet. Moussou-Oglou, dans cette extrémité, ne pouvant ni être secouru, ni se retirer, ni combattre, envoya prévenir le sultan d'un événement aussi étrange, et dont son sublime empereur ne pouvait pas le rendre responsable. Moussou-Oglou avait épousé une sœur de Mustapha III : cette princesse appaisa l'indignation d'Abdul-Hamid, justifia l'imprévoyance du grand-visir, et pour sauver la dignité du trône, fût-ce aux dépens du nom ottoman, le muphti rendit un fetfa qui déclarait : « que le grand-visir ne pouvait pas vain-
» cre sans soldats, et que puisque son armée
» l'avait abandonné, le saint prophète ordon-
» nait qu'il fît la paix. »

Romantzof n'était pas encore instruit de tout ce qu'il avait à espérer d'un tel état de choses; il se préparait à donner l'assaut au camp ottoman qui, toujours fortifié, ressemble partout à une place de guerre, lorsque le kiaia de Moussou-Oglou vint demander la paix. Le fier ottoman, humilié de se souvenir que, quelques

mois avant, il avait traité dans Bucharest d'égal à égal, feignait d'être malade, pour ne pas souscrire, en présence de son vainqueur, à des conditions qui ne pouvaient être que honteuses. La négociation fut si précipitée que les préliminaires furent signés sur un tambour : ils le furent dans le camp russe de Kutschouk-Kaïnardgi, à quatre lieues de Silistria en Bulgarie, le 21 juillet 1774.

1774. Par ce traité, les Tartares de la Crimée, du Budjiak et du Cuban, furent déclarés indépendans de la Porte, pour être gouvernés dorénavant par leur propre souverain, de la famille des Guerai. La Russie obtint la navigation libre et illimitée pour ses vaisseaux marchands dans toutes les mers de la domination ottomane; elle rendit la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie, ainsi que celle des îles de l'Archipel qu'elle occupait; mais elle se réserva la ville d'Azof et son territoire, les deux Kabarda, les forts de Jenikalé et de Kertsch, dans la Crimée; le fort de Kilburn, situé à l'embouchure du Niéper, vis-à-vis d'Oczakof, et la langue de terre comprise entre le Bog et le Niéper, connue sous le nom moderne de Nouvelle-Servie. Enfin la Porte garantit l'acte de partage de la Pologne, et reconnut son nouveau

gouvernement. L'Autriche gagna à ce traité de paix la Bukowine, province moldave, qu'elle réclamait comme un empiètement fait sur la Transilvanie. Le divan, qui devait à la maison d'Autriche la restitution de la Moldavie, accéda à cette cession, qui n'ajoutait rien à sa honte et peu à ses pertes. La paix de Kaïnardgy se fit sous la médiation de la France, par l'entremise du comte de Saint-Priest, son ambassadeur. Mais ce négociateur ne put sauver aux Ottomans l'affront qui leur parut le plus sensible, puisqu'il venait couronner tous les autres. Le prince Repnin, ambassadeur de Russie, fit son entrée publique à Constantinople au milieu de six cents hommes qui traversèrent la capitale l'arme au bras.

Ainsi se termina cette guerre malheureuse, commencée en 1768 : le succès aurait dû l'accompagner, si la magnanimité et la justice influaient sur le sort des armes. Mustapha III n'avait entrepris cette guerre que pour voir consacrer l'indépendance des Polonais ; et le partage de la Pologne fut le résultat de sa protection, trompée dans ses efforts comme dans ses vœux. La paix de Kaïnardgy acheva de tourner contre la gloire et la sûreté de l'empire ottoman, les généreuses intentions qui

avaient armé son souverain; elle jeta avec juste raison la Porte dans une consternation profonde.

A l'époque des congrès de Focziani et de Bucharest, les motifs des craintes religieuses au sujet du démembrement de la Crimée ont été développés du côté des Ottomans; leurs craintes politiques portaient sur un danger également imminent. L'indépendance des Tartares n'étaient qu'un premier pas à leur réunion à l'empire russe, et ce premier pas ôtait déjà à la Porte un de ses plus solides boulevards, l'appui de cent mille cavaliers, armée toujours prête à porter les premiers coups à ses ennemis, dont ils observaient tous les mouvemens en paix comme en guerre : mais les alarmes du divan ne s'arrêtaient plus au continent. Les flottes russes admises dans la mer Noire, la capitale même des sultans était menacée au premier prétexte de guerre, à la première provocation ou de l'insulte, ou de l'agression, ou de la famine.

De son côté l'impératrice de Russie ne posait pas au bout d'une si courte carrière le terme de son ambition. Elle comptait bien, sous l'ombre de cette trompeuse paix, faire aux Ottomans une guerre sourde moins coû-

teuse et moins incertaine que la guerre ouverte. Le divan espérait combattre avec les mêmes armes : quoi qu'il en fût de l'inégalité d'adresse et de machiavélisme dans ce genre de lutte, tout en songeant à recouvrer il commença par songer à punir.

L'hospodar de Moldavie, Grégoire Ghicca, s'était rendu coupable envers le sultan par sa secrète connivence avec les Russes dans le cours de la guerre. Un capidgi, chargé de l'ordre d'aller chercher sa tête, remplit sa sinistre mission avec une adresse et une perfidie qui n'ôtait pas le nom de justice à la vengeance d'Abdul-Amid ou du divan. Le capidgi chargé de l'ordre de mort était un ami de Ghicca : il fut revêtu à cette occasion du titre d'écuyer du Grand-Seigneur, et d'inspecteur de la forteresse de Choczim. La Porte donne ordinairement un semblable caractère à ceux à qui sont confiées des commissions secrètes. Le malheureux hospodar était prévenu du mécontentement de la cour contre lui et du départ d'un capidgi. Le prince de Valachie, Mauroseni, lui avait écrit pour l'avertir. Il reçut la lettre au moment où il allait rendre visite au capidgi, qui venait de l'instruire de son arrivée, et feignait d'être retenu chez lui

malade. Ghicca, sans vouloir même être accompagné du capitaine de sa garde albanaise, homme plein de courage et de dévouement à sa personne, entra seul dans la chambre du capidgi. Celui-ci, au bout de quelques momens d'entretien, appela un esclave à qui il dit d'apporter au prince du tabac à fumer. C'était un signal convenu. L'esclave, en passant derrière Ghicca, lui donna un coup de poignard dans la poitrine. L'hospodar, qui était leste et vigoureux, s'élança pour sauter par une fenêtre, mais il fut saisi à l'instant par plusieurs meurtriers qui l'achevèrent.

Au midi de l'empire, d'autres coupables avaient appelé le châtiment sur leurs têtes. Aux environs de Smyrne, Aïvas-Aga, à la tête de quelques centaines de bandits, jetait la terreur jusque dans cette ville, une des plus riches et des plus populeuses de la Natolie. Le capitan-pacha, par l'ordre du sultan, vint en personne punir cet obscur rebelle, à qui les malheurs publics ne garantirent plus l'impunité. Hassan-Pacha l'envoya attaquer : il fut découvert, saisi et décapité.

Le même sort atteignit, à cette époque, le sheik Daher : et dès que la paix eut laissé à la Porte le tems de respirer, le même Hassan se

présenta devant Saint-Jean-d'Acre. Le vieux sheik, âgé de quatre-vingt-cinq ans, venait tout récemment de traiter avec le divan pour achever sa longue carrière dans la puissance et le repos. Abandonné par les Russes, qui avaient quitté l'Archipel et ses parages, pressé par Mohammed-Bey, qui l'attaquait pour se réconcilier avec la cour ottomane, et d'après des ordres secrets, il s'était réfugié dans Saint-Jean-d'Acre, comme dans son dernier asile, lorsqu'Hassan-Pacha apparut avec trois vaisseaux de guerre. Le vieux et intrépide Daher voulait se défendre : les Barbaresques, qui étaient ses meilleurs soldats, et formaient sa principale force, refusèrent de combattre, et se révoltèrent. Daher trahi, monta à cheval pour gagner les montagnes de Safad, et rassembler de nouvelles troupes : pendant qu'il fuyait, peu accompagné, le long des murs de ses jardins, un Barbaresque, d'un coup de mousquet, le renversa de cheval : sa tête fut portée au capitan-pacha, qui réserva ce sanglant trophée pour sa rentrée triomphante à Constantinople. Hassan poursuivit aussitôt les enfans de Daher, qui menaçaient de succéder aux talens, au courage, à la réputation et à la puissance de leur père : Otman, Seïd et Achmet vinrent se

livrer eux-mêmes ; Ali, le plus intrépide et le plus redoutable de tous, fut assassiné : le capitan-pacha fit aussitôt mettre à mort les fils de Daher : le seul Othman trouva grâce devant lui, et fut emmené à Constantinople. Il dut la vie à son talent pour la poésie ; et c'est une remarque étrange et inexplicable dans un homme aussi ignorant, que dur et farouche, tel que le terrible Hassan, dont la vocation ne fut jamais de protéger les lettres, ni d'admirer les dons de l'esprit. Le capitan-pacha établit pacha d'Acre et de Saïd, Ahmed, surnommé déjà el-dgizzar ou le boucher, et qui se montrait dévoué aux ordres du sultan, quoiqu'il dût bientôt imiter le sheik Daher dans la révolte, l'égaler presque en puissance, et le surpasser en tyrannie.

Cependant l'impératrice de Russie, à qui la paix de Kainardgy procurait le double avantage d'avoir augmenté sa puissance et affaibli celle des Musulmans, n'abandonnait point au repos son âme active et ambitieuse. Elle pensait à la fois à consommer la ruine de la Pologne, à ouvrir à sa nation, neuve dans la science du commerce, des sources de richesses aussi abondantes que faciles par la navigation de la mer Noire et le libre accès des ports de

la domination ottomane ; tandis que de secrètes intelligences s'établissaient dans la Crimée, en Valachie, en Moldavie, dans l'Archipel et sur le Continent grec, et lui promettaient de nouveaux succès pour une nouvelle guerre.

La paix de Kainardgy n'était pour les deux nations qu'un intervalle de repos, pendant lequel elles se préparaient à une lutte plus ou moins prochaine : et les manœuvres cachées de la cour de Pétersbourg et du divan, avaient presque un caractère hostile dans les provinces trans-danubiennes et dans la péninsule. Ce n'était pas que la Porte, de tous les gouvernemens le plus fidèle à remplir ses engagemens, n'eût exécuté de bonne foi les principales clauses du traité, et payé même l'indemnité qui montait à quinze mille bourses ou sept millions et demi de piastres. Instruite par l'expérience de la duplicité russe pendant la paix, et de la force qu'elle tirait pendant la guerre de la discipline et de la science militaire, la Porte commença à envisager comme moyen nécessaire, et de puissance et de salut, l'étude de l'art savant de la tactique moderne dans toutes ses parties. Abdul-Hamid et le divan sentirent l'utilité et le besoin de mettre à un apprentissage tout nouveau, cette vieille et belliqueuse nation otto-

mane, qui, loin de croire avoir jamais à demander des leçons à l'Europe, lui avoit enseigné autrefois jusqu'à la défense des places. Abdul-Hamid fit demander à la France des officiers, des ingénieurs et des canonniers-instructeurs. Les fonderies de canons, de bombes et de mortiers, l'école d'artillerie, celle des mathématiques appliqué à l'art de la guerre, établies par le baron de Tott, reçurent une nouvelle activité au milieu de tous les obstacles qui tiennent aux préjugés d'un peuple superstitieux et esclave de l'habitude. Hassan-Pacha, animé du même zèle que son souverain, n'ayant plus dans les combats d'aliment à son ardeur martiale, la portait toute entière vers le rétablissement de la marine. On le voyait chaque jour au milieu de l'arsenal, une longue pipe à la bouche, et le coude appuyé sur un jeune lionceau qu'il avait apprivoisé; car les goûts de ce guerrier farouche devaient être terribles comme lui. Il donnait ses ordres, pressait les travaux dirigés par des constructeurs français, et bientôt une flotte nombreuse montra de nouveau sur les murs du Bosphore le pavillon du Croissant.

1776. Ainsi la guerre entre les Russes et les Ottomans n'en continuait pas moins sous une forme

différente : c'était pour eux et par eux que les Tartares de la Crimée n'avaient pas cessé de combattre et de s'entr'égorger. La déclaration de leur indépendance interdisait aux deux puissances de se mêler de leurs querelles domestiques : mais, ni le cabinet de Pétersbourg, ni le divan de Constantinople n'en étaient spectateurs oisifs.

En évacuant la Crimée, Catherine avait eu soin de laisser parmi les Tartares tous les germes des dissensions. Le khan Dewlet-Guerai était dévoué à la cour ottomane : par l'effet des présens, des promesses et des conseils de la Russie, une partie des tribus refusaient de lui rester soumises. Excitées sourdement par les nombreux émissaires de Catherine, quelques hordes se réunirent et prirent les armes ; des troupes russes entrèrent dans la presqu'île pour appuyer ce soulèvement. Dewlet-Guerai effrayé prit la fuite, et trouva tous les chemins libres, et les yeux fermés sur une évasion que le but était de favoriser. A peine le khan, ami de la Porte, eut-il disparu, que les Russes firent élire à sa place Saïm-Guerai, prince d'un caractère facile, et d'une partialité connue pour la Russie ; Les Ottomans menacèrent de prendre les armes. A l'instigation d'un agent de Catherine, 1777.

Saïm-Guerai eut recours à la protection de cette souveraine ; il envoya à Pétersbourg une ambassade de six mirzases pour réclamer un si dangereux appui. L'impératrice, à qui cette démarche annonçait que ses rèves de gloire et de conquêtes allaient s'accomplir, reçut les Tartares comme de nouveaux sujets qui venaient lui prêter serment de fidélité. Elle les accueillit avec toute la recherche de la bienveillance, les entoura de tous les piéges de la séduction, et ils parurent à son audience revêtus de cafetans magnifiques, gages de sa libéralité.

Le maréchal Romantzof reçut ordre d'assembler une armée sur le Niester. L'impression de terreur que la dernière campagne avait laissée aux Ottomans, leur fit prêter l'oreille aux explications diplomatiques du prince Repnin, qui parvint à calmer le mécontentement du divan, sans réussir à lui fasciner les yeux. La Porte dissimula son ressentiment contre Saïm-Guerai ; et se bornant pour le moment à ne le pas reconnaître, elle nomma Sélim à la place
1777. de Dewlet, que sa fuite avait rendu méprisable à tous les yeux. Saïm fut soutenu par les Russes qui vinrent lui former une garde. Les Tartares, irrités de cette innovation, massacrèrent une partie de ces étrangers. Catherine II,

à cette nouvelle, donna ordre à ses troupes de marcher contre la Crimée : le prince Prosorouski battit et chassa les Tartares opposés à Saïm-Guerai ; Sélim, son concurrent, chercha son salut dans la fuite.

Cependant, c'était en vain que l'impératrice faisait succéder habilement les négociations aux voies de fait : c'était en vain qu'elle employait ses ministres auprès de la Porte pour obtenir qu'elle reconnût pour khan, Saïm, son protégé. Le divan, indigné de sentir sa fierté blessée et sa bonne foi trompée, paraissait décidé à la guerre : la France lui épargna une faute qui pouvait amener une catastrophe. 1778.

Le comte de Vergennes, ambassadeur de Louis XV, avait, d'après les ordres du duc de Choiseul, poussé les Musulmans à commencer la guerre de 1768. C'était sans doute plus qu'une erreur, c'était une honte de ne pas les avoir soutenus : le partage de la Pologne ne se fût peut-être pas effectué. Un nouveau règne signalait en France, sinon plus d'énergie, du moins plus de jugement et de droiture. Devenu ministre, le comte de Vergennes remplit les intentions de Louis XVI, monarque juste et ami de la paix. Le comte de Saint-Priest, ambassadeur auprès d'Abdul-Hamid détourna le

divan d'entreprendre une nouvelle lutte, en lui demontrant l'insuffisance de ses forces; la lenteur et l'indécision succédèrent à un premier mouvement dicté par une juste indignation. La confiance de la Russie en augmenta: mais, entre deux dangers il fallait choisir le moindre, et la voie de la médiation fut adoptée par la nécessité. Un nouveau traité confirmant celui de Kaïnardgy, fut signé, sous la médiation de la France, en 1779.

1779. La Porte relâcha quelques vaisseaux marchands russes qu'elle retenait dans ses ports. La Russie cessa d'exiger que la Moldavie et la Valachie entrassent sous sa protection immédiate: elle promit même d'évacuer la Crimée. Mais la puissance de l'impératrice fit encore un pas de plus en 1779, et celle des sultans, un pas en arrière. Abdul-Hamid accorda solennellement à ceux de ses sujets qui professaient la religion grecque, les droits qu'il leur avait tacitement consentis par le traité de Kaïnardgy: il reconnut l'indépendance de la Crimée et la souveraineté du khan Saïm-Guerai.

Mais une intelligence sincère ne pouvait guère être rétablie entre deux grandes puissances si voisines, et dont les intérêts étaient si opposés; l'une voulait tout envahir, et l'autre

tout recouvrer. Un état de paix aussi équivoque donnait autant d'alarmes au sultan que l'état de guerre. Les dangereuses manœuvres de la Russie n'avaient pas même été suspendues ; elles ne s'étaient pas ralenties à l'ombre des dernières négociations. Les habitans grecs de la rive droite du Danube, abandonnaient la Bulgarie pour aller jouir, en Moldavie et en Valachie, des priviléges accordés aux chrétiens de ces provinces : ces émigrations, favorisées par la Russie, diminuaient le nombre des sujets de la Porte. Sur toutes les côtes maritimes, dans tous les ports de l'empire, les agens de Catherine II, choisis à dessein parmi les transfuges de la domination ottomane, se répandirent sous le nom de consuls, et sous la livrée impériale russe : 1778.
enfin, à l'embouchure du Niéper, le général Annibal jetait, au nom de sa souveraine, les fondemens de la ville de Cherson; Abdul-Hamid et son peuple pouvaient voir descendre d'avance sur les rives de la mer Noire, les forêts, qui, changées en flottes, n'auraient plus qu'une victoire à remporter, et le Bosphore à franchir pour arriver au sérail.

Ce n'est pas qu'au milieu de la honte de céder à un ennemi peut-être plus redouté que redoutable, peut-être plus heureux qu'in-

vincible, la paix n'ait apporté à cette époque de grands avantages au sultan. La paix lui permit d'énumérer ses forces, de régénérer quelques-uns de ses immenses moyens de puissance, de recouvrer et de faire respecter partout son autorité méconnue. C'est ainsi qu'Hassan le capitan-pacha, fut chargé par son maître de parcourir les côtes de la Grèce, et d'en aller effrayer les habitans, par une punition exemplaire, en souvenir de leur soulèvement. Le divan, que le sentiment exagéré de sa faiblesse portait à la cruauté, avait adopté le féroce projet de proscrire les Grecs en masse, et voulait prononcer contre eux un arrêt d'extermination. Le seul Hassan-Pacha s'y opposa avec succès, et sauva ainsi une génération toute entière : mais ce mouvement d'humanité ne justifie pas sa mémoire de l'atroce rigueur avec laquelle il remplit la mission de punir les amis des Russes, ou ceux qui étaient seulement soupçonnés de les avoir favorisés. Ce n'était pas assez qu'après la levée du siége de Coron, la soldatesque albanaise, appelée par la Porte, eût pénétré sur le malheureux sol de la Grèce; ce n'était pas assez qu'elle l'eût parcouru, le fer et la flamme à la main; qu'elle l'eût couvert de ruines, de cendres, et inondé de flots

de sang : le crime d'avoir écouté le cri de la nature, d'avoir prêté l'oreille à la voix perfide des Russes qui appelait des esclaves à la liberté, n'était pas assez expié chez les malheureux Grecs aux yeux du despotisme partout implacable. Hassan-Pacha débarqua dans la Morée, et, à la porte de chacune de ses villes, il fit décapiter tous ceux qu'il jugea coupables : il ne considéra ni l'âge ni le sexe; et, à l'exemple des Gengis, des Tamerlan, des Thamas-Kouli-Khan, de ces sauvages héros que l'histoire immortalise pour que le genre humain les abhorre, Hassan fit élever avec ces têtes une pyramide dont l'inscription portait peine de mort contre quiconque oserait la renverser.

C'est ainsi que le lion apprivoisé qu'avait toujours à ses pieds le capitan-pacha Hassan, qu'il faut bien appeler un grand homme, était l'emblème vivant de son étonnant caractère. Féroce, généreux, fier, intrépide et fidèle, tel était l'ascendant de confiance qu'il avait pris sur le sultan Abdul-Hamid, que ce prince pusillanime et incertain ne se croyait pas en sûreté dans Constantinople dès qu'Hassan-Pacha n'était plus à ses côtés.

Ce n'était pas assez pour Catherine II d'avoir 1780.
détaché pour jamais la Crimée de l'empire otto-

man, il lui manquait encore de la mettre sous le joug. Le khan Saïm-Guerai n'était, sans le savoir, que l'instrument de ses desseins. Ce prince doux, faible et crédule, se laissa gouverner par les Russes, qui prirent la peine de le séduire par leurs caresses. Ils lui inspirèrent le goût du luxe et de la mollesse, et eurent le soin de l'entourer de toutes les jouissances que procure l'industrie européenne. Par dégoût, par curiosité, l'imprudent Saïm abandonna les mœurs tartares : sa table fut bientôt servie en vaisselle plate, et l'on vit un cuisinier russe admis au nombre des officiers de sa maison. Au lieu d'être toujours à cheval, comme un digne descendant de Krim-Guerai, il ne voyageait plus que dans une voiture que les Russes lui avaient fait faire à Berlin. Enfin, pour achever de perdre l'estime d'une nation fière dont il commençait à perdre l'affection, Saïm, prince souverain, se laissa persuader de demander un grade dans l'armée de ces mêmes Russes que ses ancêtres avaient tant de fois fait trembler jusque dans Moscou. Catherine II s'empressa de nommer le khan des Tartares commandant des gardes préobazinski : elle lui en envoya l'uniforme avec le cordon de Sainte-Anne.

Mais il fallait un dénoûment à ce tissu d'in-

trigues politiques ; il fut amené par de nouveaux troubles et une nouvelle révolte.

On avait besoin que Saïm, alarmé pour sa 1783.
propre sûreté, implorât le secours des Russes, et se livrât volontairement à eux. L'argent, les promesses, les manœuvres des agens avoués de la Russie auprès de la cour de Crimée, armèrent contre le khan des ennemis dans sa propre famille. Deux de ses frères, dont l'un, appelé Batti-Guerai, était gouverneur du Cuban, tentèrent de le surprendre dans la ville de Caffa, et le forcèrent de se réfugier à Tagaurok. Le divan lui-même n'était pas étranger à ces troubles domestiques, qu'il n'eût pas favorisés s'il eût senti que l'impératrice était seule en mesure d'en recueillir les fruits.

En effet, le prince Potemkin, nouveau favori 1783.
que Catherine avait donné pour successeur aux Orlof, Potemkin qui gouvernait sa souveraine, et commandait ses armées sans cesser d'être son premier sujet, Potemkin vint en personne au secours du khan Saïm-Guerai. Soixante-dix mille hommes étaient sous ses ordres sur la frontière de la Crimée. A son nom seul Batti-Guerai se soumit. Le divan envoya, de son côté, un pacha s'emparer de l'île de Taman : ce n'était qu'une mesure défensive. Saïm, à

l'instigation des Russes, fit sommer le pacha et ses troupes de se retirer; le fier Ottoman, pour réponse, fit trancher la tête à l'envoyé du khan. C'était le prétexte que la Russie attendait. Potemkin déclara, au nom de Catherine II, que l'insulte faite à son protégé devait être punie, et demanda à Saïm-Guerai le passage dans ses états, pour que l'île de Taman fût attaquée et reprise. Le khan n'eut pas plutôt fait ouvrir les portes de l'isthme, que les Russes se répandirent dans toute la péninsule. Un général de Catherine surprit Caffa, s'empara de Saïm sous prétexte de veiller à sa sûreté; et bientôt les imans, les mirzahs, et les chefs tartares des tribus, furent conduits devant le prince Potemkin, pour prêter entre ses mains le serment d'obéissance à sa souveraine. Suwaroff soumit les Tartares du Budjiak et du Cuban; Batti-Guerai et ses hordes imitèrent l'exemple des mirzahs et des tribus de la Crimée. Enfin, le khan Saïm-Guerai envoya un magnifique carquois, un arc et un habit tartares à Pétersbourg, pour être offerts au jeune prince Constantin, petit-fils de l'impératrice; il lui envoya à elle-même l'acte authentique de cession de la Crimée, dont il abdiquait entre ses mains la souveraineté, et échangea tous ses droits et son trône pour une pension de huit cent mille roubles.

Le plus formidable appareil assurait à Catherine II ce que des intrigues politiques venaient de lui procurer. L'armée du prince Potemkin était soutenue par quarante mille hommes, commandés par le prince Repnin, et le maréchal Romantzof était à Kiow avec une troisième armée prête à marcher. Les escadres de la mer Noire, à Azof, étaient en état d'appareiller, et une flotte de six vaisseaux de ligne et de nombre de frégates, n'attendait que le signal pour retrouver la route de la Baltique aux rivages de l'Archipel. 1783.

Il manquait, pour dernier outrage à la foi publique, que la politique parlât pour légitimer le droit que le plus perfide s'arrogeait sur le moins adroit : le manifeste du 8 avril 1783 parut, et apprit à l'Europe étonnée que c'étaient les Ottomans qui avaient ainsi rompu le traité de Kainardgy.

« L'inquiétude naturelle aux Tartares, disait 1783.
» l'impératrice, fomentée par des insinuations
» dont la source ne nous est pas inconnue, est
» cause qu'ils sont tombés dans un piége tendu
» par des mains qui avaient semé parmi eux
» le trouble et la division; de sorte qu'on les a
» vus travailler à ruiner l'édifice que nos soins
» bienfaisans avaient élevé pour leur bonheur,

» en leur procurant la liberté et l'indépendance
» sous l'autorité d'un chef élu par eux-mêmes.

» Animée d'un désir sincère de confirmer et » de maintenir la dernière paix conclue avec » la Porte ottomane, en prévenant les discus- » sions continuelles causées par les affaires de » la Crimée, nous réunissons à notre empire » toute cette péninsule, l'île de Taman et le » Cuban, comme une juste indemnité des pertes » que nous avons faites et des dépenses que nous » avons supportées pour maintenir autour de » nous la paix et le bonheur. »

1784. A la nouvelle de cette invasion, toute la ville de Constantinople fut en rumeur : le peuple en tumulte demanda la guerre ; mais le divan sentait mieux que jamais la nécessité de composer avec les circonstances, une nouvelle honte dût-elle être attachée à une nouvelle transaction. L'empire ottoman était livré à lui-même : le partage de la Pologne, l'espérance d'une nouvelle spoliation, unissait les trois cours de Berlin, de Vienne et de Pétersbourg, de manière à assurer à celle-ci la neutralité des deux autres. La perspective d'un traité de commerce avec la Russie, et l'espérance de supplanter l'Angleterre à la cour de Pétersbourg, portaient le cabinet de Versailles à ménager l'impéra-

trice, et à conseiller au divan de négocier au lieu de combattre. La cour de Londres fut la seule qui, dans la vue de se venger de Catherine II, qui refusait de renouveler le traité de commerce avec elle, s'efforça d'engager les Ottomans à reprendre les armes. L'ambassadeur Ainslie rédigea même, dit-on, la réponse au manifeste de la Russie; mais l'Angleterre n'offrait à Abdul-Hamid ni flottes ni armées. Un nouveau traité fut signé à Constantinople en 1784 : ce fut dans l'Ainche Cavak, ou Kiosk des Miroirs, que le triomphe de la puissance et de la suprématie russes fut consacré, et la cession de la Crimée à Catherine II solennellement consentie. Les Tartares devinrent les sujets de l'impératrice; elle acquit, sans coup férir, quinze cent mille esclaves de plus; et comme son adroite vanité ne négligeait pas la charlatanerie de la gloire, elle ennoblit de nouveau le sol barbare de la Crimée et du Cuban, en lui rendant ses noms sonores et poétiques de la Tauride et du Caucase.

Mais la Sémiramis du Nord ne récompensait que les services utiles à sa grandeur ou à son orgueil : elle avait ajouté à tous les titres de son favori Potemkin le nom pompeux de *Taurits-chellaki*, et le malheureux Saïm-Guerai ne 1758.

recevait plus même ses huit cent mille roubles de pension. Potemkin le souffrit quelque temps à sa suite; mais bientôt le malheureux prince abandonné, oublié, et dont la destinée était d'être toujours trompé, céda aux insidieuses insinuations du divan, qui l'appela à Constantinople. Il crut y trouver un asile; mais à peine arrivé auprès d'Andrinople, un ordre du sultan le fit charger de chaînes, et l'envoya dans l'île de Rhodes : un second ordre, plus funeste encore, vint lui ôter la vie; Saïm-Guerai fut étranglé. C'est ainsi que, d'infortune en infortune, il fut récompensé par les Russes et puni par les Ottomans.

La mort du khan Saïm-Guerai était désirée par la Porte comme une expiation publique de sa défection : mais il fallait une diversion plus puissante à la douleur et aux regrets de la nation ottomane, au retour affligeant qu'elle faisait sur elle-même en comparant sa gloire passée et ses humiliations présentes. L'Egypte n'était pas encore rentrée dans le devoir : loin de là le divan était informé des secrètes intelligences que la cour de Russie entretenait avec les beys. Le vœu public de la nation était que l'Egypte fût rendue à la soumission : Abdul-Hamid donna l'ordre à Hassan-Pacha d'aller

soumettre les rebelles. L'importance de l'expédition, l'intérêt général qui y était attaché, la présence du sultan, concoururent à rendre mémorable la solennité de son départ. Le prince, assis sur un siége d'argent, attendit le capitan-pacha dans le sepetchiler-kiosk ou kiosk des artilleurs qui donne sur la mer, au bas des jardins du sérail. Le port était couvert de saïques, et le vaisseau amiral mouillait en face du kiosk, à la tête de l'escadre toute pavoisée. Hassan, monté sur une superbe galère, suivi de son kirlandghish, bâtiment léger qui ne quitte jamais l'amiral, traversa tout le front de la flotte, et vint aborder près du kiosk où il entra pour prendre les derniers ordres de son maître, et partit au milieu des salves d'artillerie et des cris de joie de tous les Musulmans.

La vicissitude des choses humaines avait amené Abdul-Hamid à redouter les Russes autant que les derniers paléologues pouvaient redouter autrefois les premiers sultans. Le moindre mouvement de la part de ces perfides et terribles ennemis, jetait l'alarme et le trouble dans Constantinople et dans le sérail.

Vers la fin de l'année 1786, l'impératrice annonça solennellement qu'elle irait, sous peu de mois, visiter la Crimée, cette conquête qu'elle 1786.

devait à ses intrigues de politique plus qu'à la force de ses armes. La magnificence asiatique qui l'accompagna; le concours prodigieux d'étrangers de tous les rangs, qui, des extrémités de l'Europe, accoururent sur son passage; l'hommage que le roi de Pologne, Poniatouski, son premier amant, devenu son vassal couronné, vint lui rendre à Kanief, sur la rive droite du Dniéper, sur l'extrême frontière de son royaume, que la constitution polonaise lui défendait d'outrepasser; l'arrivée de l'empereur Joseph II, le mélange des deux cours allemandes et russes aux pieds de la même idole, toutes ces circonstances donnèrent au voyage de Catherine II tout l'appareil d'une marche triomphale, et toute l'importance attachée aux plus vastes desseins. Le mouvement des corps nombreux qui s'ébranlèrent pour venir former autour de leur souveraine une enceinte armée de deux cent mille hommes; la présence de tous ses généraux fameux par des victoires, et qui semblaient moins venir la saluer que prendre ses ordres de combat; enfin, le départ des ambassadeurs d'Allemagne et de Russie pour aller porter leurs respects aux pieds de leurs souverains réunis si près d'eux, toutes ces apparences que le divan dut croire des in-

dices de guerre, lui fit faire des dispositions proportionnées à ses alarmes. Toutes les places furent mises en état de défense ; les arsenaux se remplirent d'ouvriers, qui travaillèrent jour et nuit ; les troupes de l'Asie accoururent, sous les ordres de leurs différens pachas, former le dernier rempart de l'empire ; et déjà, dans son effroi, Abdul-Hamid pensait à réunir les enfans dans l'Atméidan pour implorer le secours du prophète, cette ressource aussi alarmante que les calamités rares qui la provoquent.

L'impératrice ne vit dans les fausses terreurs 1787.
qu'un hommage de plus rendu à sa puissance, et fit dire au sultan de se rassurer, et qu'elle ne pensait pas à l'attaquer ni à combattre. La cour ottomane ne crut pas à cette déclaration ; mais la révélation des circonstances secrètes de ce fameux voyage, a confirmé depuis qu'elle pouvait y croire. Le divan se trompait sur la nature et la distance des dangers qui le menaçaient. Ce n'était pas le renversement du trône des sultans, ni l'expulsion des Ottomans hors de l'Europe que méditaient dans leurs célèbres entrevues ni Joseph II, ni Catherine II. Un plan de conquête les occupait beaucoup moins que le rêve philosophique du rétablissement de la Grèce en république. Le génie de

l'empereur d'Allemagne en contact avec l'esprit romanesque de l'impératrice de Russie, enfantèrent ce projet bizarre que la politique défendait, et que la nature n'eût avoué qu'après le prodige du rajeunissement d'Eson chez les Grecs. Mais dans leurs entretiens secrets, les deux souverains scélèrent un pacte fatal aux Ottomans, celui de se secourir mutuellement dans les voies ordinaires de l'ambition et de l'injustice.

L'impératrice sentait le besoin d'un allié; elle savait seule que sa puissance ressemblait à ces corps gigantesques qui ont plus de surface que de solidité : sa confiance était loin d'égaler la présomption de son langage. Entourée de prestiges, enivrée d'encens, elle passait au milieu de ses nouveaux peuples prosternés, à travers des villes créées à la voix, avec l'or, sous le bâton de Potemkin, aussi puissant que la lyre d'Amphion. La souveraine de la Crimée voyait même l'arc de triomphe, où l'adulation avait écrit ces mots prophétiques : « Route de Byzance. » Mais aux portes de Cherson, sur le dernier plan du tableau, à l'embouchure du Borystène, une escadre ottomane se tenait fièrement mouillée à l'ancre sous ses yeux. Cette ombre importune fatigua tellement sa vue, qu'elle ne pouvait l'en

détourner; et l'orgueilleuse impératrice, humiliée au milieu de tant de gloire, s'écriait avec dépit : « Est-ce que les Ottomans ne se sou- » viennent plus de Tchesmé ? »

En effet, ce triomphe de la vanité humaine, ce jeu cruel et insultant qui rendit quelque ressort au vieux Abdul-Hamid, en provoquant dans son cœur et le ressentiment de l'injure et le désir de la vengeance, ce voyage fastueux n'eut que la durée et l'éclat de ces tristes feux qui, dans les fêtes publiques des nations, rivalisent avec la clarté du jour, et n'en font paraître ensuite que plus profondes les ténèbres de la nuit. L'empereur Joseph repartit précipitamment, sur la nouvelle que ses provinces des Pays-Bas étaient révoltées. L'impératrice, après un court séjour dans la presqu'île même, se hâta de reprendre la route de Pétersbourg ; et la Porte put croire qu'intimidée de tant de préparatifs guerriers sur terre et sur mer, Catherine ne s'était pas crue en sûreté dans la Tauride, et n'avait ainsi que par crainte regagné sa capitale. 1787.

Il était donc difficile que dans une telle conjoncture le ressentiment et la confiance dans leur force ne portassent pas le sultan et ses ministres à de fausses démarches. Ils n'exécutaient

qu'avec répugnance la convention de 1784 : le divan soutenait secrètement les Tartares Lesguis, qui étaient en guerre continuelle contre la Russie, devenue leur voisine. Potemkin ordonna au ministre russe, M. de Bulgakoff, d'exiger impérieusement la stricte observation du dernier traité. Le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France, ignorant cette mesure, n'interposa pas ses bons offices pour en adoucir les formes. La Porte reçut de ce silence une impresssion de méfiance qui l'éloigna de son ancienne alliée; elle crut que la France ayant fait, au mois de janvier 1787, un traité de commerce avec la Russie, avait fait également avec elle un pacte secret d'alliance, ou du moins de neutralité. De son côté, l'Angleterre pour se venger de la préférence commerciale que les Français venaient d'obtenir en Russie, et dans l'espoir de les supplanter par représailles à la cour de Constantinople, et par suite dans les ports du Levant, les accusa auprès du divan de ne se rapprocher des Russes que pour abandonner les Ottomans, ou même se déclarer contre eux.

Le grand-visir somma le comte de Choiseul de dire ouvertement si le sultan, son maître, devait voir dans le roi de France un ami ou

un ennemi. L'ambassadeur assura que le traité de commerce, conclu en 1787 avec la Russie, ne portait aucune atteinte aux relations d'amitié et de bienveillance entre les Français et les Ottomans. Par adhésion aux mêmes principes, par suite des mêmes instructions, le comte de Ségur, ambassadeur à Pétersbourg, déclara au ministère russe que le roi Louis XVI rendrait l'impératrice responsable de la violation d'un traité fait sous l'intervention de la France.

Catherine était loin de désirer la guerre : elle 1787.
reprocha au prince Potemkin sa précipitation, et envoya l'ordre à M. de Bulgakoff de prendre le comte de Choiseul-Gouffier pour arbitre des plaintes et des griefs qu'elle établissait, et de se concerter avec lui sur tous les moyens les plus propres à conserver l'état de paix entre les deux empires. Il paraît, malheureusement pour l'humanité, que le courrier porteur des dépêches et du comte de Ségur au comte de Choiseul, et de l'impératrice à M. de Bulgakoff, fut attaqué et tué près d'Andrinople, et les dépêches perdues. Ne recevant pas de réponse, l'ambassadeur de France conseilla au divan de se préparer à la guerre; et ce fut alors que des officiers français, parmi lesquels se trouvait l'ingénieur Lafitte, furent envoyés pour fortifier et pour défendre Oczakof.

1787. Cependant Joseph II, en quittant les bords de la mer Noire, informé de la révolte des Pays-Bas autrichiens, et de la part secrète que la Prusse avait dans cette insurrection; averti que la France, intéressée au salut de l'empire ottoman, ne manquerait pas de s'unir à la Prusse; Joseph II avait assuré que non-seulement il ne donnerait pas les mains à la destruction de cet empire, mais qu'il engagerait même Catherine II à renoncer à l'idée romanesque de relever les républiques grecques.

De son côté l'impératrice, voyant les inquiétudes domestiques de son allié, craignant une attaque de la part de la Suède et de la Prusse, sachant son propre pays en proie à une famine générale, n'avait que de l'éloignement pour la guerre, loin de vouloir la provoquer. Ainsi, pendant que les deux souverains regagnaient leurs états, les ministres Herbert et Bulgakoff rapportaient de Sébastopol un plan de conciliation arrêté entr'eux et le comte de Ségur, par lequel la Russie se relâchait de toutes ses prétentions, et acquiesçait à toutes les demandes de la Porte.

Mais la situation politique de la France donnait à cette époque, auprès de la cour otto-

mane, une influence aux cabinets de Londres et de Berlin, dont ils profitèrent pour la déterminer à prendre les armes. Les ministres de Prusse et d'Angleterre alarmèrent le grand-visir sur sa propre sûreté, en lui faisant craindre qu'on ne le rendît responsable des dépenses inutiles d'une guerre qu'il n'aurait pas osé entreprendre; ils lui persuadèrent que les deux cours impériales trompaient la Porte par de fausses démonstrations de modération, et qu'elles attaqueraient l'empire dès que ses formidables armées seraient licenciées. L'agression ne pouvait manquer d'être couronnée par le succès. L'empereur avait à soumettre ses sujets révoltés des Pays-Bas, à contenir les Hongrois mécontens : le roi de Prusse s'engageait, d'ailleurs, à le tenir en échec sur les frontières de la Bohême et de la Silésie. L'Angleterre promettait d'armer la Suède, de pousser les Polonais à secouer le joug russe; et pour terminer le tableau de l'Europe, les ambassadeurs de Prusse et d'Angleterre représentaient la France forcée, par le désordre de ses finances, à recourir à une assemblée de notables, et devenue dans la circonstance aussi nulle à servir qu'à nuire. Le divan, entraîné par tant d'espérances et de promesses, reçut avec dédain le plan de conciliation qui semblait

le gage d'une paix plus assurée que jamais : il se montra plus exigeant à mesure que l'impératrice se montrait plus modérée. Il demanda que le consul russe, en Moldavie, sortît sur-le-champ des états du Grand-Seigneur; que la Géorgie, et Téflis sa capitale, fussent évacuées par les troupes russes, et que la protection qu'on accordait au prince Héraclius fût retirée; que les navires russes, dont presque toutes les cargaisons étaient de marchandises prohibées, fussent généralement soumis à la visite quand ils passeraient devant Constantinople : enfin, que Maurocordato, le prince de Moldavie, qui venait de s'enfuir en Russie, où il avait trouvé asile et sûreté, fût abandonné et livré à la justice du sultan.

1787. Quelque révoltans que pussent paraître plusieurs de ces articles, la crainte d'une rupture l'emportait tellement dans l'esprit de l'impératrice sur sa fierté et son ambition, qu'elle accéda à toutes ces conditions. Le courrier chargé de son consentement allait partir de Pétersbourg, lorsqu'on apprit qu'Abdul-Hamid n'avait pas attendu la réponse. M. de Bulgakoff était aux Sept-Tours, et la guerre contre la Russie proclamée dans Constantinople.

1787. Quatre-vingt mille Ottomans marchèrent

pour couvrir Oczakof; une armée plus nombreuse encore s'avança sur les rives du Danube: les premières hostilités commencèrent par l'attaque de Kilburn, en octobre 1787.

Cette petite place, cédée par la Porte à la Russie, est située sur la rive gauche du Dniéper, en face d'Oczakof, et défendait, par un feu croisé, l'embouchure du fleuve, qui a dans cet endroit deux mille quatre cents toises de largeur. Le chenal du Dniéper en est si rapproché, que la possession de Kilburn est nécessaire pour que les bâtimens remontent librement à Oczakof et à Cherson.

Cependant le capitan-pacha, revenu triomphant de son expédition d'Egypte, en avait 1787.
rapporté d'utiles trophées, quoique plus célébrés par la renommée, que solides et réels en eux-mêmes. Il avait soumis les beys rebelles, recueilli à main-armée plus de douze millions de piastres, dépouilles des oppresseurs et des opprimés: enfin, il avait quitté le Caire après avoir signé un traité qui n'assurait pas pour long-tems l'obéissance des beys, ni la soumission de l'Egypte. Mais les Ottomans revoyaient le capitan-pacha vainqueur; ils ne soumettaient pas sa gloire à leur examen; Abdul-Hamid lui-même ne douta pas qu'il ne pût le présenter

avec confiance aux dangers et aux ennemis de l'empire. Le vieux Hassan entra dans la mer Noire, et vint bloquer l'embouchure du Dniéper à la tête de seize vaisseaux de ligne, de huit frégates et de nombre de bâtimens à rames.

1788. Le général Suwaroff commandait à Cherson et à Kilburn, et gardait cette nouvelle portion de l'empire russe avec trente mille hommes; il accourut sur le point menacé observer les préparatifs de l'ennemi et attendre son attaque. Après beaucoup de poudre, de boulets et de bombes échangés inutilement, soit contre le fort de Kilburn, soit par les vaisseaux de guerre, chaloupes et galiottes à bombes ottomanes contre deux galères et deux frégates russes qui étaient descendues de Cherson, le pacha d'Oczakof embarqua six mille hommes de troupes d'élite de sa garnison, et se dirigea sur la rive gauche, espérant emporter d'assaut un fort qui n'était défendu que par mille soldats : car l'art ni la nature n'offroient point une forte barrière dans de simples murailles entourées d'un glacis en terre et d'un fossé sans profondeur, à cause du voisinage de l'eau sous un sol marécageux que pressent d'un côté le limon du Dniéper, et de l'autre la mer Noire.

L'expédition fut ordonnée sur le plan et d'a-

près les avis de l'ingénieur français Lafitte, habile officier, élevé à l'école du célèbre d'Arçon; mais les Ottomans apportèrent dans l'exécution de ses ordres une impéritie et une lenteur qui ne présageaient que leur défaite. Au lieu de s'embarquer à minuit, ce qui devait leur laisser le tems d'approcher à couvert, les Musulmans se mirent en mouvement en plein jour. Suwaroff les aperçut, et attendit, sans tirer un coup de canon, qu'ils fussent à deux cents pas du glacis: alors commença un combat terrible qui dura jusqu'à la nuit. Suwaroff y fut blessé, et eut un cheval tué sous lui. Les Russes et leurs ennemis étaient tellement près les uns des autres, que des deux côtés l'artillerie cessa de jouer. Jus-Pacha, commandant d'Oczakof, et le chef de l'expédition, se laissèrent tuer plutôt que de recevoir la vie et de se rendre. Les Ottomans, le poignard d'une main et le sabre de l'autre, emportèrent et reperdirent trois fois les retranchemens des Russes; mais accablés, à l'entrée de la nuit, par les troupes fraîches que Suwaroff avait fait entrer dans Kilburn, ils furent repoussés jusqu'au rivage : les uns revinrent à la charge en désespérés, les autres essayèrent vainement de regagner Oczakof à la nage; tous furent tués,

culbutés dans la mer, noyés; sept cents Musulmans parvinrent à peine à se rembarquer avec Lafitte, et à rapporter sur la rive droite du Dniéper la nouvelle de leur défaite et la terreur du nom de Suwaroff.

1787. Pendant que la première annonce du revers éprouvé devant Kilburn jetait le trouble dans Constantinople, des présages menaçans se manifestaient sur les frontières occidentales. Abdi-Pacha, du haut des remparts de Belgrade, regardait avec une stupide sécurité défiler des corps nombreux de troupes allemandes, et s'étendre, enseignes déployées, sur la rive droite du Danube. « Ce sont des chiens qui aboient, » disait l'imprudent gouverneur, en écoutant avec dérision ceux qui l'avertissaient de relever ses fortifications et de mettre Belgrade en état de défense. Pour dessiller les yeux d'Abdi-Pacha, il ne fallut pas moins que l'apparition subite des Autrichiens qui tentèrent de surprendre la place, sans déclaration de guerre, et qui ne se retirèrent sans succès que parce que le hasard les fit échouer. Aussi désabusé qu'effrayé, Abdi-pacha envoya sur-le-champ des courriers à Constantinople avertir de cette infraction des traités. L'internonce impérial, M. de Herbert, fut sommé de la justifier: il assure

que ce mouvement des armées autrichiennes était fondé sur les craintes que le pacha de Belgrade avait données lui-même; cependant des tentatives semblables s'étant renouvelées contre plusieurs places, le grand-visir demanda fièrement au baron de Herbert si l'empereur, son maître, voulait la guerre ou la paix. L'internonce signifia alors solennellement l'ordre qu'il avait reçu de Joseph II de se retirer, avec tout le corps de la légation allemande, dès que la Porte déclarerait la guerre à la Russie, l'alliée de son souverain.

Le grand-visir, avec autant de modération 1787.
que de générosité, répondit à l'internonce que Sa Hautesse s'attendait depuis long-tems à cette déclaration; il lui fit remettre, sur-le-champ, tous les firmans nécessaires pour son départ et pour sa sûreté; et ce fût ainsi que le sultan Abdul-Hamid se trouva avoir à combattre un ennemi de plus.

Ce grand-visir qui parlait et agissait si noblement au nom de son sublime empereur, Joussouf-Pacha n'était pourtant, peu de mois auparavant, qu'un obscur marchand de riz. Il devait sa fierté à son caractère, ses talens à son instinct, son élévation à la bienveillance du vieil Hassan, le capitan-pacha.

Mais comme si l'empire ottoman n'eût pas eu assez des malheurs de la guerre, Joussouf et Hassan devinrent opposés l'un à l'autre, et une inimitié funeste au bien public venait de naître de leur puissance réciproque. Le grand-visir était irrité de ce que le capitan-pacha avait délivré, sans en référer à lui, un prisonnier de marque fait sur un vaisseau russe nommé *le Borysthène*, lequel démâté par la tempête avait dérivé de la mer Noire dans le Bosphore, et était tombé au milieu de la flotte ottomane qui s'y trouvait mouillée. Le capitan-pacha, de son côté, ne pardonnait pas au grand-visir d'avoir déclaré la guerre sans le consulter et pendant son absence. Telle était la disposition secrète des deux premiers personnages de l'empire, lorsque l'un partit pour aller prendre à Sophia le commandement de l'armée destinée à s'opposer aux troupes autrichiennes, et l'autre appareilla avec dix-huit vaisseaux de ligne et en tout une flotte de cent seize voiles pour aller débarquer en Crimée et la reconquérir, si la fortune et le prophète le permettaient.

1788. Les forces ottomanes, qui avaient à faire face aux Russes et aux Impériaux réunis, pouvaient se monter à deux cent cinquante mille

hommes de troupes de terre et de mer. Le capitan-pacha en avait environ vingt mille sur la flotte de la mer Noire. L'armée du grand-visir se composait de quarante-cinq mille Musulmans d'Asie, sous les ordres immédiats de leurs pachas et de trente-cinq mille janissaires commandés par leur aga. Six mille artilleurs accompagnaient trois cents pièces de siége ou de campagne; le reste de l'armée principale était formé de Spahis, Zaïms et Timariots, tous à cheval; vingt-sept mille Bosniaques appuyaient la gauche de ce front, qui s'étendait depuis les bouches du Danube jusqu'au-delà de Belgrade. Maurojeni, prince de la Valachie, créature du capitan-pacha, et sujet fidèle de la Porte, en avait reçu l'honneur insigne et sans exemple pour un chrétien, de commander des troupes ottomanes: un corps de dix-huit mille hommes dont un tiers seulement était de Valaques et de Bulgares, marchait sous ses ordres. Le pacha d'Ismaïl commandait, dans la Bessarabie, une division aussi nombreuse que celle du pacha de Bosnie; enfin, cinquante mille hommes de garnison répandus dans les places frontières, achevaient de compléter le redoutable cordon que le grand-visir destinait, selon les événemens, soit à l'attaque, soit à la défense.

Le prince Potemkin, général en chef de l'armée russe, ne pouvait opposer aux Ottomans que des corps incomplets, des magasins vides, et partout des moyens insuffisans pour ouvrir la campagne en prenant l'offensive.

L'empereur Joseph, qui ne paraissait que comme auxiliaire, et qui s'était déclaré le dernier, fit entrer ses troupes dans la Moldavie, avant que le grand-visir ou ses lieutenans eussent passé le Danube. Le colonel Fabris franchissant les défilés de la Transilvanie, pénétra jusqu'à Yassi, et enleva l'hospodar avec une facilité qui fit croire à la connivence de ce prince grec avec les Impériaux. Les Autrichiens, maîtres de la capitale, arborèrent bientôt dans toutes les villes ouvertes de la principauté l'aigle allemande à la place du croissant. Joseph II, combattant en personne, prit d'assaut la ville de Tabacz en Esclavonie; et ses généraux s'emparèrent de Novi et de Dubitza.

A la nouvelle de ces revers, le grand-visir se porta de Sophia à Nissa, près du Danube servien. Mais Joussouf eut l'imprudence d'essayer, au milieu de la guerre, une épreuve qu'auraient permise à peine les loisirs de la paix. Il voulut ranger l'infanterie ottomane sur trois lignes, et la faire manœuvrer à l'eu-

ropéenne. L'indisciplinable milice se soumit à cet essai pendant quelques heures dans l'espoir d'une gratification : la gratification ne venant pas, il se manifesta dès le lendemain un soulèvement général. Les janissaires coururent à la tente de d'Joussouf pour le mettre en pièces ; il fut obligé de se sauver déguisé, et n'osa pas reparaître avant que le reis-effendi n'eût composé avec les mutins et n'eût acheté leur obéissance par une libéralité de douze cent mille livres. Encore le grand-visir sacrifia-t-il huit agneaux au prophète pour le remercier de l'avoir sauvé par sa protection spéciale.

Cependant les avantages que remportait Joseph II ne répondaient pas à la masse imposante de forces qu'il avait mises en mouvement. Au lieu de passer le Danube et de marcher droit aux Ottomans dans le centre même de leurs provinces, il leur laissa le tems de rassembler des armées, et étendit un front sans profondeur sur une ligne beaucoup trop longue. Ce prince, chez qui l'activité remplaçait le génie, sans le suppléer, avait arrêté seul le plan mixte de campagne qu'il avait adopté.

Le grand-visir, dont les troupes oisives s'étaient révoltées une seconde fois, ne trouva pas de meilleur moyen de s'en faire obéir que de

leur faire prendre l'offensive. Pendant que le pacha de Bosnie tenait tête au prince Lichenstein, dans l'Esclavonie, avec quelque gloire et quelque succès, Joussouf faisait passer le Danube, à Orsowa, à un corps nombreux sous les ordres de Soliman-Pacha. Les défilés de Slatina furent tournés, le cordon autrichien fut forcé par le passage d'Oïtos, et le Bannat fut envahi. En vain les généraux autrichiens et leurs commandans particuliers disputèrent le terrain pied à pied; les Ottomans se répandirent, le fer et la flamme à la main, dans cette riche et populeuse contrée. Shuppanek, Megadia ne présentèrent plus que des monceaux de ruines. Leurs habitans, emmenés comme esclaves, furent poussés ainsi que des troupeaux par les Musulmans victorieux : hommes, femmes, enfans furent transportés au-delà du Danube, au-delà du Bosphore, et bientôt oubliés au fond de l'Asie jusques sur les confins de la Perse. Enfin, à Karensebès un corps de Spahis surprit douze mille Impériaux. Ce ne fut qu'à Largosh que les vaincus purent enfin tenir tête aux vainqueurs, et les arrêter dans leurs succès. Eclairé par ses fautes et par ses désastres, Joseph II appela alors à la tête de ses armées le célèbre maréchal Laudhon.

LIVRE XXIV.

Prise de Choczim par les armées russes et autrichiennes. — Siége d'Oczakof, par le prince Potemkin. — Combat naval dans le Liman. — Victoires du prince de Nassau sur Hassan-Pacha. — Prise d'Oczakow. — Mort du sultan Abdul-Hamid. — Avénement de Sélim III. — Diversion de la Suède en faveur de la Porte. — Disgrâce du grand-visir Joussouf. — Soumission de Mahmoud, pacha de Scutari. — Bataille de Foczani. — Victoire du prince de Cobourg et de Suwaroff. — Bataille de Rimnik : défaite des Ottomans. — Hassan-Pacha est fait grand-visir. — Prise de Belgrade par le maréchal Laudhon. — Prise de Bender par le prince Potemkin. — Mort de Joseph II. — Avénement de Léopold II. — Convention de Reichenbach. — Paix de Waréla entre la Suède et la Russie. — Congrès de Scistowa. — Succès des Russes. — Alarmes de Sélim III et du divan. — Mécontentemens, incendies à Constantinople. — Siége et prise d'Ismaïl par le général Suwaroff. — Mort d'Hassan-Pacha : rappel de Joussouf-Pacha. — Traité de paix d'Yassi entre l'impératrice et la Porte-Ottomane. — Réflexions à ce sujet : conclusion de l'ouvrage.

Les armes des couronnes agissaient en Moldavie avec plus de succès. Le prince de Saxe-Cobourg, réuni au maréchal Romantzof, s'était emparé de Choczim le 19 octobre ; et le prince

Potemkin, ayant enfin rassemblé quatre-vingt mille hommes, s'approchait d'Oczakow, pour en faire le siége.

La flotte russe de Cherson était composée de cinq vaisseaux de ligne, commandés par Paul Jones, simple corsaire américain, qu'avaient rendu célèbre sa bravoure et des combats heureux livrés dans la dernière guerre des Etats-Unis contre l'Angleterre. Une seconde flotte de soixante-cinq bâtimens, galères, batteries flottantes, chaloupes canonnières, portant à bord quatre cents pièces de canon, était sous les ordres du prince de Nassau-Siegen, aventurier illustre, dont la vocation était de se battre, et qui tout à la fois général au service de France, d'Espagne et de Russie, courait de l'extrémité de l'Europe à l'autre, à Gibraltar ou en Russie, selon qu'il y avait des dangers à braver et de la gloire à acquérir.

La flotte ottomane, commandée par le capitan-pacha Hassan, partit de Constantinople au nombre de dix-huit vaisseaux de ligne, de quatorze frégates, de vingt-sept chebecs, sept bombardes et dix-neuf kirlandgitschs, et parut à la fin de mai dans les eaux du Liman du Dniéper. La rive du côté de Kilburn était défendue par une batterie masquée de vingt-quatre pièces

de canon à boulets rouges, que Suwaroff avait fait établir, et qu'il avait rendue invisible en la couvrant d'un banc de sable. Après un léger engagement, où cinq bâtimens musulmans furent coulés bas, Hassan se présenta en ligne devant la flotte ennemie, avec sa première division, le peu de largeur du Dniéper ne lui permettant pas de développer toutes ses forces.

Hassan, toujours aussi téméraire qu'intrépide, s'engagea dans un canal embarrassé de bancs de sables. Un de ses vaisseaux de ligne échoua avant l'action. Le vaisseau amiral, de quatre-vingts canons, eut le même sort. Une frégate, qui approcha pour le remorquer, toucha aussi. Dans ce moment de désordre, le prince de Nassau fit signal à presque toute sa flotte d'avancer et de sauter à l'abordage dans les bâtimens échoués, que les boulets rouges incendiaient déjà. Les équipages musulmans se jetaient dans le fleuve. Hassan-Pacha traversant au milieu du feu, sur son kirlandgitsch, et le prince de Nassau debout sur sa chaloupe, montraient une intrépidité semblable, et un égal oubli des périls. Mais la victoire demeura aux Russes; et pendant que la batterie de la rive de Kilburn foudroyait l'escadre ottomane, qui se repliait sur le gros de la flotte,

on voyait le vieux Hassan, assis sur le rivage, et les larmes aux yeux, accusant la fortune qui s'obstinait à le trahir. Tout autre que lui aurait tremblé de payer de sa tête un pareil revers; plus sensible à l'affront fait aux armes ottomanes qu'au sort qui pouvait le menacer, il retourna à Constantinople, et y ramena les débris de sa flotte, sous les yeux d'un peuple consterné, qui gémit du désastre, mais n'accuse pas le brave Hassan.

Une seconde tentative fut plus malheureuse encore. Le Liman du Dniéper devint le tombeau de cette nombreuse flotte ottomane. Dans les journées du 1er au 2 août 1788, le prince de Nassau l'attaqua de nouveau, et dans deux actions, qui ne firent presque qu'un seul combat, il prit, brûla, ou coula à fond avec ses chaloupes canonnières et ses galères, quinze vaisseaux de ligne ou frégates musulmanes; il tua plus de cinq mille hommes, fit plus de six mille prisonniers; et les débris de la flotte vaincue furent trop heureux de se réfugier sous le canon d'Oczakow.

Cette place forte qu'assiégeait le prince Potemkin avec quatre-vingt mille Russes, est située sur la rive droite du Dniéper, en face de Kilburn : elle n'avait que de vieilles et mauvaises

fortifications. Les Russes s'en étaient emparés, comme on l'a vu, en 1737; ils avaient livré l'assaut sans même avoir fait de brèche. L'incendie des magasins et celui des maisons de la ville, toutes bâties en bois, avait forcé les assiégés à capituler. Depuis ce tems, un grand retranchement en terre, mal appuyé et sans flancs, enveloppait les deux faubourgs. Une mauvaise redoute, nommée le fort d'Hassan-Pacha, élevée à cinq cents toises de la place, ne lui servait pas de défenses, et était destinée à croiser ses feux avec ceux de Kilburn. Tel était le mauvais état de la place d'Oczakow que l'ingénieur, M. de Lafitte, assurait qu'elle ne pourroit pas soutenir trois semaines une attaque en règle; le prince Potemkin l'assiégeait inutilement depuis quatre mois. Les Ottomans faisaient de fréquentes sorties, selon leur usage; et quoique toujours repoussés, ils y montraient une bravoure qui allait jusqu'à la frénésie. On vit dans une de ces sorties sept Musulmans fondre à toute bride sur un régiment russe qui était en bataille, et qui n'eut d'autre peine, tout en les admirant, que de les recevoir au bout de ses baïonnettes. Cependant les maladies, le froid excessif, le défaut de vivres emportaient déjà un tiers de l'armée assiégeante. Les soldats étaient obligés de se creuser des

huttes sous terre. Effrayés des rigueurs de l'hiver, de leurs pertes et des fatigues du siége, ils demandèrent eux-mêmes l'assaut à leur général. La glace rendait la place accessible du côté du Liman, où se trouvait aussi le côté le plus faible. L'assaut fut donné le 6 décembre : la résistance fut opiniâtre, et le carnage affreux. La ville fut livrée au pillage; presque toute la garnison périt les armes à la main; le reste fut passé au fil de l'épée, ainsi qu'une partie des habitans. Trois jours après les Russes massacraient encore les Musulmans et jusqu'aux enfans dont ils découvraient l'asile. La prise d'Oczakow coûta la vie à plus de vingt-cinq mille individus, de ses défenseurs ou de ses habitans, puisque les vainqueurs les confondirent dans leur vengeance. Les Russes perdirent au seul assaut plus de cinq mille hommes : ce triomphe termina la campagne de 1788.

Celle de 1789 allait s'ouvrir, lorsque sultan Abdul-Hamid mourut le 7 avril, à l'âge de soixante-cinq ans. Cet événement ne fut remarqué que dans l'intérieur du sérail, et n'eut aucune influence au dehors. Les janissaires ne regrettaient point un vieillard plus paisible qu'actif, plus religieux que guerrier, et dont la timidité et la prudence allaient jusqu'à la faiblesse. Selim III, fils unique de Sultan-Mus-

tapha, monta sur le trône impérial à l'âge de vingt-cinq ans. La liberté dont Abdul-Hamid son oncle l'avait laissé jouir, avait permis de connaître d'avance son caractère, et la nation fondait de justes espérances sur la fermeté qu'il annonçait. Comme presque tous ses prédécesseurs, il manifesta d'abord un grand zèle pour la religion et pour les institutions de l'empire; il poussa même jusqu'à l'extrême rigueur la sévérité des ordres qu'il donna pour leur maintien. Il défendit sous peine de la vie la transgression même des lois de police; et passant dans sa justice des menaces aux effets, on le vit faire mettre à mort un juif qui portait des babouches d'une couleur prohibée, et permise aux seuls Musulmans.

Tout ce qu'on espérait d'un caractère aussi différent de celui du dernier sultan, donna une impulsion universelle à l'ardeur nationale. Le premier ordre de Sélim III fut pour envoyer aux armées de puissans renforts. Jamais les Ottomans ne marchèrent en plus grand nombre contre les Chrétiens. Les janissaires répandus dans toutes les provinces de l'empire rejoignaient de toutes parts le rendez-vous de Sophia. Les vieillards eux-mêmes s'empressaient d'aller terminer leur carrière sous le drapeau

du prophète; et ceux que leurs infirmités retenaient payaient des hommes pour les remplacer. Ce n'est pas qu'ils n'allassent avec beaucoup plus de confiance combattre contre les Allemands que contre les Russes. La nourriture grossière de ces derniers, de ces hommes à demi-sauvages; leur pain noir, qui n'était souvent que du gruau détrempé, leur Sibérie, les travaux pénibles auxquels ils soumettaient les vaincus, quand toutefois ils leur laissaient la vie, toutes ces conditions, qui rendaient si dure la captivité chez les Russes, épouvantaient, parmi les Ottomans, ceux même qui ne craignaient pas la mort.

Tel était l'effroi réuni à la réputation d'un nom redoutable et aux souvenirs de tant de férocité, que les Musulmans avaient admis en proverbe populaire: Qu'on ne pouvait labourer de sept ans les champs traversés une fois par les Russes, tandis qu'au bout de sept jours on ne s'apercevait plus dans les contrées ou dans les familles, du passage d'une armée autrichienne. Ce témoignage ne calomniait pas le système guerrier de Munick et de Suwaroff; car il aidait aux succès. L'Ottoman retrouvait toutes ses facultés, son courage, son audace, sa fierté contre les soldats de Joseph II; et ce

prince n'en méritait pas moins d'éloges, mais n'en remportait pas plus de victoires pour conserver dans les combats quelque chose d'humain.

Le Bannat dépeuplé, ravagé, incendié, apprenait à Sélim III qu'il n'avait pas dans l'empereur d'Allemagne un ennemi invincible, et à Catherine II qu'elle n'avait pas un allié fort utile et fort-heureux dans un souverain si puissant. Les intrigues de la Prusse et de l'Angleterre suscitèrent à l'impératrice un ennemi qu'elle n'attendait pas. Le roi de Suède, Gustave III, allié de la Porte dès l'année précédente, soutenu par ses subsides, par l'argent de la cour de Londres, et par les promesses d'appui de la cour de Berlin, le roi de Suède rassembla tout-à-coup une armée en Finlande et une flotte de vingt vaisseaux de ligne dans la Baltique. La fortune de Catherine permit que la déclaration de guerre suédoise précédât de quatre jours l'ordre qu'elle allait donner de faire partir la flotte de Cronstadt pour l'Archipel. Quatre jours plus tard Gustave eût trouvé la mer libre, les ports russes sans vaisseaux, la capitale sans défense. L'impératrice avait envoyé contre les Ottomans tout ce que son pays, ses arsenaux, son trésor fournissaient de soldats, d'artillerie et d'argent.

Sans doute, dans ce premier moment de stupeur, de dénuement et de faiblesse, si le roi de Prusse eût fait marcher ses armées, non-seulement l'empire ottoman était sauvé, mais l'empire russe était précipité du rang des puissances. La Prusse resta spectatrice des événemens; Catherine fit sortir sa flotte de Cronstadt, sous les ordres du contre-amiral Greag, cet Anglais déjà connu par ses exploits dans l'Archipel et à Tchesmé. Une victoire que les Russes et les Suédois s'attribuèrent, suivit la bataille navale d'Hoglandi. Le roi de Suède fit des propositions de paix humiliantes, qui furent reçues avec hauteur, parce que la souveraine des Russes n'était jamais plus grande que dans le malheur, et Gustave ne tira d'autre profit de son agression et de l'effroi qu'elle avait jeté, que d'aller mettre le siége devant Freideriksham en Finlande. Catherine II fit partir en poste des canons et une armée : elle la forma, par miracle, des troupes de la Livonie, qu'elle renonçait à défendre; de ses régimens des gardes, qu'elle fit sortir de Pétersbourg; enfin des paysans et des domestiques en état de servir, que l'on arma et qu'on fit marcher à la hâte. L'événement prouva que sa présomption n'était que le sentiment de sa force, ajoutons de son

habileté en politique. Des semences de soulèvement étaient jetées dans l'armée suédoise où, depuis la révolution de 1772, Gustave avait de nombreux ennemis. Il donna à ses troupes le signal de marcher à l'assaut de Friedericksham; elles refusèrent d'obéir et mirent bas les armes. Le roi, surpris et indigné, abandonna son armée, retourna à Sockholm, fit punir les chefs de l'insurrection et retrouva son autorité, que les rebelles eux-mêmes reconnurent; mais l'occasion fut perdue, la Finlande russe fut mise en état de défense, et Catherine II fut sauvée. Les deux têtes couronnées, de la Suède et de la Russie, durent se trouver tour-à-tour également heureuses.

La bataille d'Hogland, dans la Baltique, la prise d'Oczakow, sur les bords de la mer Noire, rendaient les succès également funestes aux vainqueurs et aux vaincus; l'impératrice ôta le commandement de l'armée de Moldavie au vieux Romantzof, qui ne désirait plus que le repos. Elle réunit ses deux armées sous les ordres du prince Potemkin, auquel obéissaient les généraux Kamenski, Soltikoft, Repnin et Suwaroff. Pour alimenter ses armées que la guerre dévorait au sein de la victoire, elle ordonna de nouvelles levées dans toute l'étendue

de son empire, et retira même de la Sibérie une partie des exilés pour achever de remplir les rangs de ses soldats.

De son côté, le sultan Sélim renforça de cent cinquante mille combattans ses armées de Moldavie et du Danube, et en même tems, par une inconséquence aussi dangereuse qu'injuste, il enleva au commandement et au visiriat Joussouf-Pacha, qui, pour devoir une grande partie de ses succès à l'inexpérience et aux fautes de Joseph II, n'en avait pas moins la confiance de la majorité de l'armée.

Le successeur de ce grand-visir fut le pacha de Viddin, qui l'égalait en réputation de bravoure, mais qui ne le surpassa ni en talens ni en bonheur.

La fortune ou le hasard amenèrent, dans ces circonstances, un événement heureux pour Sélim III, l'affermissement de son autorité et l'accroissement de ses moyens de puissance. Il arriva que Mahmoud, le pacha rebelle de Scutari d'Albanie, fut sollicité par la cour de Vienne de renouveler ses incursions et de réunir ses armes aux armes autrichiennes. Le préjugé religieux arrêta cet ennemi domestique, et le fit rentrer dans le devoir. Celui que les capidgis n'avaient pu atteindre envoya de

lui-même déclarer au grand-visir les ordres qu'il recevait, qu'il refusait, et l'intention où il était au contraire de soutenir avec ses Albanais le pacha de Bosnie, qui luttait avec gloire contre les troupes impériales commandées par le prince Lichteinstein. Pour gage de ses principes dans l'islamisme et de sa fidélité de circonstance, le féroce pacha envoya les têtes des officiers allemands chargés de négocier avec lui, et parmi lesquels se trouvait un parent du baron de Tugut. Mahmoud reçut en signe du pardon que son sublime empereur lui accordait, le sabre et le cafetan, et Sélim dut en effet se féliciter d'avoir sur cette frontière, si voisine du théâtre de la guerre, un incommode ennemi de moins, et quelques milliers de braves soldats de plus pour mieux assurer la tranquillité des côtes de la mer Adriatique. Deux causes se joignaient encore à la soumission du pacha de Scutari; l'une était la présence du pacha de Négrepont, un des meilleurs officiers de la marine ottomane, alors en station dans ces parages avec une escadre; l'autre était la neutralité de la république de Venise. Dans sa politique expectante, cette puissance affectait une entière sécurité; elle retenait ses flottes armées dans ses ports, entretenait les relations de bien-

veillance accoutumées avec le divan, fermait les yeux même sur l'entrée d'une flotte musulmane dans la mer Adriatique, dans cette mer dont Venise prétendait que la possession de Corfou, de Zante et de Céphalonie lui donnait l'empire exclusif. Elle attendait avec espérance l'issue des événemens de la guerre, et, malgré son silence, elle ne se proposait rien moins que le recouvrement de la Morée et des îles qu'elle avait perdues depuis le traité de Candie, si les revers multipliés sur l'empire du Croissant avertissaient une fois le lion de Saint-Marc de se réveiller, et permettaient au pavillon vénitien de reparaître avec avantage sur les rivages que la république avait, pied à pied, abandonnés depuis plus d'un siècle.

Sous ces auspices s'ouvrit la campagne de 1789. Le prince de Cobourg avait quitté ses quartiers d'hiver en Gallicie, et s'était avancé dans la Moldavie sur la rive droite du Sirath. Le général Suwaroff partit d'Yassi, et s'approcha avec un corps de Russes pour le soutenir. Les Ottomans, sous la conduite d'un seraskier, s'ébranlèrent au nombre de quarante mille, et vinrent de Brahilow sur les Bouches du Danube attaquer l'armée combinée qui était près de Foczani en Moldavie. La bataille se livra

le 21 juillet 1789. Les Autrichiens et les Russes eurent le soin de diviser leurs troupes en petits carrés, et laissèrent passer dans leurs intervalles les nuées de spahis qu'ils foudroyèrent ensuite avec les pièces de bataillon qui appuyaient leurs angles. Les quarante mille Ottomans n'avaient en tête que dix-huit mille Autrichiens et sept mille Russes. Ils abandonnèrent néanmoins le champ de bataille, deux mille hommes tués, trois mille faits prisonniers, seize drapeaux, douze canons, leur camp et des magasins immenses. Le seraskier qui combattait le prince de Cobourg et Suwaroff était Hassan-Pacha, qui de grand-amiral était devenu général, et voulait voir si la fortune serait plus favorable à sa vieillesse et à sa bravoure sur la terre que sur la mer.

Bientôt le prince de Cobourg apprit que le grand-visir en personne s'avançait contre lui avec cent mille hommes. Il écrivit à Suwaroff, dont il était séparé, pour l'avertir que les Ottomans étaient en pleine marche pour arriver sur lui, et que déjà il avait fait replier son avant-garde. Suwaroff partit sur-le-champ, et malgré la distance, malgré des ponts rompus par des débordemens de rivières, il le rejoignit près de Rimnik, au moment où les deux armées

étaient presqu'en présence. Le prince de Cobourg lui proposa de laisser reposer ses colonnes : « Mes Russes ne se reposent pas, dit » Suwaroff; Saint Nicolas devant moi, moi derrière lui, les miens derrière moi : attaquons. » Et la bataille de Rimnik commença. Elle fut livrée sur le même terrein où Bajazet Ier avait vaincu l'hospodar Etienne.

L'ancien pacha de Widdin, grand-visir Osman-Pacha, qu'on avait distingué parmi les braves à la bataille de Focziani, et le prince de Valachie, Maurojeni, commandaient les Ottomans. Le prince de Cobourg, Suwaroff, Derfelden, commandaient les Impériaux et les Russes. Ils ne formaient en tout que vingt-cinq mille hommes, et remportèrent une victoire complète sur les Ottomans qui étaient au nombre de cent mille, dont soixante-dix mille étaient des troupes d'élite. Le terrain fut jonché de morts : le grand-visir perdit plus de dix mille hommes, tant tués sur le champ de bataille que noyés dans le Rimnik et le Buséo; le réis-effendi perdit la vie. Les détails arrivés à la Porte firent monter les nombre des morts ou des hommes qui manquaient à vingt mille. Les vainqueurs ne firent que très-peu de prisonniers, vu l'embarras de les garder. Le grand-

visir ayant perdu, outre ses morts, soixante-huit pièces de canon, son artillerie de siége qu'il traînait avec lui, cent drapeaux et toutes ses munitions de guerre et de bouche, rentra à Brahilow, où il tâcha de réunir les débris de son armée; mais elle avait repassé le Danube avant lui, et, se trouvant abandonné, il se retira à Schumla, le rendez-vous général. Il en repartit bientôt après, le cœur plein de douleur et d'amertume, et alla se confiner seul dans un coin de la Romélie. Selim III respecta sa bravoure et son malheur : il ne le rendit pas responsable de la perte de la bataille de Rimnik, et lui donna pour successeur au visiriat Hassan, le capitan-pacha.

Ce n'était rien moins qu'une faveur dont le vieux guerrier voyait honorer le terme de sa glorieuse et longue carrière : il avait élevé plusieurs grands-visirs sous Abdul-Hamid, et n'avait jamais voulu l'être lui-même. Mais le sultan son protecteur ne vivait plus; et sous Selim III, dans les circonstances critiques où se trouvait l'empire, le visiriat était un poste plus dangereux et plus difficile que jamais. La responsabilité était devenue effrayante; on était presqu'assuré de succomber sous un tel fardeau, et de payer de sa tête des revers presqu'inévitables.

C'était bien tout ce qu'espéraient les nombreux ennemis d'Hassan-Pacha : mais le sultan l'avait nommé grand-visir : il accepta aussi, car dans l'empire ottoman les dignités ne se refusent pas.

1789. La victoire de Rimnik valut au prince de Cobourg le grand cordon de l'ordre de Marie-Thérèse, et à Suwaroff le surnom glorieux de Rimninski. La secousse s'en fit ressentir sur tous les points où les Ottomans essayaient de lutter, sinon contre le nombre, du moins contre la tactique, la discipline et la fortune. Le prince de Cobourg entra en Valachie, s'empara de Bucharest, la capitale, et y établit ses quartiers d'hiver. Belgrade, assiégée par le maréchal Laudon, capitula après trois semaines de siége. Sur la nouvelle de la bataille de Rimnik, Abdi-Pacha, sans espoir d'être secouru, rendit la place au moment où il allait avoir à soutenir l'assaut. Les habitans eurent la vie sauve, et leur propriétés garanties. La garnison obtint de sortir avec les honneurs de la guerre, et de se retirer avec armes et bagages au-delà du Danube. Abdi-Pacha n'en vit pas moins un capidgi venir lui demander sa tête au nom du sultan, qui crut la perte de Belgrade compensée par la mort du malheureux pacha. La Servie toute

entière n'en passa pas un jour plus tard sous la domination autrichienne. Il ne restait plus de ce côté que Nissa pour place forte entre l'armée victorieuse de Laudon et la capitale de Sélim.

Vers les Bouches du Danube, les Russes marchaient de conquêtes en conquêtes. Bender avait ouvert ses portes au prince Potemkin; Suwaroff était entré dans Coutoukaï; Kamenski avait réduit en cendres la ville de Galacz; Akerman, Palanka, Katchibey s'étaient rendues : Ismaïl seule tenait encore, et l'armée de Suwaroff s'approchait pour l'assiéger. Le grand-visir voulait la paix, le divan effrayé la demandait. L'Angleterre et la Prusse se disposaient à prendre les armes. Sous leurs auspices, les Polonais, réunis contre la Russie, venaient de faire alliance avec la Porte ottomane; une armée navale anglaise allait protéger la diversion du roi de Suède qui ne demandait qu'à être soutenu. Toutes ces puissances alarmées de l'union de l'empereur d'Allemagne avec l'impératrice, répondaient par des cris de guerre au signal de détresse que donnait le trône ottoman, ébranlé cette fois jusques dans ses fondemens. Joseph II descendit au tombeau, et l'orage qui allait éclater demeura suspendu. 1789.

1790. Sous un horizon chargé de tant de nuées qui recélaient la foudre, Léopold II monta sur le trône impérial, et prit, avec le sceptre de la monarchie, l'olivier de la paix. Moins inquiet, plus prudent, plus habile que Joseph II son frère, il se borna d'abord à la défensive contre les Ottomans, fit avancer cent mille hommes en Bohême, et demanda, les armes à la main, à quelles conditions les puissances alliées de Selim entendaient proposer la paix.

Sous l'appareil imposant des forces militaires qu'il développait, Léopold II dissimulait ses alarmes. Il savait ses troupes fatiguées, ses finances épuisées, les Pays-Bas révoltés, la Hongrie agitée sourdement, et dans cet instant critique le bouclier de l'Autriche, l'ami des soldats, leur chef le plus cher, le célèbre Laudhon, était mort peu de jours après Joseph II son maître.

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, prince moins ambitieux que juste, plus ami du repos que des dangers, également brave et guerrier, mais moins avide de gloire militaire que jaloux de mériter le nom de pacificateur, ouvrit le premier les conférences de Reichenbach. Léopold accéda d'abord à un armistice, et consentit à faire

avec la Porte une paix séparée, sur la base du *statu quo* avant la guerre.

A cette nouvelle, l'impératrice de Russie, trop fière pour recevoir la loi, assez confiante pour prétendre à la donner, ne songea qu'à diminuer le nombre des ennemis qu'elle allait seule avoir à combattre; et dix-huit jours après la convention de Reichenbach, elle conclut avec le roi de Suède, à des conditions honorables pour les deux souverains, la paix de Varela, le 14 août 1790, sous l'intervention de l'Espagne. 1790.

Pendant que l'empereur Léopold apaisait, à la faveur de l'armistice, les troubles du Brabant, pendant qu'il se conciliait, par son adresse et sa modération, l'amitié des Hongrois, que l'empereur son frère s'était aliénés par un caractère ardent, extrême et tyrannique, le baron de Herbert, internonce impérial, se réunissait à Scistowa, sur la rive bulgare du Danube, avec le réis-effendi, pour y discuter les articles de la paix définitive, sous les auspices du marquis de Luchesini, ministre de Prusse, du baron de Haften, ambassadeur de Hollande, et du chevalier Keith, ambassadeur d'Angleterre.

Cependant l'impératrice de Russie, ayant annoncé la volonté ferme de continuer seule la guerre, envoya ordre à ses généraux de ré- 1790.

pondre par de nouveaux triomphes aux menaces des puissances qui la pressaient de faire la paix sous la condition d'en être les arbitres. Les places de Tulcia, d'Issaccia, de Kilia-Nova tombèrent au pouvoir de ses armées. Potemkin, Repnin, Suwaroff soumettaient les provinces ottomanes en les traversant. Les escadres russes, maîtresses de la mer Noire, voyaient fuir devant elles le pavillon du Croissant avec quelques forces qu'il se présentât. Les approvisionnemens de la capitale étaient inquiétés et la guerre y jetait la crainte d'une famine. Le prince Repnin, à la tête de vingt-cinq mille hommes, venait de battre soixante mille Musulmans à Maczin. Kutusof avait mis en déroute une de leurs armées réunies aux Tartares. Ghoudowitch, le frère du favori de Pierre III, avait remporté, sur les frontières de la Crimée et du Cuban, une victoire qui avait valu aux Russes quatorze mille prisonniers ou nouveaux sujets.

1790. Sélim III, étonné que le nombre de ces ennemis, en diminuant, ne diminuât rien de ses revers, était à peine instruit d'une défaite ou de la perte d'une de ses places, qu'il avait à gémir le lendemain d'un nouveau malheur. Son peuple, mécontent, remplissait Constantinople de murmures : la douleur publique pre-

nait tous les caractères d'un désordre; chaque nuit le feu était mis dans un quartier de la ville ou dans un autre; des malintentionnés étaient les auteurs secrets de ces attentats impunis. Le fanar, le quartier des princes grecs, fut incendié presqu'en entier. Le sultan effrayé de ces indices sinistres, témoignages ordinaires du mécontentement général, n'osait plus sortir de son sérail, ni remplir le devoir des souverains ottomans, qui est de se porter en personne à tous les incendies. Aigri par le malheur, Sélim, naturellement noble et juste, se montrait farouche et cruel. Il envoya demander au baisle de Venise, du nom de Foscarini, la tête d'un capitaine marchand de la marine vénitienne, qui, en faisant le salut accoutumé à la pointe du sérail, avait oublié de faire ôter les crampons de ses pièces, et avait ainsi brisé les fenêtres et les glaces du kiosk Sepet-Chiler. Il n'avait pas fallu moins que les instances les plus réitérées et les soumissions les plus humbles pour désarmer la colère du sultan. Ce malheureux prince ne savait lequel satisfaire le premier ou de ses ennemis qui lui refusaient la paix, ou du prophète qui abandonnait les vrais croyans, ou de ses propres sujets dont les murmures étaient portés jusqu'aux me-

naces : la prise d'Ismaïl vint mettre le comble à ses terreurs.

Suwaroff reçut du prince Potemkin l'ordre de prendre cette place à quelque prix que ce fût. La garnison était forte de 40 mille hommes, commandés par un séraskier. Ils étaient disposés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; un firman du sultan leur avait intimé l'ordre de ne point se rendre. « Aussi, disaient-ils, on verra » le Danube s'arrêter dans son cours, ou le ciel » s'abaisser sur la terre, avant que les Russes » entrent dans Ismaïl. »

Suwaroff envoya sommer le séraskier de se rendre, lui déclarant que si sous vingt-quatre heures il n'arborait pas le pavillon blanc, la place serait prise d'assaut, livrée au pillage, et toute la garnison passée au fil de l'épée. Le général russe ne reçut pas de réponse, et donna l'ordre d'attaquer.

Ismaïl était défendue par un fossé plein d'eau, protégé par un double rang de palissades. L'assaut commença à la fois du côté de la terre et du côté du Danube. Les premières colonnes perdirent, sous le feu de la place, presque tous leurs sapeurs qui marchaient à leur tête. Les grenadiers russes franchirent les palissades en montant sur les épaules les uns des autres, et

n'en furent pas moins repoussés au delà du fossé extérieur. Leurs officiers, leurs généraux les reformèrent, leur reprochèrent d'abandonner sous les remparts leurs camarades blessés ou mourans. Suwaroff, ce général aussi brave qu'habile et bizarre, aussi craint qu'aimé de ses soldats, accourut la canne levée, et les ramena à l'assaut sous un feu terrible de mousqueterie et de mitraille, en leur criant : « Vaincre ou » périr. » La fureur des Russes l'emporta enfin sur l'intrépidité musulmane. Les deux attaques eurent un égal succès. Les soldats de Suwaroff parvinrent à forcer le passage à la baïonnette. Pendant qu'ils se maintenaient et se formaient sur le rempart, les colonnes dont le débarquement du côté du Danube avait été favorisé par l'artillerie de la flotille, pénétraient dans la place, ayant à leur tête leurs commandans et les volontaires étrangers qui étaient venus chercher de la gloire en combattant sous les ordres de Suwaroff.

Partout à la fois, les Russes gagnèrent du terrain : bientôt les cris de victoire qui retentissaient sur tous les points de l'enceinte extérieure, les cris concentrés de *halla* qui ne partaient plus que d'un seul foyer, annonçaient

au point du jour que les Ottomans étaient enfoncés de toutes parts. Le combat n'en continua pas moins dans les rues et sur les places. Les assiégés faisaient un feu terrible de toutes les maisons, des tous les édifices dont les Russes enfonçaient, presque pas à pas, les portes à coups de canon. Dans la mêlée, le seraskier, fait prisonnier, fut massacré par méprise, ainsi que Kaplan-Guerai, frère du khan des Tartares. Les Ottomans se défendaient avec plus de rage, s'il est possible, que de valeur : on voyait jusqu'aux femmes se jeter sur les soldats russes, le poignard à la main. La lutte, au bout de dix heures, cessa d'être égale; mais le massacre n'en continua pas avec moins de férocité. Les Russes triomphèrent en bourreaux ivres de fureurs; les vaincus tombèrent sous les baïonnettes en lions épuisés de forces, ou en victimes sans défense. Le pillage fut permis pendant trois jours. Les dépouilles furent partout ensanglantées, parce que les malheureux Musulmans aimèrent mieux se laisser arracher la vie que de ne pas disputer ce que les vainqueurs leur enlevaient. « Le drapeau russe » flotte sur les remparts d'Ismaïl, » écrivait au prince Potemkin le laconique Suwaroff. Il

ne pouvait pas ajouter : et sur les cadavres de trente-trois mille Ottomans; car la terre, qui était gelée n'ayant pas permis de les enterrer, six jours furent employés à jeter les chevaux et les hommes dans le Danube. Cinquante mille Musulmans furent tués ou faits prisonniers dans Ismaïl : un seul individu s'échappa, parce qu'il tomba dans le fleuve; et gagnant la rive droite, il put ainsi porter au grand-visir la première nouvelle d'un si funeste événement.

Deux cent trente canons, deux cent quarante-cinq drapeaux, enseignes ou queues de cheval, des munitions immenses de guerre et de bouche, des monceaux de bombes et de boulets qu'on ne prit pas la peine de compter, d'innombrables tonnes de poudre à canon, de café, de tabac, de riz, de sucre, richesses que renfermait Ismaïl, devenu le dépôt de tout ce qui avait été apporté de Kilia-Nova, d'Akerman et de Bender, quand ces places fortes s'étaient rendues par capitulation, enfin dix mille chevaux, parmi lesquels plusieurs étaient de la plus grande beauté, et dix millions de piastres en espèces, telles furent les dépouilles dont se composa le trophée sanglant qui signale le siége d'Ismaïl, comme le plus meurtrier, le plus terrible et le plus glorieux dont les an-

1790.

nales militaires fassent mention chez aucun peuple dans les temps modernes.

1791. Les conférences de Scistowa en furent suspendues pendant quelques jours : le réis-effendi consterné n'osait pas se montrer, et ne voulait pas croire que le ministre de l'empereur Léopold daignât continuer de traiter sur les mêmes bases.

A la nouvelle de la prise d'Ismaïl, l'inquiétude, la fermentation et le trouble furent à leur comble dans la capitale de l'empire ottoman. Les derviches et tout l'uléma eurent ordre d'apaiser le peuple en lui déclarant que les intrépides défenseurs d'Ismaïl avaient tous péri victimes de la foi, et mérité le paradis du prophète. Selim, plus invisible que jamais, le cœur rempli de colère et d'humiliation, chercha une victime à sacrifier, et crut la trouver dans le vieux Hassan, à qui le visiriat n'ouvrit qu'un brillant tombeau. Ce vieux guerrier, dont toute la vie militaire avait été marquée chaque année sur tous les élémens par des faits d'armes presque fabuleux, expia par le cordon le crime involontaire de n'avoir ni vaincu ni arrêté un ennemi devenu invincible ; de n'avoir pas suppléé, malgré ses prodiges de valeur, à l'indiscipline de l'armée qu'il commandait, à la confusion apportée même par le nombre, enfin au dénû-

ment absolu de vivres, de munitions et de renforts, où les ennemis qu'il avait dans le divan l'avaient laissé avec une intention perfide et coupable. L'ordre de mort, qui n'abrégea que de quelques mois son illustre et longue carrière, n'en donna que plus de découragement à l'armée ottomane, et plus d'audace à ses vainqueurs.

Cependant, le 4 avril 1791, la paix fut signée 1791.
à Scistowa, entre l'empereur Léopold et la Porte. Belgrade et toutes les places enlevées pendant la guerre furent rendues : seulement la ville de Choczim resta en dépôt entre les mains des Autrichiens jusqu'à la conclusion de la paix avec la Russie.

Joussouf-Pacha venait d'être rappelé pour la seconde fois au visiriat. Le vainqueur du Bannat ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs, et il n'obtint pas contre les Russes les mêmes lauriers que les Autrichiens lui avaient laissé cueillir : le prince Repnin le força à se retirer devant lui. Varna, le grenier de Constantinople sur le continent européen, se trouvait menacée, et le grand-visir courait le risque de voir son armée coupée, comme celle de Moussou-Oglou l'avait été dans la dernière guerre. La honte de Kainardgy allait se renou-

veler encore plus chèrement. Des dangers d'une nature aussi imprévue qu'extraordinaire, portèrent l'Angleterre et la Prusse à se jeter comme médiatrices entre la Russie et le divan, dans une guerre où les vainqueurs et les vaincus s'épuisaient mutuellement, et sentaient, l'une au milieu des triomphes comme l'autre au milieu des défaites, un égal besoin de la paix.

1791. Les cours de Londres et de Berlin cessèrent d'exiger de Catherine II la base du *statu quo*, et promirent de menacer la Porte de perdre leur alliance et leur secours, si les propositions modérées que ferait l'impératrice étaient refusées. Les craintes que sa politique partageait avec les autres puissances, et dont le secret sera révélé plus tard, disposèrent son ambition à fléchir, et sa fierté à être satisfaite. Les négociations s'ouvrirent à Galacz en Moldavie, le 11 août 1791; et la paix définitive fut con-
1792. clue à Yassi le 9 janvier 1792. On renouvela les stipulations des conventions postérieures au traité de Kainardgy, et le Dniester fut reconnu frontière perpétuelle des deux empires. Oczacof fut cédé aux Russes, ainsi que la langue de terre entre le Bog et le Dniester, sol qui vit bientôt après s'élever la moderne ville d'Odessa, chef-lieu des établissemens russes sur

la mer Noire. La cession de la Crimée, de l'île de Taman, et de la partie du Cuban située sur la rive droite de ce fleuve, fut solennellement confirmée. L'impératrice restitua toutes ses conquêtes : elle exigea douze millions de piastres à titre d'indemnité pour les frais de la guerre.

Mais à peine le traité eut-il été signé, que Catherine II, aussi magnanime dans les succès que dans les revers, déclara qu'elle était satisfaite d'avoir obtenu ces douze millions de piastres, et qu'elle renonçait à les recevoir.

Ainsi se termina, pour la gloire de l'impératrice de Russie, cette guerre si terrible, si malheureuse, et qui présentait, quand elle reçut son terme, les présages les plus sinistres pour le trône des sultans. Il n'en coûta à Sélim III que la perte d'Oczacow et de son territoire, et ce sacrifice ne fut pas proportionné à l'effroi qui l'avait frappé, et que sa nation partageait avec lui.

Quelle était donc cette terreur panique qui portait précipitamment à la paix les puissances chrétiennes, médiatrices ou belligérantes, et qui faisait si aisément consentir l'impératrice à reperdre tout, hormis sa gloire ?

L'année 1792 commençait, et la révolution française sapait dans ses fondemens une mo-

narchie de quatorze siècles. Un sentiment spontané d'alarmes, de haine et d'horreur, saisit à la fois toutes les têtes couronnées de l'Europe, et une croisade presqu'universelle fut publiée contre une grande et généreuse nation que des idées fausses, une exaltation de philantropie, une crédulité déplorable, allaient précipiter dans un abîme de maux, et dans le gouffre de l'anarchie.

Mais chez toutes les puissances une animosité presqu'égale portait l'empreinte du caractère des nations qu'elle enflammait : généreuse et chevaleresque dans le cœur du roi Gustave; juste, sévère; et désintéressée chez Frédéric-Guillaume; elle étoit froide et insultante dans les murs de Vienne; féroce et délirante de présomption sous la tente du cosaque Potemkin.

A l'extrémité de l'Europe, reportons nos regards sur les Ottomans; étrangers au fol enthousiasme des uns, à l'injuste animosité des autres, aux déplorables excès de tous, ils ne manifestèrent, dans cette démence générale, qu'un seul sentiment, celui de l'intérêt et de la compassion pour les chrétiens et pour les Français. Sur la foi de témoins oculaires, l'historien peut affirmer que le sultan Sélim III fit placer dans l'intérieur de son palais le portrait du pape Pie VI, et celui du roi Louis XVI.

CONCLUSION.

Il n'existait pas jusqu'ici d'Histoire complette de l'Empire Ottoman; je veux dire d'histoire impartiale et soumise à l'esprit d'une saine critique. Quelques-uns le diront peut-être encore après m'avoir lu. Ce n'est pas que les sources où les écrivains peuvent puiser soient rares ou inabordables; mais semblables aux puits des déserts de la Syrie ou de l'Arabie, leur eau n'est pas pure, et a besoin d'être filtrée. J'oppose l'autorité des hommes éclairés qui m'ont servi de guides depuis Busbek et Porter, jusqu'au baron de Herbert et au comte de Choiseul-Gouffier, aux traditions des voyageurs ou des historiens crédules, qui, presque tous, ont écrit sur la foi des uns et des autres. Pour prix de plusieurs années d'études ou d'observations locales, ne me pardonnera-t-on pas quelque intérêt et quelque estime pour la glorieuse nation dont j'ai essayé d'écrire les annales? Je demande qu'elle soit jugée sur ses actions et par elle-même: avant de la condamner il faut achever de la connaître. Il ne suffit pas d'être frappé, dans la marche

de son système politique, de quelques abus déplorables dont les effets sont odieux; il faut encore remonter à son organisation primitive, et ne pas perdre de vue son caractère national. Qu'il me soit donc permis de présenter non-seulement quelques idées, mais encore quelques traits et quelques tableaux que j'ai recueillis en observant les Ottomans chez eux-mêmes.

La ressemblance des lois, des mœurs, des modes, et jusqu'à celle des vêtemens, donne aux principaux peuples de l'Europe une analogie visible entre eux. Ici se rencontre une opposition continuelle, née de la différence établie par la religion, les préjugés, le costume, le maintien, et par la constance même des usages conservés de siècle en siècle sans altération. Les Ottomans doivent être considérés comme des Asiatiques perfectionnés; car ils l'emportent sur tous dans le parallèle de la science du gouvernement, de l'art militaire, de l'étude des lettres; dans le parallèle des institutions, des habitudes, de la législation et de la philosophie. Au-dessus des Arabes, par la civilisation, ils en ont gardé l'hospitalité: au-dessus des Persans, par leur sociabilité relative, ils en ont abjuré les mœurs, pour ne conserver que leur imagination brillante, leur riche poésie, la douceur de leur

idiome qui embellit de tout le charme oriental les vœux, les sermens, et jusqu'aux mensonges de l'amour. Mais sans examiner s'ils sont au-dessus des Asiatiques et au-dessous des Européens, les Ottomans ne méritent-ils pas qu'on les observe isolément comme nation?

Ils sont dégénérés, dit-on de toutes parts: c'est le vice attaché à la vieillesse de tous les corps politiques; mais la vieillesse chez eux peut-elle s'appeler décrépitude? Quel est le peuple qui renferme en lui-même plus d'élémens de force et de vie; et faut-il des moyens au-dessus de la nature pour opérer son rajeunissement? Qu'un sultan courageux et guerrier naisse et occupe le trône, il lui suffira d'avoir choisi un grand-visir et un muphti qui le secondent, et qui lui soient également dévoués. Dès-lors des lois écrites, des lois existantes seront sous sa main; la religion, dont le culte n'a rien perdu de son utile fanatisme, lui offrira, dans la bouche de son interprète, le plus puissant des mobiles, et le seul dévouement de deux hommes assurera l'aveugle obéissance de tous. Est-ce l'or du Kama ou même des Nacoufs, est-ce le nombre des soldats transformés en autant de Séides qui manquera à ce pontife-roi, pour rendre à son autorité tout son ressort, à l'em-

pire toute sa puissance, au Croissant toute sa splendeur ?

Pour savoir ce que pourrait redevenir un pareil peuple à la voix d'un sultan qui le rappelerait à ses institutions primitives ; saisissons quelques traits de son caractère national ; faisons tomber le faux préjugé qui n'a vu dans son gouvernement que le despotisme révoltant d'une obéissance absurde, et considérons sans aucune prévention injurieuse la condition des personnes, en descendant depuis le prince jusqu'au dernier des Osmanlis.

Le Coran ou la loi divine du prophète, et l'Hadis ou Sunnah qui sont ses lois orales composent le code théocratique qui gouverne l'empire des sultans. Il faut y joindre les explications données par les quatre imans orthodoxes, et notamment celles d'Hanifah dont les Ottomans suivent le rit ; il faut y ajouter encore les décisions ou fetfas des muphtis, mais qui posent sur ces trois bases. Nous avons vu que Mollah-Kosrou avait, sous les auspices de Mahomet II, en 1470, réuni en recueil toutes ces lois éparses. Mais ce travail laissait beaucoup à désirer, et Soliman I ordonna au sheïk Jorahim-Halibi de composer l'immense ouvrage qui porte encore aujourd'hui le nom de Multéka ou confluent des mers ;

ce qui n'exprime pas mal la multitude de livres dont ce recueil nouveau fut l'analyse et le résultat.

Ce code est presque le seul livre de jurisprudence suivi dans l'empire : il embrasse les pratiques extérieures du culte, les lois civiles, criminelles, politiques, militaires, fiscales, somptuaires et agraires.

Ce code universel renferme les préceptes du Coran, les oracles de la Sunnah, le canu ou loi du prince, et l'ourf ou la loi arbitraire. Mais la loi proprement dite, la loi théocratique, a pour dépositaires le muphti et les ulémas; d'où il résulte que si l'ourf ou loi arbitraire permet au souverain quelques excès, il n'en est pas moins arrêté dans quelqu'entreprise que ce soit, par le concours de l'uléma et des gens de guerre.

Le muphti est l'oracle de la loi théocratique. Ses décisions se nomment fetfas, elles se bornent à écrire au bas des cas qui lui sont proposés : « On peut, ou, Il n'est pas permis. » Et toutes se terminent par cette sentence sage et modeste : « Dieu sait le meilleur. »

Sans entrer dans le détail des différentes branches de la jurisprudence ottomane, l'historien, en parlant de la condition des personnes, ne

saurait passer sous silence la question la plus digne d'intérêt chez une nation où la polygamie est permise ; je veux parler de l'hérédité et du mode de partage dans les successions (1).

Un frère qui hérite de son frère mort sans enfans, ne paiera au sultan qu'un droit de trois pour cent. Quand il ne reste que des femmes dans la famille du mort, elles entrent en possession des biens, mais non pas des domaines un peu étendus ; ils sont dévolus au prince, qui les donne pour l'ordinaire en timan. Enfin, faute d'héritiers, les biens appartiennent au trésor impérial : mais depuis Soliman-le-Grand, et l'on aime encore à retrouver ici la sagesse et l'esprit de justice de cet illustre souverain et de son digne visir Loufli-Pacha, il fut réglé que les biens non réclamés resteraient en séquestre pendant sept ans, pour ne point porter de préjudice aux héritiers qui pourraient exister. Ces dispositions ne portent point atteinte au droit

---

(1) D'après le Coran, au chapitre *des Femmes*, l'ordre de succession et des partages est ainsi réglé :

« Les garçons auront autant que deux filles : s'il n'y a que des » filles, et qu'il y en ait plus de deux, on leur donnera les deux » tiers de l'hérédité, et la moitié s'il n'y a qu'une fille. Le père » et la mère auront un sixième des biens, s'ils laissent des » enfans. S'ils n'en ont pas, et que les parens collatéraux hé» ritent, un tiers des biens du père appartient à la mère. Un » quart de l'hérédité appartient aux femmes, et seulement un » huitième s'il reste des enfans. »

de confiscation que le sultan exerce sur les pachas ou les grands-visirs qu'il punit. Toute la législation ottomane réclame donc contre l'erreur de l'Anglais Ricant et de l'illustre président Montesquieu, qui ont avancé que les sultans étaient maîtres et héritiers universels des biens de leurs sujets. . . . . . .

Le Grand-Seigneur n'en est pas moins l'idole devant laquelle tous se prosternent. Quel souverain en Europe est accompagné d'un appareil aussi imposant ? quels rois peuvent s'énorgueillir d'être les objets d'un culte aussi solennel ? Se rend-il par mer à la mosquée d'Ejub ? le bruit de toute l'artillerie de la flotte et du sérail annonce son départ. Trois saïques dorées aux tendelets de pourpre, fendent le sein des flots. La dernière est la saïque impériale : une foule innombrable borde le rivage, et le seul bruit qui se fasse entendre, est le bruit monotone et majestueux des rames qui le transportent. Sur la proue de la saïque qui le précède, le bostandgi-bachi se tient à genoux, les deux mains jointes devant lui : il adore en effet le successeur des califes, l'héritier des droits de l'imameth, le commandeur des croyans, le vicaire du prophète dans la personne sacrée du sultan qu'il n'ose regarder en face. . . . .

Le souverain monte-t-il à cheval pour aller assister à la prière publique dans la mosquée du Sultan-Achmet, de Soliman-Hié ou de Sainte-Sophie? la même affluence, le même silence, le même respect règnent sur son passage. Les janissaires forment une double haie sur la route; les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine, ils ne s'inclineraient pas plus profondément devant Mahomet lui-même. Mais le faible, mais l'opprimé peuvent sans crainte rompre ce silence et violer ce respect: la naphte allumée sur la tête, tout suppliant peut approcher d'un maître dont le devoir et la volonté sont d'être juste. Sa main protectrice reçoit toutes les plaintes; son œil équitable les lit; et souvent la tête d'un pacha ou d'un grand-visir, accusée, témoigne, exposée à la porte du sérail, que les sultans savent régner, protéger et punir.

Mais autour de ces dieux de la terre, l'appareil brillant de la vie n'est rien auprès des pompes funèbres de la mort. Où descendent les rois de l'Europe après des funérailles plus ou moins promptes, plus ou moins magnifiques? Le catafalque enlevé est rendu à son dépôt pour resservir plus tôt ou plus tard au successeur du monarque enseveli. Un cercueil de plomb

les renferme tous, oubliés à leur rang de dynastie, dans les caveaux de l'Escurial, de Westminster. Ici les obséques ne s'arrêtent point à une cérémonie d'un jour : une chapelle sépulcrale ou *turbé* est construite pour les souverains, pour leurs enfans, pour les sultanes validés auprès des mosquées, des médressés, des huarestes fondés par elles ou par eux. Les édifices funèbres qui leur sont élevés, touchent aux monumens de leur bienfaisance, de leur piété, de leur amour pour les lettres ou pour le bien public. Dans ces turbés couverts de porcelaines et d'inscriptions saintes, repose leur dépouille mortelle sous un catafalque couvert d'une étoffe brodée, et entouré d'un grillage. Des lampes suspendues aux voûtes sont allumées pendant la nuit; et tous les matins dix ou quinze vieillards, chargés de ce ministère, récitent le Coran pour le repos de leurs ames, délivrées des peines d'une vie, mais toujours incertaine des récompenses de l'autre; enfin, jamais un reproche ni une expression de blâme ne poursuit la mémoire du sultan qu'on a perdu.

Il est vrai que parmi ces idoles humaines, si révérées même au-delà de leur vie, il en est que quelques séditieux ont pu renverser. Mais par tout, dans des tems de troubles, les princes

sont accablés quand ils sont faibles ; la faiblesse est le seul crime dont les Ottomans soient en mesure de demander compte à leurs souverains ; et dans cette lutte impie, qu'importe, au reste, à la nation qu'un imprudent ou incapable sultan vienne à succomber ? La catastrophe ne s'étend point au-delà des murs du sérail. Les janissaires révoltés ne changent pas la dynastie impériale, et n'en choisissent pas moins un maître parmi les princes issus du sang d'Otman.

Quel est donc ce singulier despotisme où les rois sont faits pour leurs peuples ! J'admets qu'un ordre signé par le souverain s'étende jusqu'à faire mettre à mort quatorze individus par jour, sans que sa volonté ou sa justice en doivent compte à la loi qui lui défend d'aller au-delà ; mais il n'y a que le sang impérial, que son propre sang que la raison d'état lui permette de verser sans mesure. L'humanité pourra gémir de voir d'innocentes victimes punies du seul crime d'être nées d'une sultane ; mais dans ces nobles hécatombes qu'un Mahomet III immolait moins pour sa sûreté personnelle, que pour l'inflexible intérêt de la tranquillité publique, la nation ottomane n'a dû voir et n'a vu que la loi de son salut étouffant celle de la nature, et ces sacrifices

domestiques ordonnés aux souverains, n'étaient qu'une des conditions du culte qu'on leur accordait.

Sans doute dans cet étrange empire, si les sultans ne sont pas à l'abri de la chute, les grands revêtus par eux de la puissance, sembleront bien plus encore exposés aux périls et aux revers. Les ambitieux des cours chrétiennes frémissent en voyant l'épée de Damoclès constamment suspendue sur la tête des grands-visirs et des pachas; mais, dans l'univers moral, tout ce qui sort des bornes d'une heureuse médiocrité porte ses hasards avec soi. Tous les puissans savent d'avance à quels risques ils convoitent la grandeur, et à quelles conditions ils en jouissent. D'ailleurs la croyance dans la prédestination tranquillise tous les Ottomans sur l'avenir. Et pourquoi ne préféreraient-ils pas leur sort, s'ils le comparaient à celui de tous les grands des cours chrétiennes? Dans la prospérité ils les surpassent en luxe, en autorité, en hommages. Mais suivez dans sa disgrâce, dans son exil, un premier ministre des potentats européens: il tombe de son vivant dans la nuit de l'oubli; il voit tous ses ennemis triompher de sa chute; et si, par attachement, par mode ou par vanité, une foule plus ou moins illustre vient graver

de vains noms sur la pagode de sa triste et magnifique retraite, l'infortuné n'en meurt pas moins de regret, d'humiliation et d'oisiveté.

Au lieu de cette mort lente, le grand de l'empire ottoman reçoit le cordon au milieu de sa toute-puissance, au milieu de sa nombreuse cour. Quand il tombe, ses ennemis le croient encore au faîte de la faveur; tous ses esclaves sont encore à genoux autour de lui, et il n'est dépouillé qu'après sa mort de tous les prestiges de la vie. Que sera-ce si ce grand-visir ou ce pacha condamné meurt persuadé, comme Cara-Mustapha, que l'arrêt prononcé par son sublime empereur, termine son heureuse carrière par l'accomplissement de tous ses vœux, en lui assurant la couronne du martyre, en lui ouvrant enfin le paradis de son prophète?

Mais à ce sinistre tableau, opposons le spectacle de la plus désirable existence que puisse espérer un mortel. L'empire ottoman l'offre encore; car si l'on y considère les vices et les vertus, les belles actions ou les forfaits, l'abaissement ou l'élévation, les peines ou les récompenses, tous les extrêmes semblent lui appartenir.

Les peuples modernes ne connaissent pas, je pense, de sort plus beau, plus assuré, plus noble dans la hiérarchie sociale, que celui d'un

pair d'Angleterre ; cependant des destinées préférables encore sont fondées par les lois ottomanes et la reconnaissance des sultans : je veux parler des prérogatives et de l'indépendance attachées aux noms et aux descendans d'Ibrahim-Khan et de Kiuperli. On a vu dans le cours de cette histoire pour quels services de si glorieuses faveurs avaient été accordées. Quelque chose de religieux se mêle au respect et à l'attachement que portent le peuple et les sultans eux-mêmes à ces deux familles choisies. Leur vocation est de faire du bien, et de ne jamais pouvoir faire le mal ; leur récompense est d'être aimés ; leurs fonctions héréditaires sont d'administrer de droit exclusif les revenus des mosquées, et de veiller à l'entretien des imareths, ou hôpitaux fondés par leurs ancêtres : enfin, il leur est permis de refuser tous les emplois et les dignités que le reste des sujets est obligé d'accepter avec la plus respectueuse soumission. C'est ainsi que les sultans ont voulu mettre de siècle en siècle ces familles privilégiées à l'abri de leurs caprices, à l'abri des grandeurs, des disgrâces, des arrêts de mort et de la spoliation.

Mais sortons des palais de ces grands de l'empire pour jeter nos regards sur la foule des

sujets. Les Ottomans n'ont reçu que quelques reflets de lumière échappés du foyer de l'Europe, trop généralement éclairée pour l'être assez pour son bonheur. Peut-être serait-il aisé de démontrer qu'une partie de ce que les Ottomans ignorent, n'est ni désirable, ni utile à savoir; mais s'ils ont fait trop peu de pas au-delà de la civilisation primitive, au moins n'ont-ils pas fait de progrès vers la dernière perversité. Leur législation civile et criminelle est la même depuis Soliman-le-Grand; et ce double code des nations de l'Europe n'est pas encore fixé. Il faut d'âge en âge des lois et des peines nouvelles pour des délits et des crimes nouveaux.

L'Ottoman, instruit de ce que des lois positives lui permettent ou lui défendent, partage sa vie entre la prière, le plaisir, le travail et le repos.

La reconnaissance est son devoir, la bienfaisance est pour lui un besoin, l'hospitalité une habitude. Sa seconde nature est la résignation à attendre tout ce qui doit arriver, et à souffrir ce qu'il ne peut pas empêcher; philosophie pratique qu'il doit à sa religion, non moins qu'à l'étude et à l'expérience, parce que sa vie est silencieuse et méditative. Sa longue barbe n'admet que le sourire; cette ample chaussure, ce

vaste vêtement dont il se couvre pendant la paix, le porte moins à l'action qu'à la pensée, et plus au repos qu'au mouvement. La mer lui paraît l'image de la vie; comme le Bosphore, elle ne lui présente que deux situations, la tempête et le calme.

Mais, que le *tabulchané* se fasse entendre; que le drapeau de Mahomet soit déployé, le fier Ottoman se dresse; il quitte sa longue pipe pour le *dgirid*, ou bien s'élance, vêtu à la légère, sur le docile et fougueux cheval arabe, qui obéit à sa main brusque et dure. Le cimeterre au côté, c'est l'ennemi qu'il cherche, fût-il certain de rencontrer la mort; il semble n'avoir aimé jamais que la guerre, ses dangers et ses fureurs. « Je te salue, voisin terehitz, répondait un simple aga à un commandant autrichien dans la guerre de 1788, et, au milieu des ruines du Bannat embrasé : tu me proposes une espèce de suspension d'armes, tu me dis que le pacha de Belgrade a donné des ordres pour cela : je ne veux pas savoir ce qu'il ordonne. Tu m'offres tes services, tes dons, tes secours; apprends que mon sublime empereur ne me laisse manquer de rien : je n'ai besoin que de boire ton sang, ou que tu boives le mien. Tu me dis que je

» dois te croire : apprends que je ne te crois
» pas, parce que dans ce tems-ci on ne doit
» croire personne. »

C'est ainsi que le lion, tour à tour éveillé ou endormi, présente l'emblème vivant de l'Ottoman, soit dans la paix, soit dans la guerre. Osera-t-on dire de lui ce qu'Alcibiade disait des Spartiates : « Je crois bien à leur courage ; à
» la dureté de la vie qu'ils mènent, ils doivent
» être pressés d'en sortir. » Quel peuple, au contraire, eut jamais plus de mérite à mépriser la mort ? Mieux que le sibarite Smendride, le musulman connaît, chérit et savoure toutes les voluptés de la vie.

Sa sobriété dédaigne les plaisirs grossiers de la table : l'usage du vin même est un scandale que les coupables ont soin de dérober à tous les regards jusques dans leurs familles, et cette honte est un hommage de plus dont s'honore la loi religieuse.

Mais quel mortel heureux respire plus délicieusement le parfum de la rose ! Ses douces émanations pénètrent et les riches tapis de Burse sur lesquels marche l'Ottoman, et les coussins moelleux du divan qui lui sert de siége, et les murs même de son harem.

Qu'à ce mot les femmes de l'Europe ne se

troublent pas en songeant que leur sexe ne jouit pas à Constantinople de la souveraineté absolue qu'elles exercent dans leurs heureuses patries. Les Ottomans ont pensé que la plupart des femmes ressemblent à d'aimables et dangereux enfans, et que comme eux, quand elles n'obéissent pas, elles commandent. En Orient, et par imitation des mêmes mœurs, dans l'empire du Croissant, l'usage ordonne que la beauté soit captive, mais non pas sous le nom d'épouse. Les Européens ne jugent les musulmanes qu'au-delà des barrières qui les en séparent, et des murs ou des voiles qui les dérobent à leurs yeux.

Les femmes sont peut-être les seuls êtres véritablement libres dans l'empire ottoman. Elles ont presque les mêmes priviléges dont les vestales jouissaient à Rome. Les portes du grand-visir leur sont ouvertes les jours de divan ; elles s'adressent directement à lui, et n'attendent pas plus à son audience que les imans et les derviches. La moindre infraction au respect qu'on leur doit, est punie comme un sacrilége. L'exemple du prince Mustapha, fils de Mahomet II, et celui de Loufti-Pacha, sous Soliman-le-Grand, en sont des témoignages solennels. Les égards qui leur appartiennent sont tellement liés au pacte social, que l'injure la plus grande qu'un

musulman croie dire aux chrétiens de l'Europe, c'est de les appeler *des hommes qui ne respectent pas les femmes.*

Une éducation toute différente, des idées, des habitudes, des situations toutes opposées, dirigent l'ambition, les haines, les jalousies, le bonheur même des musulmanes vers un but moins vulgaire et moins vide que celui que les Européennes s'efforcent d'atteindre à l'aide des secours de l'instruction et des talens réunis à l'adresse, à l'esprit, attributs relatifs du sexe le plus faible. Inaccessibles aux soucis extérieurs, étrangères aux affaires publiques, la tranquille musulmane se repose du présent sur les lois ses protectrices, et ne redoute rien de l'avenir; les catastrophes qui ensanglantent les palais des grands, s'arrêtent aux portes de leurs harems. Sans inquiétudes, sans tourmens, la musulmane assise sur ses larges sophas, s'occupe à broder quelques riches tissus filés d'or et de soie, comme ses jours; et si la douce mélancolie laisse tomber ses yeux autour d'elle, le ruisseau limpide et paisible qui coule dans ses jardins au milieu des fleurs, lui offre l'emblême de sa vie.

Mais si la fièvre de l'ambition, la passion de dominer dévorent une jeune musulmane, au-

cunes bornes ne sont posées devant la belle esclave à qui ses charmes ont valu un regard du souverain. A l'exemple de Roxelane, de Kiosem, de Sorraï, la naissance d'un fils la proclame sultane ; sa volonté suffit désormais pour changer la face du plus puissant des empires. Sa domination commence au sultan son maître, et ne finit qu'au dernier des sujets. La belle esclave survit en pouvoir au prince qu'elle a captivé ; son autorité continue sous son fils, qui monte à l'aide du tems sur le trône impérial, et qui, par devoir, par tendresse et par respect, laisse à sa mère la même puissance, les mêmes richesses, les mêmes honneurs sous le nom de sultane validé.

Car, chez les Ottomans, la religion de la piété filiale est aussi universelle que la religion de l'amour maternel. Les femmes, partout exaltées, portent ici cette vertu jusqu'au fanatisme. Toutes savent que leur vocation est d'être mères; elles attachent une sorte d'honneur à porter plusieurs enfans dans leur sein, et demandent toutes à leur prophète la faveur de donner le jour à la fois à plus d'un être vivant, dût leur propre mort être la suite d'un vœu trop indiscret.

Auprès d'un bonheur aussi calme, auprès de

si vastes ambitions, auprès d'un si héroïque dévouement, que paraissent les petites intrigues, les petits triomphes de la beauté dans les monarchies européennes ? Mais la condition des musulmanes est-elle ou non préférable à la leur? Bornons-nous à dire, et c'est résoudre le problème, que, dans l'empire des sultans, les femmes ne font rien au bonheur moral de l'Ottoman, et ne complètent pas exclusivement ses plaisirs.

Car, quelle est la jouissance dont ces enfans de la voluptueuse Asie n'aient point inventé ou reconnu et perfectionné le culte?

Cette plante dont la mode a si rapidement fait pour l'Européen une habitude, et de l'habitude un besoin, le tabac fut bientôt naturalisé sur le sol ottoman. Les côtes de la Syrie, les champs de la Morée s'enrichirent d'une moisson nouvelle. Mais le voluptueux esclave des sultans dédaigna le dégoûtant usage de respirer une poussière : il adopta le tabac pour le savourer en fumée. Magnifique dans ses goûts, il ne tarda pas à l'associer à son luxe comme à ses plaisirs. Bientôt son industrieuse sensualité creusa les tiges les plus droites du cerisier et du jasmin : ces longs canaux dépouillés de leur moëlle, furent destinés à transmettre le parfum

des feuilles desséchées et consumées par un feu lent. Pour les recevoir, le potier dut arrondir en vase élégant le fourneau doré de l'argile qui s'adapte à l'extrémité de ces tubes. Le bois ne toucha point aux lèvres d'un maître délicat : l'ambre seul obtint et conserva ce privilége. Entouré d'un nuage odorant que la rose et l'aloès transforment en ambroisie, un orgueilleux visir pourrait se croire un demi-dieu, s'il ne lui arrivait pas de voir dans ce nuage de fumée l'emblème de la puissance et de la grandeur. Mais ce bonheur qu'une simple plante donne et renouvelle tous les jours et à toutes les heures, appartient au visir comme au sujet, au maître comme à l'esclave. Le bon musulman compte ce plaisir au rang des devoirs que commande l'hospitalité, et cet ami des hommes, assis sur son divan, offre à fumer à celui qui l'aborde. C'est ainsi que le grave et majestueux Ottoman ennoblit jusqu'aux plus vulgaires habitudes de la vie.

Mais le bienfait naturel qu'il chérit le plus, c'est celui de l'arbuste arabe dont les grains mûrissant pour lui dans les champs de Moka, lui procurent ce filtre innocent qui charme deux sens à la fois. Dans les places publiques, le long

des grandes routes, au milieu des sites les plus riches et les plus riants, de toutes parts des kiosks sont consacrés au café que l'Yémen s'enorgueillit d'avoir fait naître. Entourés de treillis, ombragés de majestueux platanes, de verts et épais tilleuls, ou de mélancoliques cyprès, l'arbre favori de l'Ottoman, ces temples sont ouverts tous les jours à sa sensualité. C'est là qu'il vient s'asseoir sur de voluptueux sophas, et respirer d'abord avant de savourer goutte à goutte le parfum bouillant de ce breuvage exquis, de cette liqueur enchanteresse, l'amie de sa mélancolie, le charme de ses peines et la compagne de son repos. L'atmosphère même est embaumée de ses exhalaisons spiritueuses. Approchez, traversez cet atelier immense où, dans Constantinople, on torréfie, on pile, on tamise le café; respirez, et vous pardonnerez cette fois au despote qui, comme l'empereur Anastase (1), mettrait un impôt sur l'air.

Mais l'ingénieux emploi des sens que la nature, bornée dans sa bienfaisance, lui accorde avec prédilection, ne suffit point au musulman

(1) L'empereur grec Anastase poussa la folie jusqu'à imaginer le tribut, *ut quisque pro haustu aeris penderet*.

né pour jouir. Il cherche et trouve des voluptés inconnues au-delà du globe terrestre, hors des limites de la raison. L'opium les lui procure; l'opium ne le plonge pas dans l'ivresse; elle le ravit en extase. Le sauvage de l'Amérique succombe abruti par l'*eau de feu*, qu'il recherche et qu'il maudit; l'eau de feu, présent le plus funeste que l'ancien Monde ait pu faire au nouveau. Les nobles enfans de l'Europe se laissent subjuguer par les fumées ou du Madère ou du Tokai; et quelque liqueur précieuse qu'ils aient vidée dans des coupes de cristal, le soleil du lendemain n'en éclaire pas moins le honteux oubli d'eux-mêmes, et le libre outrage qu'ils ont fait à leur dignité d'homme raisonnable. Tandis qu'une brutale ivresse plonge dans le sommeil les mortels livrés à l'ignoble passion du vin, le plus sobre et le plus religieux des musulmans vide sa boîte d'or où sont renfermés ses medjouuns (1), ses célestes talismans qui le transportent dans un monde idéal, au milieu de ses mystiques visions, bien différentes de celles de

(1) Le medjouun est un mélange d'opium, de pavots, d'aloès et d'aromates, tels que l'ambre gris, la cochenille, le musc, et jusqu'aux perles fines dans ceux destinés aux sultans et aux grands de l'Empire. *Mouradjah.*

Pathmos. Quelques grains placent un prisme devant ses yeux ; il traverse pour prix de sa foi, avec la vitesse de l'éclair, le pont d'acier dressé au-dessus de l'enfer, le pont *Sirath*, plus étroit qu'un cheveu, plus tranchant que *zulfécar*, le cimeterre à deux pointes du grand Ali. La voûte azurée des cieux se sépare, et c'est le paradis de Mahomet qui se découvre à ses regards éblouis. Il contemple les quatre fleuves de lait, de miel, de vin et d'eau limpide qui arrosent ce céleste Eden; il compte les pavillons d'or, étincelans de pierreries, sous lesquels sont les lits merveilleux qu'entourent, sous le nom de hourys, ces vierges immortelles dont les faveurs toujours nouvelles seront à jamais la récompense de la pureté de sa vie et de la sainteté de sa mort. C'est ainsi que le délire même du musulman lui présente la volupté jusque dans son apothéose.

Il est bien vrai que la nature en le plaçant au milieu de ces bienfaits, ne lui a pas refusé un seul de ses fléaux. Au sein de ses jouissances, sous le ciel le plus beau et le plus pur, la peste, la lèpre, les tremblemens de terre, les incendies viennent l'atteindre; il est le jouet des maux nécessaires et inévitables de la

nature, et des maux moins irrémédiables de la société, quand un mauvais gouvernement l'abandonne à une mauvaise police. Mais cette douce calamité confondue dans le fatalisme par la résignation, ne met qu'à une plus forte épreuve le caractère national, n'en fait que mieux admirer la trempe, et donne toute la mesure de sa stoïque philosophie qu'on affecte à tort d'appeler insensibilité.

L'image de la mort n'était qu'une fois le jour sous les yeux des Egyptiens, ce peuple chez qui tous les maîtres de la morale ont été puiser des leçons de sagesse. C'était à la fin du banquet quotidien, qu'on apportait une momie sur toutes les tables de Thèbes et de Memphis. La mort sous toutes les formes s'offre le jour et la nuit, sur la tête, aux côtés, sous les pieds d'un Ottoman. Il ne la craint, ni ne l'éloigne, ni l'évite : au fort des combats, sa religieuse fureur la recherche ; au sein du repos, sa mélancolie la voit avec indifférence, la rencontre sans effroi : on dirait souvent même qu'il la contemple avec plaisir ; car les seules promenades de ce peuple paresseux, ce sont ses cimetières. Là, chaque cyprès est planté sur la sépulture d'un objet cher à son cœur, hommes, femmes,

enfans, jeunes filles ou vieillards; car s'ils ne sont pas de la famille, ils sont au moins de la fraternelle religion; chaque cyprès, réuni à mille autres, forme les élysées qui avoisinent Constantinople, et se mêlent si pittoresquement à ses faubourgs. C'est là que le grave Ottoman vient chercher de préférence et l'ombrage et la fraîcheur. Vous le voyez, sa longue pipe à la bouche, assis et fumant sur une tombe ; ou bien c'est une ombre vivante qui marche lentement au milieu de ces monumens funèbres, parce qu'elle se plaît à méditer au milieu des morts.

S'il ignore que pour les corps cette mort n'est qu'un changement de formes, il sait du moins que pour les âmes ce n'est qu'un changement de séjour. Pourquoi craindrait-il ce passage, puisqu'en touchant le seuil du tombeau, le regard qu'il jette en arrière ne se porte que sur des vertus, s'il a suivi les lois civiles et les pratiques saintes que sa facile religion recommande également, et qu'elle ne divise pas? Le vrai musulman aime ses semblables, soulage l'indigent, cache ses aumônes, n'oublie pas un bienfait, ne se souvient plus des injures quand il les a pardonnées. Naturellement doux, comme les êtres nobles qui ont la conscience de leur force,

sa charité embrasse toutes les créatures vivantes: il nourrit le chien, l'ami de l'homme; le chat, l'ami de sa maison, et protége partout la vie paisible et innocente des tourterelles et des cigognes: la bonne foi sanctionne toutes ses transactions de nation à nation, et tous ses pactes d'homme à homme. Mais la confiance musulmane n'a-t-elle jamais fait rougir la mauvaise foi des chrétiens? Que les détracteurs de cette grande et estimable nation interrogent le témoignage du comte Desalleurs, ambassadeur de France sous le règne de Louis XV. Dans un temps où le fléau de la peste faisait d'affreux ravages dans Constantinople, il obtint du grand douanier Isak-Aga, que les marchandises des négocians français seraient portées directement à leurs magasins, sans subir aucune visite, et qu'il se contenterait de percevoir le droit de douane sur le pied des déclarations. Malgré les recommandations de l'ambassadeur qui répondait de sa nation, le grand douanier fut trompé : il eut le talent de le découvrir, et la générosité de sacrifier ses intérêts et de garder le silence.

Sans doute le contact de la corruption européenne peut avoir enseigné l'art de tromper à quelques musulmans, et plusieurs d'entre

eux ont pu parvenir même à surpasser leurs maîtres; mais, comme parmi nous, la fraude et l'iniquité ne sont avouées ni par leur religion, ni par leurs lois. Ces exemples d'ailleurs sont plus rares qu'on affecte de le répandre; et si ce commerce des chrétiens avec eux est si inégal, s'il est si desavantageux, si tant d'obstacles, tant de piéges, tant d'avanies l'accompagnent, pourquoi donc les marchands de l'Europe s'y exposent-ils depuis si long-temps? Pourquoi les républiques, les royaumes, les empires de la chrétienté se disputent-ils à l'envi la stérile, l'humiliante, la ruineuse faveur d'établir des comptoirs dans les cités ou dans les ports de l'Europe et de l'Asie ottomane?

Voilà cependant cette nation qui ne saurait trouver grâce devant les puissances chrétiennes. C'est en vain que chez les sultans l'esprit de conquête a fait place à l'esprit de conservation; depuis qu'on ne craint plus les Ottomans, on veut les détruire.

Souverains de l'Europe, la nation qui leur succédera dans Constantinople exploitera le sol fertile qu'ils méconnaissent: mais aura-t-elle, comme eux, la complaisance aveugle ou l'ignorance, également utiles pour vous, de racheter ses productions en payant tribut à l'industrie

étrangère ? Elle saura créer des manufactures; c'est sous son propre pavillon qu'elle voudra en exporter les produits ; et ce commerce immense, riche et facile, ne se fera plus que pour son profit, et par ses mains. Ce trafic exclusif que les Ottomans inhabiles permettent à tel ou tel peuple, suivant que leur amitié change, deviendra le but de la conquête, le motif de l'aggression, la récompense du succès.

Eh bien! le plus puissant mobile de leur résistance, la religion, ne les attache point à défendre jusqu'à la mort les provinces européennes de leur empire, ni même sa moderne capitale. Une prédiction, dont l'influence est réelle et l'existence équivoque, annonce depuis long-temps au peuple conquérant des Grecs qu'il sera repoussé au-delà du Bosphore. Iconium doit redevenir la capitale de l'empire comme il en a été le berceau. Malgré la magnificence des mausolées impériaux élevés dans Constantinople, c'est-à-dire sur un sol étranger, les vrais musulmans, moins confians que leurs princes et leurs grands-visirs, veulent de siècle en siècle recevoir la sépulture sur la terre asiatique de leurs pères; et c'est au crédit d'une antique et populaire opinion que les cimetières de Scutari doivent leur immense étendue. Le

fanatisme n'opposera donc pas une résistance nationale, une impulsion universelle, ni le courage du désespoir à une invasion dont l'époque est le secret de l'avenir.

Qui que vous soyez, puissance exécutrice d'un arrêt qu'il n'appartiendra pas à la fortune, mais à votre sagesse, à votre modération, de légitimer, rejetez les Ottomans au-delà du Bosphore; rendez la splendeur à la ville de Constantin; qu'elle redevienne le centre du plus immense et du plus riche commerce qu'ait jamais favorisé la nature; l'entrepôt de l'industrieuse Europe et de l'opulente Asie, la métropole maritime de trois Mondes, le port enfin de l'univers! Vous, enfin, qui êtes appelés à de si belles et de si bienfaisantes destinées, successeurs éventuels d'un peuple que vous accusez d'être oisif, ignorant et tyrannique, protégez où il vexe. gouvernez où il opprime, conservez où vous dites qu'il dégrade! Suffiroit-il que vous ne fissiez pas regretter les Ottomans, pour que l'honneur vous avoue, que la gloire vous suive, que l'humanité vous bénisse, et que la postérité vous loue?

FIN DU VINGT-QUATRIÈME ET DERNIER LIVRE.

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

Notes et éclaircissemens à l'appui de l'Histoire de l'Empire Ottoman.

TOME PREMIER.

N°. Ier, pag. 10. — *Soliman-Shah reçut sur ce rivage une sépulture long-tems ignorée.*

Sad-Uddin, ou Saadedin Ben-Hassan, le plus célèbre et le plus éloquent des historiens ottomans, comme aussi le plus authentique, a composé le Tagal ou Tegil-Tellarikh (Couronne des Chroniques). Cet ouvrage, qui a été traduit en italien par le drogman Bratuti, conduit depuis l'origine de la maison ottomane jusqu'au règne de Selim I. Sad-Uddin y rapporte que Soliman-Shah se noya dans l'Euphrate, près d'Alep, dans un lieu appelé Kaïbar. Sad-Uddin fut précepteur, ou coggia d'Amurath III, et ensuite d'Achmet I. Il mourut muphti, à Constantinople, en 1597.

N°. II, pag. 11. — *Estogrul s'établit dans les états d'Aladin, conduisant quatre cents familles ou quatre cents tentes.*

Le bagage des Turcs qui suivirent Estogrul, ressemblait à celui des Tartares d'aujourd'hui, dont la patrie et les mœurs étaient communes. Ce bagage, pour sept ou huit personnes, est une chaudière de cuivre, un manteau dont ils se couvrent en marche pour se garantir des injures de l'air, qu'ils joignent à un autre quand ils sont arrivés au camp, et dont, avec des branches d'arbres ou quatre bâtons qu'ils portent, ils font des pavillons pour sept ou huit. Leur voiture est un cheval de main chargé, en premier lieu, d'un peu d'avoine, de mil, et de la chair de cheval cuite ou salée; ce qui, à la réserve de l'avoine, ne pèse pas douze livres. Il n'y a pas de doute qu'Estogrul ne soit entré dans la Natolie en cet équipage avec sa première armée, et qu'il ne fût surpris s'il voyait présentement la quantité de bagage que les Turcs, ses descendans, font conduire au milieu de leurs armées, soit pour nourrir les soldats avec délicatesse, soit pour satisfaire au luxe excessif qu'ils font paraître soit dans les marches, soit dans les camps. (Marsili, *Etat Militaire de l'Empire Ottoman.*)

N°. III, pag. 19. — *De cette union naquirent Aladin et Orchan; Orchan, qui succéda à Othman, son père, quoiqu'il ne fût que son second fils, et Aladin qui fut le premier grand-visir.*

Voici le tableau exact des empereurs de la maison

ottomane, d'après le *Tacrimi-Tavarikh*, ou Tables chronologiques d'Elhagi-Mustapha. Elhagi-Mustapha, dit Hagi-Calfah ou Kiatib-Célébi, est un des savans les plus illustres que l'empire ottoman ait produits. Il dut ses vastes connaissances à ses voyages, à l'étude des langues de l'Orient et de l'Europe, à une immense lecture d'auteurs arabes, persans et turcs. Hagi Calfah entendait le français, le latin et l'italien. Il a composé, sous le nom de *Chiesf-Uzzunum*, une sorte de bibliothèque orientale, qui embrasse les sciences et les arts, comme l'histoire, et a été la mine riche et féconde où d'Herbelot a puisé son célèbre ouvrage. Hagi-Calfah est auteur de nombreuses productions historiques : il a fait le *Thufethul-Chibar*, ou Présent aux Grands, qui traite des guerres maritimes des Ottomans; *Constantiniiè-Farihl*, ou Histoire de Constantinople depuis la conquête par Mahomet II; *Tariki-Kebiri*, connue sous le nom de *Feslikè*, ou grande Histoire, qui comprend depuis la création du monde jusqu'en l'année 1654 de l'ère chrétienne. Ce savant musulman, né à Constantinople, mourut en 1657.

Cette courte et rapide notice sur le célèbre Hagi-Calfah était nécessaire pour donner plus de poids à son autorité, et pour fonder l'estime dont jouit son *Tacrimi-Tevarikh*, ou Tables chronologiques. Elles sont écrites en langue turque, et ont été traduites en italien par Jean Rinaldo Carli, drogman, et publiées à Venise en 1793, chez André Poleti. On y trouve un tableau de

grands-visirs, sous le titre de *Tavola delli nomi di tutti li Passa, che sostennero il supremo Veziriato.* Il commence, en effet, à Aladin, le frère aîné du sultan Orchan, l'an de l'hégire 728, et on y lit : *Aladin Ali-Passa decorato del grado di primo Veziro, e poi fu deposto.* Cet exemple du sultan Orchan sur le premier grand-visir, son propre frère, était comme le présage du sort précaire destiné à tous les grands-visirs qui se succéderaient. En effet, on en compte sur ce tableau plus de quatre-vingts, la plupart déposés ou mis à mort depuis l'an de l'hégire 728, où cette liste commence jusqu'à l'année 1055, où elle s'arrête.

On trouve aussi, dans ces Tables chronologiques, une liste des muphtis, sous le nom de *Favola nella quale si descrivono li nomi delli muphti di Constantinopoli.* Elle comprend l'espace depuis la conquête jusqu'à l'an de l'hégire 1060. Ces deux listes des grands-visirs et des muphtis n'étant qu'une nomenclature exacte, mais isolée de tous détails historiques, on croit suffisant d'en indiquer l'existence aux curieux. Il n'en est pas de même du tableau des sultans ottomans, qui complètent les recherches généalogiques liées nécessairement à cette histoire.

Tableau des Empereurs de la Muison Ottomane.

	NOMS.	NAISSANCES.	AVÉNEMENS.	MORT.	RÈGNE.
1	OTHMAN.	hégire . . . 666 J. C. 1267	699 1299	726 1325	27 ans.
2	ORCHAN.	hégire . . . 687 J. C. 1288	726 1325	761 1360	35
3	MORAD ou AMURATH.	hégire . . . 726 J. C. 1325	761 1359	791 1389	29
4	BAJAZET ou ILDERIM.	hégire . . . 761 J. C. 1359	791 1389	805 1403	13
5	MAHOMET I, ou MOHAMMED-KHAN, fils D'ILDERIM-KHAN.	hégire . . . 781 J. C. 1579	816 1413	824 1421	8
6	MORAD-KHAN, fils de MOHAMMED-KHAN.	hégire . . . 805 J. C. 1403	82 1421	855 1451	30

	NOMS.	NAISSANCES.		AVÉNEMENS.	MORT.	RÈGNE.
7	MAHOMET II, ou MOHAMMED-KHAN.	hégire. . . J. C. . . .	833 1429	855 1451	886 1481	31 ans.
8	BAJAZET-KHAN, fils de MOHAMMED-KHAN.	hégire . . . J. C. . . .	851 1447	886 1481	918 1512	32
9	SÉLIM-KHAM.	hégire. . . J. C. . . .	872 1467	918 1512	926 1520	9
10	SOLIMAN-KHAN.	hégire . . . J. C. . . .	900 1494	926 1520	974 1356	46
11	SELIM-KHAN, fils de SOLIMAN-KHAN.	hégire . . . J. C. . . .	929 1522	974 1566	982 1674	8
12	MORAD-KHAN, ou AMURATH III.	hégire. . . J. C. . . .	953 1546	982 1574	1003 1595	20

	NOMS	NAISSANCES.		AVÉNEMENS.	MORT.	RÈGNE.
13	MOHAMMED-KHAN III, fils de MORAD-KHAN.	hégire . . . . J. C.	974 1566	1003 1595	1012 1603	8 ans.
14	AHMED-KHAN, fils de MOHAMMED-KHAN.	hégire. . . . J. C.	998 1589	1012 1603	1026 1617	14
15	MUSTHAPHA-KHAN, fils de MOHAMMED-KHAN.	hégire. . . . J. C.	1000 1591	1026 déposé 1617		
16	OSMAN-KHAN, fils d'AHMED-KHAN.	hégire. . . . J. C.	1013 1604	1026 1617	1031 1621	4
	MUSTAPHA-KHAN.	. . . .		1031 rétabli 1621	1032 1622	
17	MORAD-KHAN, ou AMURATH IV, fils D'AHMED-KHAN.	hégire. . . . J. C.	1021 1612	1032 1622	1049 1640	18

	NOMS.	NAISSANCES.	AVÉNEMENS.	MORT.	RÈGNE.
18	Ibrahim-Khan, fils d'Ahmed-Khan.	hégire. . . 1024 J. C. . . . 1615	1049 1640	1058 1648	8 ans.
19	Mohammed-Khan, ou Mahomet IV, fils d'Ibrahim.	hégire. . . 1024 J. C. . . . 1615	1058 1648 déposé 1099 1687	. . . .	41
20	Soliman II, fils d'Ibrahim.	hégire. . . 1052 J. C. . . . 1642	1099 1687	1102 1690	3
21	Achmet II, fils d'Ibrahim.	hégire. . . 1052 J. C. . . . 1642	1102 1690	1106 1695	4
22	Mustapha II, fils de Mohammed IV.	hégire. . . 1074 J. C. . . . 1663	1106 1695 déposé 1115 1702	. . . .	7

	NOMS.	NAISSANCES.	AVÉNEMENS.	MORT.	RÈGNE.
23	Achmet III, fils de Mohammed IV.	hégire. . . 1084 J. C. . . . 1673	1115 1702 déposé 1143 1730		28 ans.
24	Mahmoud, fils de Mustapha II.	hégire. . . 1108 J. C. . . . 1696	1143 1730	1168 1754	24
25	Osman III, fils de Mustapha II.	hégire. . . 1112 J. C. . . . 1720	1168 1754	1171 1757	3
26	Mustapha III, fils d'Achmet III.	hégire. . . 1129 J. C. . . . 1775	1171 1757	1187 1774	17
27	Abdulhamid, fils d'Achmet III.	hégire. . . 1137 J. C. . . . 1725	1187 1774	1789	15

	NOMS.	NAISSANCES.	AVÉNEMENS.	MORT.	RÈGNE.
28	SELIM III, fils de MUSTAPHA III.	hégire. . . . J. C. 1761	1789		

(Ce Tableau, le plus exact et le plus authentique de tous, se trouve en manuscrit turc à la Bibliothèque de Dresde; il a été traduit en latin par Clodio *Toderini*).

N°. IV, pag. 24. — *A la faveur de cette négligence, la colonie armée, placée à Sogat, faisait des incursions continuelles sur le territoire de la Bithynie.*

L'historien Pachymère est celui de tous les écrivains qui donne les idées les plus justes sur le système de défense que les Grecs opposaient à Othman, comme sur le genre de guerre que ce chef de horde leur faisait, et l'effroi que ses incursions jetait dans toutes ces provinces destinées à devenir ses conquêtes. (*Voyez* dans *la Bizantine*, tom. VI, les livres I, X et XIII.)

N°. V, pag. 43. — *La fastueuse nomenclature des grands officiers de l'empire, etc.*

Explication des principales charges et dignités de la cour impériale grecque.

Despote, c'est-à-dire, seigneur. C'est un titre qui n'appartenait autrefois qu'aux empereurs de Constantinople, et qui a été communiqué depuis à leurs parens, à leurs alliés, et même aux étrangers.

Sébastocrator. C'est une dignité qui fut créée par l'empereur Alexis, en faveur d'Isaac, son frère, au rapport d'Anne Comnène.

Le César. Il était autrefois, à Constantinople, le premier après l'empereur. Alexis le fit le second en mettant le sébastocrator devant lui; et il n'a plus été que le troisième, après que le despote a été mis devant le sébastocrator.

faire expédier les actes publiés ; il y avait des cartulaires subalternes.

Le grand drungaire de la veille. C'était celui qui commandait les troupes faisant la garde durant la nuit.

Le grand drungaire de la flotte. C'était celui qui commandait les vaisseaux répandus dans les ports des provinces. Il était sous le grand-duc et au-dessus de l'amiral.

Le grand étériarque. C'était celui qui commandait les troupes étrangères et alliées qui gardaient le palais du prince.

Le protocynège. C'était le grand-veneur.

Le protojeracaire. C'était le grand-fauconnier.

Le grand disizète. C'était celui qui levait les impositions.

Le grand mirtaïte. C'était celui qui commandait les gardes qui portaient un rameau de myrte.

Le protospataire était le commandant des gardes-du-corps.

Venaient ensuite le proèdre, ou premier conseiller d'état; l'admuniaste, ou inspecteur des revues; le protalogator, qui se tenait à la queue de l'armée pour empêcher les soldats de quitter leurs rangs.

Enfin, le juge du voile, dont le nom est remarquable en ce qu'il dérivait du rideau qui était tiré devant le tribunal où il rendait la justice, et que ce

rideau rappelle celui des trois inquisiteurs d'état à Venise. (*Bisantine*, tom. III, trad. du profess. Cousin.)

N°. VI, pag. 43. — *Orchan abolit la monnaie des Siljeucides, et en fit battre une nouvelle au coin de sa dynastie.*

Hagi-Calfah dit, en effet, dans ses *Tables Chronologiques*, que ce fut l'an 730 de l'hégire que l'on commença à battre monnaie avec le nom de la maison ottomane, c'est-à-dire, après la mort d'Osman. Mais dans la collection des monnaies turques de l'abbé Sestini, on trouve une petite monnaie d'argent d'Osman I. L'endroit où elle fut frappée n'est pas marqué ; non plus que dans celles d'Orchan. Il n'est donc pas étonnant que, malgré l'autorité d'Hagi-Calfah, le prince Cantimir ait établi, d'après Saïd-Uddin, que le règne d'Osman doit se fixer à l'année 688 de l'hégire, ou 1289 de J. C., puisque c'est à cette époque qu'il exerça les trois attributs de la souveraineté, d'établir un cadi, de voir son nom dans les prières publiques, et de battre monnaie. (Voyez *Prince Cantimir* et *La Croix*.)

N°. VII, pag. 46. — *Cette retenue fut moins attribuée à leur discipline qu'au respect religieux qu'inspirait encore par tradition le souvenir de ce fameux concile, etc.*

L'an 325, l'empereur Constantin, voyant la grandeur des maux de l'Église, résolut, par le conseil des évêques, d'assembler un concile écuménique, c'est-à-

dire, de toute la terre habitable. Il choisit, pour le lieu de l'assemblée, la ville de Nicée, une des principales de la Bithynie, voisine de Nicomédie, où il résidait: et il envoya de tous côtés aux évêques, des lettres respectueuses pour les inviter à s'y rendre en diligence. Il leur fournit libéralement des voitures, soit des chevaux, soit la commodité de ce que les Romains appelaient alors la course publique, pour ceux qui voyageaient par ordre du prince.

Les évêques s'assemblèrent à Nicée au nombre de trois cent dix-huit, sans compter les prêtres, les diacres et les acolytes. Les plus illustres étaient Alexandre, évêque d'Alexandrie, accompagné du diacre Athanase, encore jeune, et qui lui fut d'un grand secours. Il y avait encore deux fameux évêques entre ceux d'Egypte, Potammon, d'Héraclée sur le Nil, et Paphnus, de la Haute-Thébaïde, qui, dans la persécution, avait eu l'œil droit crevé et le jarret gauche coupé, comme beaucoup d'autres confesseurs condamnés aux mines. On y voyait saint Jacques, évêque de Nisibe, et un évêque de Perse, nommé Jean; Paul, évêque de Néo-Césarée, sur l'Euphrate, qui avait perdu l'usage des deux mains, dont on lui avait brûlé les nerfs avec un fer chaud, dans la persécution de Licinius. Le pape saint Sylvestre fut empêché, par son grand âge, d'assister au concile. Il vint à Nicée des évêques d'Afrique, d'Espagne, de Sicile, de Mysie, de Dacie, de l'Egypte, de l'Asie-Persane, de toutes les contrées

enfin où la foi de Jésus-Christ avait pénétré. Le concile s'ouvrit le 19 juin 325. Tous les évêques se rendirent dans une des salles du palais, garnie de bancs des deux côtés, où, s'étant assis, ils attendirent en silence l'arrivée de l'empereur. Constantin parut au milieu de l'assemblée, vêtu de pourpre, orné d'or et de pierreries. La religion et le respect paraissaient sur son visage; il rougissait, baissait les yeux, et marchait modestement. Il se tint debout au milieu, à la première place, devant un petit siége d'or qui lui était préparé. Il ne s'assit qu'après que les évêques l'en eurent prié par signes, et tous s'assirent après lui. .

. . . .

. . . . . . L'empereur les regarda d'un visage serein; et, après s'être un peu recueilli, il parla d'une voix douce et tranquille : il parla en latin, qui était sa langue naturelle et la langue de l'empire; mais on l'expliquait en grec, parce que la plupart des pères entendaient mieux cette langue, qui s'étendait par tout l'Orient. (Suivent les discussions théologiques, et la condamnation d'Arius et de ses écrits).

Ainsi finit le grand concile de Nicée, dont les Grecs et les Orientaux célèbrent encore la mémoire entre les fêtes des saints. (*Fleury*, *Bossuet*, *Le Beau.*)

N°. VIII, pag. 54. — *Orchan était petit, avait le visage enflammé, etc.*

C'est ce qu'atteste son portrait, peint par Lenut-

Chélibi, peintre du sultan, d'après un ancien original, dit le prince Cantimir dans son Histoire de l'Empire ottoman. Les docteurs musulmans proclament l'interdiction des images, s'appuyant sur ce passage du Coran : *Ne fabriquez pas d'images de Dieu*, chap. II, vers. 22. Il n'en est pas moins vrai que ces paroles de la loi, qui s'appliquent à l'idolâtrie et au polythéisme, ont été bravées par les princes de la maison ottomane. « Un » sentiment d'amour-propre, dit Mouradjah, a en» gagé les premiers sultans, Osman I et Orchan I, à » se faire peindre pour perpétuer le souvenir de leurs » personnes dans leur famille et chez leurs descendans. » Cet exemple fut suivi par leurs successeurs, et » c'est ainsi que se forma cette précieuse collection qui » existe au sérail dans le cabinet même de Sa Hautesse. » Ces portraits sont peints à l'huile, sur des cartons » fins, en forme de livre in-4°. richement relié. Chaque » souverain, quelques mois après son avénement au » trône, a l'attention d'y faire ajouter le sien. » (*Tableau général de l'Empire Ottoman*, tom. IV, seconde part., pag. 449.)

N°. IX, pag. 56. — *Ce que l'histoire atteste plus authentiquement, c'est que les premiers alliés des Ottomans en Europe furent les Ragusains.*

La république de Raguse rechercha l'amitié du Turc avant qu'il fût maître d'aucune partie de l'Europe, et elle l'a toujours conservée depuis. On dit que cela se fit

sur l'avis d'une religieuse qu'ils estiment sainte, qui, prévoyant la grandeur future de l'empire des Turcs, leur dit que l'unique moyen de conserver leur république libre durant plusieurs siècles, était de se soumettre au plus heureux de tous les princes et à celui qui savait conquérir la meilleure partie du monde. Ils crurent ce conseil, et envoyèrent aussitôt deux ambassadeurs au sultan Orchan, qui tenait sa cour à Prusa. Ces ambassadeurs lui firent des présens et lui rendirent des lettres par lesquelles ceux de Raguse lui mandaient qu'ils désiraient être ses tributaires, et fortifier leur faible république de son assistance et de sa protection. Le sultan reçut fort bien ces ambassadeurs; il les traita d'autant plus favorablement, que la grande distance des lieux ne leur devait pas faire craindre ses armes, et fit une ligue avec ceux de Raguse à des conditions fort raisonnables. Le tribut fut réglé à cinq cents sequins par an. Orchan leur promit sa protection, leur accorda tous les priviléges et toutes les immunités qu'ils lui demandèrent, et signa, selon la coutume de ce temps-là, les articles du traité avec la main toute entière trempée dans de l'encre et appliquée sur le papier. (*Histoire de l'Etat présent de l'Empire Ottoman*, de Ricaut.)

N°. X, pag. 77. — *Jusqu'au règne d'Amurath, les sultans n'assistaient point au namaz, ou prière publique.*

Je ne sais d'après quelle autorité Mouradjah d'Assan attribue à Bajazet I ce trait que le prince Cantimir

attribue au sultan Amurath : le prince de Moldavie, et l'écrivain moderne, prétendent avoir puisé dans la même source.

N° XI, pag. 190. — *Tel était Tamerlan.*

« Il existe deux Histoires de Tamerlan ou Timur-
» Lene, Timur-le-Boiteux; l'une persane de Scherefedin-
» Ali, intitulée *Dhafer-Nameh*, ou le Livre des Vic-
» toires; l'autre a été composée en langue arabe, par
» Amed Ebn-Abdullah-Ebn-Arabshah, et traduite en
» turc par Nazmi-Zadè, sur l'ordre d'Ali, pacha de
» Bagdad, environ l'an 1110 de l'hégire, ou 1699 de
» l'ère chrétienne. Tamerlan, dans cette histoire, est
» peint sous les couleurs les plus odieuses : le traduc-
» teur turc représente le conquérant tartare comme un
» homme vil, méchant, cruel, intempérant, voleur et
» impie : l'original arabe n'a ni cette haine ni ce venin.
» L'histoire persane de Tamerlan, par Scherefedin, le
» peint comme un homme invincible, pieux, tempé-
» rant, aimable, savant, plein de justice; et, à quelques
» modifications près, ce portrait semble le plus vrai. »
C'est cette histoire de Tamerlan, de Scherefedin, que Petit de la Croix a traduite en français. (*Voy.* Toderini, *Littérature des Turcs.*)

N°. XII, pag. 103. — *Après qu'elles auront passé trois fois dans les bras d'un étranger.*

La répudiation, pour avoir son effet et opérer la

séparation absolue, doit être prononcée trois fois séparément, ou trois fois en une. Dès que le mari a dit à la femme : *Benden utcha talak bocha ol*, c'est-à-dire : Sois libre de moi par trois répudiations, le divorce est censé consommé. La femme demande ses reprises, exige la dot, et restitue le contrat. Alors le mari ne peut plus la reprendre, sans se soumettre à l'humiliante formalité du *hullé*. Il faut qu'un autre homme, dont la loi lui laisse le choix, ait un tête-à-tête avec l'épouse répudiée, et que le mari soit à portée de voir et d'entendre que le précepte est accompli. L'on appelle *hullé*, l'homme chargé de cette bizarre médiation. (Peissonell, *Lettre sur les Mém. du baron de Tott.*)

N°. XIII, pag. 110. — *Il jouait aux échecs avec* Shah-Rock, *un de ses fils.*

« *Shah-Rock* avait été ainsi nommé par Tamerlan, » qui reçut la nouvelle de sa naissance comme il jouait » aux échecs, et qu'il venait de faire échec au roi avec » la tour. Or, ce coup s'appelle *Sciah-Bokh*, en langue » persane. » (*Voyez* Toderini, tom. III.)

N°. XIV, pag. 3. — *Ce fut le sinistre yoghourth, dont le présage était accompli.*

« Timour traita Bayézid avec tous les dehors de la » politesse, de la bienséance et de l'humanité. L'ayant » prié, deux jours après, à dîner avec lui, le premier

» plat que l'on servit fut du yoghourth. A cette vue
» Bayézid parut troublé, interdit. Timour s'en étant
» aperçu, lui demanda s'il se trouvait mal. Chose
» étrange! répondit Bayézid; ce mets me rappelle
» un mot échappé de la bouche du sultan Ahmed-
» Dgélaïr. Un jour ce prince me dit : Tu verras de
» fort près Timour; tu dîneras avec lui, et le premier
» plat que l'on te servira sera du yoghourth. Cet évé-
» nement, qui justifie sa prédiction, m'agite et me
» trouble. Ahmed-Dgélaïr était prince de Bagdad et de
» l'Irak entier : dépouillé de ses états par Timour, il
» s'était réfugié à la cour ottomane. Bayézid lui accorda
» sa protection, et se refusa constamment aux sollici-
» tations du tartare qui le réclamait. Ce fut l'un des
» griefs de Timour contre Bayézid, et l'un des motifs
» qui allumèrent la guerre entre ces deux monarques.
» Timour, entendant le nom d'Ahmed-Dgélaïr, dit à
» Bayézid d'un air riant, que, puisque ce prince s'avisait
» de faire le devin, il ne devait parler à ses amis que
» de pronostics heureux; que pour lui, loin d'admi-
» rer ses connaissances dans un art aussi sublime, il
» ne voyait en sa personne qu'un homme de fort mau-
» vais augure, puisqu'il était la cause principale du
» désastre qui venait de frapper la maison ottomane. »
(*Tableau de l'Empire Ottoman*, tom. I.)

N°. XV, pag. 112. — *La fable historique de la cage de fer.*

C'est l'opinion du célèbre historien Gibbon, qui,

par son immense érudition, serait lui seul une autorité suffisante. « An attempt to facilitate : his escape by digging a mine under the tent prevokes the Mogul emperor to impose a harsher restraint ; and in his perpetual Marshes an iron cage on a Waggon might ba invented nostras a Wanton insult, but as a rigourous precaution. » Gibbon semble, d'ailleurs, s'être créé des objections pour les vaincre. Les historiens qu'il cite, à l'appui de la fable de la cage de fer, n'offraient tous, en se répétant les uns les autres, qu'un seul et même témoignage. Arabshah, l'auteur arabe dont Gibbon semble s'appuyer, ne fait pas mention de la cage de fer, mais bien Namaz-Zadè, le traducteur turc de l'auteur arabe : ce qui est fort différent. Il est bon de remarquer, dit l'abbé Tavernier, dans son ouvrage de la littérature des Turcs, vie de Tamerlan, d'après Herbelot, que tout ce qu'on lit dans différens écrivains au sujet de la cage de fer, ne se trouve pas dans les histoires les plus authentiques de ce conquérant, ni même dans celles qui ont été composées *par ses ennemis, comme est celle d'Anud-Ben-Arab-Shah.* Les annales turques, les traditions turques, qui forment les témoignages des historiens français, italiens, grecs, à ce sujet, ne prouvent que l'intérêt national que croyaient avoir les Musulmans ottomans à rabaisser et à diffamer le nom du conquérant qui avait vaincu Bajazet-Ilderim.

N°. XVI, pag. 141. — *Un service aussi signalé fut récompensé, dans Ibrahim, par le titre héréditaire de Khan.*

« Les Turcs, dit le prince Cantimir, le nomment
» leur Ulysse. Sultan Amurath II l'honora du titre de
» khan : il crut devoir reconnaître, par cette dis-
» tinction, la prudence consommée qu'il montra en
» tenant cachée, pendant quarante-un jours, la mort
» de l'empereur son père, sans qu'il en put rien trans-
» pirer au dehors. Ses descendans conservent aujour-
» d'hui le même titre : c'est la famille des Ibrahim-
» Khan-Ogli, qu'on peut regarder comme la plus
» illustre, la plus riche, et la plus accréditée de l'em-
» pire ottoman. A peine trouve-t-on une ville de
» quelque marque, dans tous les pays qui étaient de
» l'obéissance des Turcs au temps de notre Ibrahim,
» qui ne se glorifie de l'avoir eu pour fondateur de
» son sami, du côté des revenus comme des bâtimens.
» Et en effet, le grand nombre des édifices que cette
» famille a construits a un tel air de magnificence,
» qu'on a peine à comprendre d'où provenaient les
» fonds nécessaires pour fournir à une si prodigieuse
» dépense. La postérité de notre Ibrahim ressemble
» aux sultans, en ce que personne n'y prend de femme
» à titre d'épouse, comme s'ils dédaignaient de mêler
» un sang étranger avec le leur. Une autre maxime de
» cette famille, qu'elle tient de son illustre ancêtre, c'est

» de ne briguer aucun emploi civil et militaire : toute
» leur ambition se borne au titre de *Teulyet*, c'est-à-
» dire, à l'inspection des samis de leur fondation ou
» de celle de leurs pères. Les sultans même ne sau-
» raient les forcer à remplir aucun emploi public,
» depuis qu'Amurath II les en a exemptés : privilége
» ou indulgence que Soliman Cammi a confirmée pour
» honorer la mémoire d'Ibrahim-Khan, sans qu'on y
» ait dérogé jusqu'ici. Cependant on les voit toujours
» prêts, dans les besoins de l'Etat, à subvenir à ce que
» la nécessité commune exige, et ils envoient en cam-
» pagne des troupes levées et armées à leurs dépens.
» Aussi le sultan a pour eux des égards singuliers ; il
» leur rend tous les ans deux visites, et en est traité
» splendidement à dîner. Personne n'a un accès si libre,
» ni si fréquent auprès de Sa Hautesse. A leur approche,
» la coutume veut que le sultan se lève un peu ; ils
» saluent l'empereur du *selamun alcikinium*, c'est-à-
» dire : Paix soit avec toi ; et le prince répond : *Atikium*
» *esseliam*, qu'elle soit pareillement avec vous. Alors
» se tenant debout et dans un respectueux silence, le
» sultan leur dit : *Saffa gieldiniuz*, soyez les bien-
» venus. Quelquefois il les fait asseoir, et parle avec eux
» familièrement ; rare condescendance que le prince
» n'a qu'à l'égard du muphti et du premier visir. »
(Cantimir, tom. 1er.)

N°. XVII, pag. 152 — *Le pape Eugène envoya son légat, le cardinal Julien, déclarer que la paix jurée sur l'Evangile était nulle.*

« Et parce que le reproche d'avoir violé une alliance » accompagnée d'un serment solennel, arrêtait les » chrétiens et leur causait du scrupule, le cardinal légat » ajouta qu'il était quelquefois permis, pour le bien » public, de ne point tenir la parole qu'on lui a donnée, » quand cette parole lui est contraire ; et qu'on pou- » vait, en ces occasions, manquer de foi aux infidèles ; » qu'à la vérité on doit observer un serment juste et » fondé sur l'équité : mais que celui qui tend à la ruine » du particulier et du public, doit être censé nul ; » qu'une promesse insensée et infidelle déplaît à Dieu ; » qu'il était bien plus mauvais et plus criminel de violer » la sainteté d'une alliance faite avec le pape et avec » les princes de la religion chrétienne, et que Dieu » ne laisserait pas une si grande perfidie sans punition ; » enfin, qu'il serait beaucoup plus agréable au Seigneur, » et plus glorieux pour les princes, de retirer de la » dure servitude des Turcs tant de provinces qu'ils » avaient usurpées, que d'observer le traité fait avec » eux à la ruine de la foi et de la religion ; qu'il ne » fallait pas laisser échapper une si belle occasion ; qu'ils » n'en trouveraient pas une si favorable ; et que, pour » lever tous les scrupules que le roi de Pologne et les » grands pourraient avoir sur le violement, il leur en » donnait l'absolution par l'autorité du pape, dont il

» était le légat. » (*Hist. eccl.*, tom. XXII, liv. CIX.)

N°. XVIII, pag. 181 — *C'est ainsi qu'Annibal, au rapport de Tite-Live, fit entrer sa flotte dans le port de Tarente.*

Urbs exclusa maritimis commeatibus, propiùsque inopiam erant obsidentes quàm obsessi. Annibal convocatis principibus Tarentinorum omnes præsentes difficultates exposuit : neque arcis tam munitæ expugnandæ viam cernere, neque in obsidione quicquàm habere spei, donec mari potiantur hostes. Quòd si naves sint quibus commeatus invehi prohibeant extemplò aut abscessuros aut dedituros se hostes. Assentiebant Tarentini : cæterùm ei qui consilium afferret opem quoque in eam rem afferendam esse censebant punicas enim naves ex Siciliâ accitas id posse facere : suas quæ sinu exiguo intùs inclusæ essent, cùm claustra portus hostis haberet, ecquem admodum indè in apertum mare evasuras? evadent, inquit Annibal. Multa quæ impedita naturâ sunt consilio expediuntur. Urbem in campo sitam habetis : planæ et satis latæ viæ patent in omnes partes. Via quæ in portum per mediam urbem ad mare transmissa est, plaustris transveham naves haud magnâ mole ; et mare nostrum erit quo nunc hostes potiuntur : et illinc mari, hinc terrâ circumsidebimus arcem. Imò brevi aut relictam ab hostibus aut cum hostibus capiemus. Hæc oratio non spem modo effectus ; sed ingentem etiam ducis admirationem fecit. Contracta extemplò undique plaustra junctaque inter se : et machinæ

ad subducendas naves admotæ, munitumque iter quo faciliora plaustra, minorque moles in transitu esset. Jumenta indè et homines contracti, et opus impigrè cœptum : paucosque post dies classis instructa ac parata circumvehitur arcem et antè os ipsum portus anchora fecit. (Tite-Live, liv. XXIII, chap. 11.)

N°. XIX, pag. 181. — *Dragut échappa, avec ses vaisseaux, à André Doria, qui le tenait bloqué dans une anse, sur les côtes de Barbarie.*

« André Doria ayant failli Dragut aux Gerbes, il » vint aux seguennes de Barbarie, où il le trouva dans » le canal. Qui fut bien aise? Ce fut André Doria, lequel » l'ayant là acculé et coigné, qu'il n'en pouvait jamais » sortir sans sa miséricorde, vu qu'il n'y a nulle porte » de derrière ni apparence de pouvoir sortir. Dragut, » sans s'étonner, fait un petit fort à la hâte sur la terre, » à l'embouchure du canal, et empêche par ce moyen » l'entrée aux chrétiens, d'autant qu'il y avait fait des- » cendre trois ou quatre grosses pièces, qui tiraient » incessamment sur les galères chrétiennes. Cependant » il forge en soi une astuce ni militaire ni renarde, » mais du tout diabolique : par quoi, il amasse le plus » de gens du pays qu'il peut, qui pouvaient monter » jusqu'à cinq cents, les paie très-bien, et puis avec » sa chiourme, ses soldats et ses mariniers, par une » belle nuit, il jette ses galères hors de l'eau, et les

» met en terre, les faisant couler et rouler par des » rouleaux *environ trois lieues*; et fit si bien par la main » des travailleurs, qu'elles s'allèrent jetter de l'autre » côté dans l'eau, dans un autre canal, là où il les » arme et les refait soudain. Cependant ses gens de » son fort de terre faisaient toujours bonne mine, et ne » cessaient de combattre; quand Dragut vit qu'il était » temps, il envoya désengager ses gens, et leur manda » de quitter le fort de nuit et de se venir embarquer; » ce qu'ils firent si accortement et si diligemment, » qu'André Doria n'en sut jamais rien, jusqu'à ce que » Dragut commença à paraître en pleine mer avec ses » galères, qui avaient passé de l'autre côté. Qui fut » étonné? ce fut André Doria, qui se mit à la pour» suite; mais il n'était plus temps. » (Brant., *Vie des Grands Capit.*, tom. v, disc. 37).

No. X, pag. 183. — *Des derviches parcouraient les rangs, promettant aux soldats des récompenses.*

Les derviches (sur-tout les derviches beoktachis) suivent l'armée en campagne, et aucun orta ou régiment de janissaires ne fait le moindre mouvement pour changer de garnison ou aller à la guerre, ou à quelque cérémonie, que quelques-uns de ces derviches n'ouvrent la marche. Ils ont ordinairement, dans de pareilles occasions, les pieds, les jambes, et une partie du buste nuds; ils jettent en écharpe sur leurs épaules une peau de tigre, de lion, ou de quelqu'autre bête féroce : ils

ont en main une hallebarde, une pique, ou une hache d'armes, et marchent en chantant des vers à la louange de l'orta, et des prières pour la gloire de la religion et la prospérité de l'empire. (Peissonell, *Lettre sur les Mém. du baron de Tott.*)

N°. XXI, pag. 190. — *Ce fougueux sultan, qui ordonnait quelques heures avant le pillage et le meurtre.*

Mahomet qui impietatis apud suos, apud nostros viri perfidiæ et inhumanæ crudelitatis notam subiit, hanc saltem confessione omnium certam laudem à Barbaris repudiatam non insulsè tulisse existimatur, quod ei litterarum et præcellentium artium decus cordi fuerit; quandò cunctas clarissimarum gentium historicas sibi verti in turcicam linguam suberat; ut indè haustis militiæ præceptis, actionum suarum disciplinam, exemplorum varietate confirmaret, et præclaros artifices pictoresque præsertìm insigni liberalitate complecteretur. Nam est commentaria rerum ab ipso gestarum à liberto ejus Vicentino conscripta legimus; veràque ejus imagine sumus potiti quam Gentilis Bellinus à Venetiis Bizantium evocatus pinxerat; cùm ibi regiam multis tabulis rerum novarum ad oblectationem jucundissimam refersisset. (Paulus Favius in *Elogiis virorum bellicâ virtute illustrium*, lib. III, p. 265.)

N°. XXII, pag. 197. — *Dès l'année même de la conquête de Constantinople, Mahomet II fonda près de Sainte-Sophie le Médressé le plus nombreux.*

Aussitôt que Mahomet II eut enlevé l'empire aux Grecs, dit l'auteur de la Littérature des Turcs, il tourna ses vues du côté de l'avancement des études et de la culture des lettres dans la nation. Dès l'an 857 de l'hégire, ou 1453 de l'ère chrétienne, il fonda le Médressé, ou l'Académie de Sainte-Sophie, qui renfermait six colléges, six professeurs, le lecteur ou interprète de l'Alcoran, et le muderris ou préfet des études académiques. Hagi-Calfah, après s'être trouvé au siége d'Erzerom, venait entendre, en 1637, dans l'Académie de Sainte-Sophie, les leçons du savant Kurud Abdullah-Effendi, et le disciple était déjà savant lui-même. Quelque temps après, Mahomet II fonda une Académie plus vaste et plus magnifique encore ; elle est jointe à la mosquée appelée *Mahomédie*, et fut achevée en 868 de l'hégire, ou en 1471. Cette Académie comprend seize colléges, et le nombre des étudians est de trois cents. Mahomet II y joignit une bibliothèque, qui contient seize cent vingt-cinq manuscrits arabes, persans et turcs. Sur la porte on lit cette inscription : « L'étude » des sciences est un précepte divin pour tous les mu- » sulmans. » (*Littérature des Turcs*, tom. II.)

N°. XXIII, pag. 206. — *Un cordelier, appelé Capistran, soutenait depuis quarante jours la constance des assiégés.*

Jean de Capistran était le prédicateur de la croisade armée pour la délivrance de Belgrade. Jean de Capistran et Huniade s'attribuèrent, chacun en particulier, l'honneur de la victoire, dans les lettres qu'ils écrivirent l'un et l'autre au pape et à l'empereur; vanité basse dans deux hommes également recommandables par leurs grandes qualités. Capistran y avait contribué par ses prières et ses exhortations; Huniade par sa valeur, son courage et sa prudence; et tous deux eussent mérité plus de gloire, si chacun n'eût pris que la part qui lui était due. (*Histoire Ecclésiastique*, tom. XXIII.)

N°. XXIV, pag. 237. — *La prière de l'*Angelus, *ordonnée par le pape Calixte III, est un témoignage subsistant des terreurs de la chrétienté.*

Pendant que le pape Calixte III employait tous ses soins à réunir les princes chrétiens contre les Turcs, et à arrêter les progrès de Mahomet II, on vit au ciel une comète chevelue, qui paraissait tout en feu. Le pape saisit ce moment d'effroi pour engager le peuple à prier contre l'ennemi commun. Il indiqua des prières et des processions publiques; il ordonna qu'on sonnerait tous les jours les cloches vers l'heure de midi, afin d'avertir les fidèles de prier dans cette intention, et accorda des indulgences à ceux qui réciteraient alors

trois fois l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique. (*Histoire Ecclésiastique*, tom. XXIII.)

N°. XXV, pag. 260. —*Bajazet II savait qu'on pouvait ouvrir avec Borgia tous les trafics.*

La politique des cabinets de l'Europe du quinzième siècle, offrirait difficilement deux pièces plus curieuses que les deux lettres suivantes, qui prouvent l'alliance tacite du souverain pontife Alexandre VI et du sultan Bajazet II.

Instructions du pape données au Nonce envoyé par lui à sultan Bajazet.

Alexander, papa sextus, instructiones tibi Georgio Bozzardo nuncio et familiari nostro, postquàm hinc recesseris, directè et quantò citiùs poteris ibis ad potentissimum Magnum Turcam sultan Bajazet ubicumquè fuerit, quem postquàm debitè salutaveris, et ad divini Numinis timorem excitaveris, significabis ipsi nomine nostro qualiter rex Franciæ properat cum maximâ potentiâ terrestri et maritimâ, cum auxilio statûs Mediolanensium, Britonum, Burdigalensium, Normandorum, et cum aliis gentibus hùc Romam veniens eripere è manibus nostris Jem sultan fratrem celsitudinis suæ, et acquirere regnum neapolitanum, et ejicere regem Alphonsum cum quo sumus in strictissimo sanguinis gradu, et amicitiâ conjuncti, et te-

14.

neamur eum defendere, cùm sit feudatorius et subditus noster, et annuatìm solvat nobis censum, et sunt anni sexaginta tres et ultrà quòd fuit investitus rex Alphonsus avus ejus, deindè Ferdinandus pater cui successit rex qui per prædecessores nostros et per nos fuerunt investiti et incoronati de dicto regno, et ideò hâc de causâ prædictus rex Franciæ effectus inimicus noster, qui non solùm properat ut dictum Jem sultan capiat, et ipsum regnum acquirat, sed etiam in Græciam transfretare et patrias celsitudinis suæ debellare queat, prout Suæ Majestati innotescere debet, et dicent quod mittant dictum Jem sultan cum classe in Turquiam, et cùm nobis opus sit resistere, et nos defendere à tantâ regis Franciæ potentiâ; omnes conatus nostros opponere oportet, et se benè præparare, quòd cùm jam fecerimus, opusque sit facere maximas impensas, cogimur ad subsidium præfati sultan Bajazet recurrere sperantes in amicitiâ bonâ, quàm ad invicem habemus, quòd in tali necessitate juvabit nos, quem rogabis, et nomine nostro exhortaberis, ac ex te persuadebis, hinc omni instantiâ ut placeat sibi quàm citiùs mittere nobis ducatos quadraginta millia in auro Venetos, pro annatâ anni præsentis, quæ finiet ultimo die novembris venturi, ut cum tempore possimus nobis subvenire in quo Majestas Sua faciet nobis rem gratissimam; cui nolumus imponere aliud gravamen, et sic exponendo vires et conatus nostros in resistentiâ faciendâ, ne dictus rex Franciæ aliquâ victoriâ contrà nos potiatur,

et contrà fratrem Suæ Majestatis, cùm aut ipsæ rex Franciæ terrâ, marique sit longè potentior nobis, indigeremus auxilio Venetorum, qui obsistant, nec volunt nobis esse auxilio, imò habent arctissimum commercium cum inimicis nostris, et dubitamus quòd sint nobis contrarii; quòd esset nobis augmentum magnæ offensionis; et non reperimus aliam viam eos convertendi ad nostras partes tractandas quàm per viam ipsius Turcæ, cui denotabis ut suprà : et quòd si Franci victores forent, Sua Majestas pateretur magnum interesse, tùm propter ereptionem Jem fratris sui, tùm etiam quia prosequerentur expeditionem et longè cum majori conatu contrà altitudinem suam, et in tali causâ haberet auxilium ab Hispanis, Anglicis, Maximiliano, et Hungaris, Polenis et Bohemis, qui sunt omnes potentissimi principes. Persuadebis et exhortaberis Majestatem Suam quàm tenemur certiorem reddere ob veram et bonam amicitiam quàm habemus ad invicem, ne patiatur aliquod interesse, ut statim mittat unum oratorem ad dominium Venetorum, significando qualiter certò intellexit regem Franciæ movere se ad veniendum Romam, ad rapiendum Jem fratrem, indè regnum neapolitanum, demùm contrà se terrâque et mari præparare, quòd velit facere omnem resistentiam, et se defendere contrà ipsum, et deviare ne frater suus capiatur ex manibus nostris, quos exhortetur et stringat, quòd pro quanto cari pendant amicitiam suam, debeant esse adjumento et

defensioni nostræ, et regis Alfonsi terrâ marique; et quòd omnes amicos nostros et primum regem habebit pro nobis amicis suis, et nostros inimicos pro inimicis, et si dominium pollicebatur consentire tali petitioni suæ, orator habeat mandatum de non recedendo Venetiis quousquè viderit effectum, et quod dicti Veneti declarent se esse amicos et adjumento nobis, et regi Alphonso, et esse contrà inimicos Francorum et aliorum adhærentium regi Franciæ; et si contradixerint orator significat quòd celsitudo sua non habebit eos amicos, et posteà recedat ab eis indignatus: quanquàm credimus quòd si Sua Majestas ardenter astringat eos modo convenienti, condescendent ad faciendam voluntatem Majestatis Suæ, et sic persuadens eis multùm ut facere hoc velint, quia istud est majus adjuvamen quod habere possumus, impetret resisti injuriis nostris, et sollicitabis quantò citiùs talem oratorem ut recedat ante te, nam multùm importat acceleratio tua.

Denotabis pariter Magno Turcæ adventum oratoris magni Soldani ad nos cum litteris et muneribus quæ transmisit nobis, quandò Jem sultan fratrem suum accepimus, ac magnas oblationes et promissiones quas nobis fecit de magno thesauro, ac de multis aliis rebus, ut benè scis, quandòquidem tuo medio omnia sunt practicata, et sicut continetur in capitulis quæ dictus orator fecit et dedit, significabis Majestati Suæ intentionem nostram in quantùm tibi promisimus firmiter tenebimus, et nunquàm contrà veniemus in ali-

quâ re : imò nostræ intentionis est accrescere et meliorare nostram bonam amicitiam : benè gratum nobis esset et de hoc multùm precamur et hortamur celsitudinem suam quòd pro aliquo tempore nom impediat Hungarum, usque in aliquâ parte christianitatis et maximè in Croatiâ et civitatibus Ragusiæ quòd faciendo et obserando nos faciemus quòd non Hungarus inferat ei aliquod damnum, et in hoc Majestas Sua habebit compassionem complacendi nobis, attento maximè motu Francorum et aliorum principum. Quòd si in bellando perseveraret, habeat pro comperto Sua Magnitudo quòd in ejus auxilio essent quàm plures principes christiani, et doleret Majestatem Suam non fecisse secundùm consilium nostrum quod damus sibi primo ex officio, quandò simus pater et dominus omnium christianorum, posteà desideramus quietem Majestis Suæ ad bonam et mutuam amicitiam : quoniàm si aliter Majestas Sua statueret prosequi, et molestare christianos, cogeremur rebus consulere, cùm aliter non possemus obviare, maximis apparatibus qui fiunt contra Majestatem Suam. Dedimus tibi duo brevia quæ exhibebis Turcæ : in uno continetur quod faciat tibi dare et consignare 40000 ducatos pro annatâ præsente : aliud est credentiæ ut præstet fidem tibi in omnibus quæcumque in nomine nostro ipsi exposueris. (*MM. de Béthune, dans la Bibliothèque de S. M.*)

Lettre de Bajazet II à Alexandre VI.

Sultan Bajazet Khan, filius Soldani Mahumeti, Dei gratiâ imperator Asiæ, Europæ ac omnis maritimæ, patri et domino omnium christianorum divinâ Providentiâ papæ, Alexandro sexto romanæ ecclesiæ digno pontifici, post debitam et meritoriam salutationem ex bono animo et puro corde significamus Vestræ Magnitudini per Georgium Bozzardum, servitorem et nuntium Vestræ Potentiæ. Intelleximus bonam convalescentiam suam, et etiam quæ retulit pro parte ejusdem Vestræ Magnitudinis : ex quibus lætati sumus magnamque consolationem cepimus. Inter alia mihi retulit quo modo rex Franciæ annuatus est habere Jem fratrem nostrum, qui est in manibus Vestræ Potentiæ, quòd esset multùm contra voluntatem nostram, et Vestræ Magnitudini sequeretur maximum damnum, et omnes christiani paterentur detrimentum : idcircò unà cum præfato Georgio cogitare cœpimus pro quiete, utilitate et honore Vestræ Potentiæ, et adhuc pro meâ satisfactione; bonum esset quòd dictum Jem fratrem meum qui subjectus est mori et detentus in manibus Vestræ Magnitudinis omninò mori faceretis, quòd si vitâ careret, esset et Vestræ Potentiæ utile, et quieti commodissimum, mihique gratissimum : et si in hoc Magnitudo Vestra contenta sit complacere nobis, prout in suâ prudentiâ confidimus facere velle, debet pro meliori Suæ Potentiæ, et pro majori nostrâ satisfac-

tione quantò citiùs poterit cum illo meliori placebit Vestræ Magnitudini dictum Jem levare facere ex angustiis istius mundi, et transferri ejus animam in alterum sæculum ubi meliorem habebit quietem; et si hoc adimplere faciet Vestra Potentia et mandabit nobis corpus suum in qualicùmque loco esse citra mare, promittimus nos sultan Bajazet suprà dictus in quocumque loco placuerit Vestræ Magnitudini ducatorum trecenta millia ad emenda filiis suis aliqua dominia, quæ ducatorum trecenta millia consignare faciemus illi cui ordinabit Vestra Magnitudo, antequàm sit nobis dictum corpus datum et per vestros et eis consignatum. Adhuc promitto Vestræ Potentiæ quod vità meà comite, et quandiù vixero habebimus semper bonam et magnam amicitiam cum eàdem Vestrà Magnitudine, sine aliquâ deceptione; et eidem faciemus omnes benè placitas et gratias nobiles. Insuper promitto Vestræ Potentiæ pro meliori suà satisfactione, quod neque per me aut per meos servos, neque etiam per aliquem ex patriis meis erit datum aliquod compedimentum aut damnum dominio christianorum, cujuscumque qualitatis aut conditionis fuerit sive in terrâ, sive in mari; nisi essent aliqui qui nobis aut subditis nostris damnum facere vellent, et pro majori adhuc satisfactione Vestræ Magnitudinis, ut sit secura, sine aliquâ dubitatione de omnibus his quæ suprà promitto, juravi et affirmavi omnia in præsentiâ præfati Georgii, per verum Deum quem adoramus et super evangelia vestra (aliàs nostra)

observare Vestræ Potentiæ omnia usque ad complementum, nec in aliquâ re deficere, sine defectu aut aliquâ deceptione, et adhuc pro majori securitate Vestræ Magnitudinis, ne ejus animus in aliquâ dubitatione remaneat, imò sit certissimus de novo, ego suprà dictus Bajazet-Chan juro per Deum verum qui creavit cœlum et terram, et omnia quæ in his sunt, et in quem credimus et adoramus, quod faciendo adimplere ea quæ suprà eidem requiro, promitto per dictum juramentum servare omnia quæ suprà continentur, et in aliquâ re nunquàm contrà facere, neque contravenire Vestræ Magnitudini. Scriptum Constantinopoli in palatio nostro secundùm adventum Christi die 15 septembris 1494.

Et ego Philippus de Patriarchis clericus ferolivienसis apostolicâ et imperiali auctoritate notarius publicus infrà scriptus, litteras ex originali quod erat scriptum litteris latinis in sermone italico, in chartâ oblongâ Turcarum, quæ habebat in capite signum Magni Turcæ aureum, in calce nigrum, transumpsi fideliter de verbo ad verbum, et manu propriâ requisitus et rogatus scripsi et subscripsi, signumque meum in fidem et testimonium consuetum apposui Florentiæ die 15 novembris 1494 in conventu crucis ord. Minorum.

Cette lettre est imprimée en italien, dans le second volume de *Lettere de Principi*, lettere 4, Journal de Burchard, et dans la Vie du duc de Valentinois par Thomasi, pag. 163, tom. 1.

N°. XXVI, pag. 271. — *La tradition donna depuis le nom de Cara-Boulouk du cheval que montait Sélim.*

Medio ferè inter Constantinopolim et Adrianopolim itinere oppidulum est quod Tschiurlic vocant; memorabile adversâ Selimi cum patre Bajazete pugnâ, quo ex prælio equi beneficio, quem Caraboulouk, hoc est nubem nigram vocârunt, Selimus servatus est. (*Busbequii, Epist. primâ*, p. 48.)

N°. XXVII, pag. 298. — *Les paroles mystérieuses tirées au hasard des Psaumes de David.*

Les Psaumes de David font partie des livres saints et mystérieux où les Ottomans superstitieux puisent les oracles qui les dirigent dans leur conduite politique comme dans leurs actions privées. Ils font souvent mention des Psaumes de David, livre qu'ils appellent *Zebur*, et qu'ils reconnaissent avoir été divinement inspirés du saint Prophète. On trouve les Psaumes de David dans la plupart des quatorze bibliothèques publiques de Constantinople, et notamment dans celle de sultan Osman III, à côté du Pentateuque et de l'Evangile. (*Littérature des Turcs*, tom. II.)

N°. XXVIII, pag. 341. — *Le prophète législateur a proscrit toute représentation d'hommes ou d'animaux.*

Dans la religion mahométane, l'interdiction des images n'est pas prise dans le sens absolu. Dès l'époque

de l'institution des janissaires, plusieurs odas adoptèrent pour enseignes des chameaux, des éléphans et des grues, signes qui subsistent encore aujourd'hui. (*Voyez* Marsigli.) Sur les *nakes*, ou pyramides que l'on porte aux mariages des musulmans de tous les rangs, on voit une quantité de figures d'hommes et d'animaux en cire ou en carton. Au mariage d'Ibrahim-Pacha avec une sœur de Soliman, l'historien Petschewy rapporte que l'on remarquait deux candélabres revêtus de soixante mille figures en cire, d'anges, de séraphins, de poissons et d'oiseaux. (*Voyez* Mouradjah, *Code Religieux*, tom. IV.)

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Notes et éclaircissemens à l'appui de l'Histoire de l'Empire Ottoman.

TOME DEUXIÈME.

N°. I, pag. 19. — *Soliman avançait en âge.*

Voici le portrait que Busbec a laissé de cet illustre sultan :

De Suleimanno fortasse qualis mihi visus sit requires. Ætate jàm est ingravescente : oris dignitate totiusque corporis habitu tantâ imperii magnitudine digno : frugi et temperans semper habitus : etiam cùm per ætatem Turcarum instituto peccare, citra reprehensionem posset. Nam ne in adolescentiâ quidem aut vino se dedidit aut fœdis puerorum amoribus indulsit, quæ ferè Turcarum deliciæ sunt. Nec quicquàm illi etiam ab iniquioribus objici graviùs potest, præter animum nimis uxorium, ac proindè in morte Mustaphæ fortassis etiam incautiorem : quod vulgò poculis amatoriis et

incantationibus imputabatur uxoris, quam quidem posteàquàm in justæ uxoris locum duxit; satis constat nullam eum posteà pellicam, tametsi per leges nihil prohiberetur, attigisse. Religionis cæremoniarumque suarum custos severissimus, nec minùs illarum quàm imperii propagandi cupidus: pro ætate (nam ad sexagesimum annum jam accedit), satis integrâ utitur valetudine: nisi quod coloris vitium, latentis alicujus mali indicium est. Ulcus immedicabile, sive gangrænam in crure esse in vulgus creditum est. Sed ille coloris, quod dixi, vitium fuco, inductoque genis purpurisso corrigit, quoties oratores cum magnâ bonæ valetudinis suæ opinione vult dimissos. Quod quidem eò pertinere putat, ut cùm externi principes valentem et robustum magis reformident: cujus etiam rei non obscura indicia tùm deprehendi: neque enim cùm parùm diverso vultu abeuntem me dimisit, ab eo quo venientem exceperat. (*Burbec*, epist. 1.)

N°. II, pag. 52. — *Les prédécesseurs de Soliman, la plupart aussi instruits qu'animés de l'amour du bien public.*

Orchan fonda, dès l'an 1335 de notre ère, à Burse, sa ville capitale, une académie ou collége, qui devint fameuse par la culture des arts libéraux. Chaque sultan a suivi, de règne en règne, cet exemple jusqu'à nos jours. Bajazet I établit une académie à Burse et à An-

drinople ; Amurath ne manquait pas d'en fonder une dans chaque ville importante qu'il réunissait à son empire : enfin, Mahomet II institua la première académie musulmane dans Constantinople, sa conquête et sa nouvelle capitale. Bajazet II, Selim I, Soliman I, renchérirent les uns sur les autres de magnificence et de zèle pour les lettres. Constantinople compte aujourd'hui dix de ces nobles établissemens :

L'académie de Sainte-Sophie, fondée par Mahomet II 1553 ;

Celle de la Mahomédie, fondée par le même prince en 1471 ;

L'académie de sultan Bajazet II, en 1505 ;

L'académie de Selim I, en 1514 ;

L'académie de Solimanhié ;

Celle de la sultane Mihru-Mah, fondée par Soliman I ;

L'académie de Kilig-Ali, ou Occhiali, capitan pacha de Selim II ;

L'académie de sultan Achmet I, en 1600 ;

L'académie d'Osman III, commencée par sultan Mahmoud ;

L'académie de Mustapha III, ouverte en 1764.

(*Littérature des Turcs*, tom. II.)

N°. III, pag. 63. — *Des idées religieuses plutôt que des obstacles naturels s'opposèrent à cette grande entreprise.*

Pour l'éclaircissement de ce fait historique, il faut

remarquer que les musulmans sont tenus à faire cinq namaz ou prières : de ces cinq, la prière appelée *salath-witz*, doit se faire avant l'aurore. On y est obligé dans tous les pays et dans tous les climats, excepté dans ceux où le lever du soleil suit de fort près son coucher. Dans ces régions on peut se dispenser du cinquième namaz. Cependant les dispositions de la loi qui exceptent les musulmans de cette prière, dans les régions où l'aurore suit de fort près le coucher du soleil, ont fait envisager à la multitude tous les pays septentrionaux comme des climats qui lui sont absolument interdits. Cette opinion fit échouer un projet important conçu par le ministère ottoman, sous le règne de Selim II : il s'agissait de la jonction du Don et du Volga.

Selon les annales de l'empire, Tscherkess Cassim-Bey, circassien d'origine, et alors second ministre des finances, defterdar-schikk-sany, avait le premier imaginé cette grande entreprise. De son aveu elle exigeait un travail immense et des sommes considérables; mais il en relevait les avantages en temps de paix pour le commerce; en temps de guerre, pour le transport des munitions et des troupes contre les Persans ou les Russes. Le grand-visir Tawil Mohammed-Pacha donna aussitôt le sangiack de Caffa à ce même officier, et le fit partir pour la Crimée, avec ordre de s'occuper de cette entreprise, et de dresser un plan du canal de jonction. Sur les réponses de Tscherkess Cassim-Bey, le ministère pourvut aux préparatifs nécessaires. Une

escadre, chargée d'un grand nombre d'ouvriers, partit, en 1568, de Constantinople pour les côtes de la Crimée; elle portait aussi divers corps de janissaires et de Spahis, Tcherkess Cassim-Bey eut la conduite générale de l'opération, avec le commandement des troupes qui protégeaient les ouvriers; il fut même décoré du titre de pacha, et le sangiacat de Caffa fut érigé pour lui en beylerbeylik. Selim II expédia un ordre à Dewleth-Guiraïh-Khan, qui régnait alors en Crimée, de lever sans délai une nombreuse armée de Tatars, de marcher sur Astracan, de chasser les Russes des rives du Don et du Volga, de protéger les travaux relatifs à la jonction des deux fleuves, et de se concerter avec Tcherkess-Cassim-Bey sur les mesures à prendre pour le succès de l'entreprise. Plus de soixante mille Tatars et environ quinze mille Ottomans marchèrent vers Astracan. A leur approche les Russes abandonnent la ville : on les poursuit; on se répand dans la campagne, et on vient commencer l'ouvrage à quelque distance de Czaricin. Vers la fin de la belle saison, après trois mois de travaux, on était déjà au tiers de ce grand ouvrage, lorsque la politique de Dewleth-Guiraïh-Khan, éveillée par les insinuations de quelques officiers de son armée, parvint à la faire échouer. Ces officiers crurent voir, dans l'exécution de ce projet, qu'il rendrait un jour les Ottomans indépendans des secours et des armes des Tatars. La perte de leur considération leur parut devoir entraîner celle de leurs prérogatives,

la chute même de la principauté et la conversion de la Crimée en simple pachalick, comme les autres provinces de l'empire. Alarmé de ces réflexions, Dewleth-Guiraïh Khan emploie sous main mille ressorts pour faire échouer l'entreprise. Par ses ordres on répand, dans l'un et l'autre camp, parmi les ouvriers, qu'ils périraient bientôt sous ce triste climat, ou par le froid excessif, au milieu des neiges et des glaces; ou de faim et de misère, attendu les difficultés de faire transporter des vivres au travers de tant de pays déserts; ou par le fer ennemi, étant exposés à être surpris par les Russes et par les Circassiens, tous accoutumés, plus que les musulmans, à tenir la campagne au milieu de la plus rude saison. Ces bruits ne faisant que de faibles impressions sur les esprits, le khan imagina de faire valoir ce préjugé religieux qui fait regarder tous les pays du nord comme interdits aux vrais musulmans. Les émissaires du khan ne cessaient de plaindre le sort de ceux de leurs frères qui séjourneraient dans ces climats où dans les plus longs jours de l'été, la nuit, disaient-ils, n'étant que de quatre heures, ils seraient obligés de troubler leur repos pour faire les prières nocturnes prescrites par la loi, ou de sacrifier leur religion en ne s'en acquittant pas. Il n'en fallut pas davantage pour soulever les esprits : Ottomans et Tatars, tous se répandent en murmures, et demandent à être reconduits dans l'empire. Tscherkess-Cassim-Bey emploie inutilement les caresses, les promesses, les

menaces, pour dissiper les clameurs, et maintenir l'ordre dans le camp. Officiers, soldats, ouvriers, abandonnèrent tout-à-coup leurs postes et leurs travaux, et regagnèrent par troupes, les uns la Crimée, les autres la côte orientale de la mer Noire. (*Tableau général de l'Empire Ottoman*, tom. II.)

N°. IV, pag. 85. — *Occhiali échappé avec gloire du désastre de Lépante.*

La tradition a donné, chez les chrétiens, dans l'histoire le nom d'Occhiali au célèbre amiral musulman Ulug-Bey, qui prit depuis le nom de Kilig-Ali. Hagi-Calfah, dans son *Thufethul-Chibar*, ou livre sur les guerres maritimes des Ottomans, le place au rang des plus illustres marins de l'empire, et les contemporains ne mettaient pas Dragut au-dessus de lui. « Or j'ai vu » plusieurs mariniers et capitaines de mer, et même » des chevaliers de Malte, faire entre eux cette question, à savoir qui était le plus grand homme de mer » et le meilleur capitaine, ou Dragut, ou Occhiali : les » uns tenaient pour l'un, les autres pour l'autre. Ceux » qui tenaient pour Occhiali, disaient qu'il avait eu » de plus grandes et honorables charges que Dragut ; » car il avait commandé en général et amiral du » Grand-Seigneur, et que la belle action qu'il fit à la » bataille de Lépante l'éleva bien fort ; d'autant qu'après » avoir combattu tout ce qui se pouvait, il se retira

» encore avec force vaisseaux à Constantinople, ayant
» cette assurance de se présenter au Grand-Seigneur,
» qui enrageait de dépit et ne voulait voir nuls de ses
» capitaines qui eussent été là. Mais Occhiali, pressant
» pour avoir l'audience, et l'ayant obtenue, il fit en-
» tendre à son prince si bien ses raisons, qu'il l'ouït et
» l'honora de plus grandes charges qu'il n'avait fait;
» sachant bien aussi qu'il avait perdu tous ses bons
» hommes, et que de nécessité il se fallait servir de
» cet homme capable, resté du naufrage et des reliques
» de tant d'autres; comme de vrai, il releva, certes,
» ce coup là son prince et son dieu Mahomet.

» Quant au reste, Occhiali a été petit compagnon
» comme Dragut. Il fut natif de Calabre, où j'ai vu le
» lieu et aucuns de ses parens qu'il venait voir quel-
» quefois et leur faisait du bien et du plaisir. Il était
» moine, se dit-on, et, s'en allant à Naples pour
» étudier, il fut pris, et depuis se renia; et, de peu à
» peu se faisant corsaire, il s'avança comme on l'a vu. »
Brantôme ajoute, ce qui n'est pas moins remarquable:
« Bien qu'il fît bonne mine de renégat, il ne quitta
» jamais sa religion du christianisme. Je l'ai ouï ainsi
» de M. de Dax (l'évêque de Dax, François de Noailles),
» ambassadeur pour le roi en Levant, qui avait vu
» Occhiali à Constantinople. » (Brantôme, *Vies des grands Capitaines*, tom. v, disc. 38.)

N°. V, pag. 112. — *Paroles que la loi musulmane applique au travail manuel.*

« Adam était agriculteur; Noé était charpentier; » Abraham, tisserand; David faisait des cottes de mailles, » et Salomon des corbeilles de dattier; le calife Omar » travaillait les cuirs; Osman vendait des comestibles; » Ali, le cousin du prophète, était aux gages d'un maître » pour gagner son pain. A leur exemple, les musulmans » ottomans se font un point de religion d'exercer un » art quelconque : tous les sultans se sont conformés les » premiers à cette loi volontaire. Mahomet II cultivait » des fleurs; Soliman-le-Grand faisait des babouches; » Achmet I faisait des étuis avec des os de lièvre, » qu'il envoyait ensuite en présens aux grands de sa » cour, faveur onéreuse en ce qu'elle renfermait un » ordre tacite d'y répondre par un don digne du sultan. » Ahmud III, qui excellait dans l'écriture, copiait des » livres canoniques et peignait les noms de Dieu, de » Mahomet, des quatre premiers califes, ornemens » permis dans les maisons et les mosquées. Mahmoud I » faisait des curedents d'ébène et d'ivoire, et des ouvrages » d'orfévrerie et de bijouterie. Osman III s'amusait à » la menuiserie, et faisait des petits secrétaires qu'on » appelle *pischtahkta*; Mustapha III avait un magni- » fique atelier, où il s'enfermait pour battre monnoie » avec les officiers de sa maison. Abdul-Hamid faisait » des arcs et des flèches; Sélim III s'est adonné à la » peinture des mousselines qui sont à l'usage des » femmes. » (Mouradj., tom. IV.)

N°. VI, pag. 114. — *Elisabeth demande à trafiquer sous son pavillon.*

« Sous le règne d'Elisabeth, les Anglais traitèrent » avec la Porte, et obtinrent le privilége de commerce » sous leur pavillon. Cette première faveur les enhar- » dit, et ils prétendirent bientôt que les Hollandais ne » devaient reconnaître, dans toute l'étendue de l'em- » pire ottoman, d'autre protection que la leur. La Porte » fut favorable à cette prétention, ne regardant pas les » Provinces-Unies comme une nation particulière, » mais comme une dépendance ou une annexe du » royaume d'Angleterre. Dans les priviléges que Maho- » met IV accorda à Charles II en 1675, les Anglais » furent assimilés aux Français, qui jusque-là avaient » joui d'une faveur exclusive à la cour ottomane. Les » Anglais, est-il dit article 18, jouiront, dans toute » l'étendue de l'empire ottoman, des mêmes priviléges » qui y ont éte donnés aux Français et aux Vénitiens; » c'est-à-dire, que toutes les nations qui ne tiennent » pas d'ambassadeur ordinaire à la Porte, pourront » aborder et commercer dans tous ses ports sous le » pavillon d'Angleterre (art. 1 et 33); que les Anglais » ne paieront pas la taxe nommée *karatche* ou capi- » tation, et qu'ils pourront charger sur leurs vaisseaux » toutes sortes de marchandises, à l'exception de la » poudre à canon, des armes à feu et autres, dont on » se sert à la guerre (art. 13 et 22). » (Mably, *Droit public de l'Europe*, tom. VI, pag. 49.)

N°. VII, pag. 116. — *Qu'il serait désormais l'unique héritier de tous les pachas, et de ceux de ses sujets qui laisseraient une riche succession.*

Ce fut, sans doute, ce firman d'Amurath III qui a jeté dans l'erreur l'anglais Ricaut et le président de Montesquieu.

Ce dernier dit, dans l'*Esprit des Loix* : « En Tur-» quie, lorsqu'un homme meurt sans enfant mâle, le » Grand-Seigneur a la propriété, et les filles n'ont que » l'usufruit. » (Liv. v, chap. xiv.)

Sans en appeler au fait, répond l'ambassadeur anglais Porter, le sens du chapitre intitulé *les Femmes* aurait fait connaître au savant président de Montesquieu avec quelle précision le prophète a fixé et déterminé l'ordre des successions dans les familles, soit pour les hommes, soit pour les filles et les femmes, et par conséquent combien les propriétés des particuliers sont assurées par la loi, combien elles sont hors des atteintes et au dessus du pouvoir des sultans. (*Voyez* Porter, *Observations sur la relig., les loix, le gouv. et les mœurs des Turcs.*)

Il est constant qu'il y a en Turquie une jurisprudence qui établit des droits d'hérédité ; et c'est, comme le dit Porter, d'après les termes du Coran qu'elle est réglée. Mahomet dit, dans la Sura, ou au quatrième chapitre des femmes : Les garçons auront autant que deux filles ; s'il n'y a que des filles, et qu'il y en ait plus de deux, qu'on leur donne les deux tiers de l'hérédité du défunt, et la moitié s'il n'y a qu'une fille.

La doctrine du Coran sur l'hérédité est suivie, puisque la question suivante fut présentée au muphti.

Dem. Zeïd venant à mourir et laissant trois femmes, quatre fils et une fille; si de l'héritage de Zeïd, consistant en soixante-douze portions, on en donne trois à chaque femme, quatorze à chacun des enfans, et sept à la fille, la distribution sera-t-elle bonne?

Rép. Oui : Dieu sait le meilleur.

On paie au sultan trois pour cent des biens qu'un frère hérite de son frère mort sans enfans. Au défaut de parens aussi proches, les biens passent au plus proche. Quand il ne reste que des femmes, elles entrent en possession des biens, et héritent des maisons, des jardins, mais non des terres labourables de quelque étendue, lesquelles sont dévolues au sultan, et ont coutume d'être données en fiefs militaires. S'il ne se présente pas d'héritier même éloigné, les biens tombent au trésor impérial. Il fut cependant établi sagement par Soliman, d'après les observations de Loufti-Pacha, que les biens seraient mis en séquestre pendant sept ans.

Il règne une jurisprudence conforme au système féodal, et qui a lieu pour les personnes de la cour, pour les ministres qui sont au service du souverain. Ceux-là possèdent leurs offices aux conditions féodales, plusieurs même à titre de fiefs. Ainsi, par un consentement tacite, ils y entrent à la condition que la succession

du fief et de leurs autres biens tombera entre les mains du prince.

Le droit de propriété est respecté du sultan, non-seulement pour les sujets turcs, mais encore pour les autres nations sujettes. (*Litt. des Turcs*, t. I, ch. V; *Etude de la loi sur les divisions et successions d'hérédité.*)

N°. VIII, pag. 270. — *Le portrait vigoureux et ressemblant des Ottomans de ce temps-là.*

Sævissimus hostis Turca, innumeris penè gentibus devictis per tot regum regnorumque stragem atque cadavera ad nos iter patefecit, patriæ nostræ jugulo mucronem admovet, neque tamen commovemur, neque suppetias imus. In urbe, si quod ortum est incendium, nemo est qui non, relictis rebus ad restinguendum currat, qui non pro viribus opem ferre conetur. At nos qui patriæ cives amantis haberi volumus, in tanto ejus periculo otiosos duntaxat et inertes spectatores nos præbemus; nec ejus aspectus turpissimè deformandus, non sacra, non religio mox abjuranda, non conjugum et liberorum tacitæ voces, ne se in fædissimam servitutem abripi patiamur deprecantium movent. Ignarissimum quodque animal ubi prolem periclitari sentit nullâ vi retinetur, per ferrum et flammam opitulatum ruit. Contrà nos viri fortes posteritatem nostram, nefariis hostibus ad omnem injuriam et turpitudinem ope nostrâ destitutam prodemus? nam quæ

reliqua nobis spes, quod columen, quod præsidium? Nùm in ejus hostis bonitate atque clementiâ spei aliquid reponemus? Qui postquàm ex suis latebris erupit, humani sanguinis rivus fluere nunquàm destitit. An in ejus æquitate et moderatione? Qui pacem, qui fœdera nunquàm pili fecit: apud quem nulla valent communes reliquarum gentium leges: quem nullus pudor, nulla honesti ratio continet; qui fidem, qui jusjurandum homini christiano datum, violare, ubi rationibus suis conducit, non modò nullum nefas, verùm etiam pium et sanctum putat. Quem in nos profana stimulat religio, armat majorum æmulatio, regnique propagandi cupiditas, rapit denique sacra et inexplebilis bonorum nostrorum sitis. Nam totâ quidem nos erramus viâ, si aut patientiam nostram, aut injuriarum oblivionem, vel tantillùm ad securitatem nostram profuturam speramus. Quò nos modestiores, quò pacis, atque pactorum, quòque æqui et boni observantiores ostenderimus, eò magìs in nos ejus hostis insolentiam provocabimus. Qui hæc omnia non virtuti, nec bonitati nostræ refert accepta sed timiditati, sed ignariæ, sed desperationi rerum nostrarum. In hoste non est quòd spem ullam collocemus; in nobis si nulla est; neque sanè restat aliud, quàm uti solent homines judicum sententiâ morti addicti, ut placidè ad supremum casum nos componamus et tanquàm clausis oculis ferrum jugulo recipiamus: nisi fortè vires aut fortunam ei defuturam putemus, quem ex ignotissimo,

tot victoriæ, tàm terrâ quàm mari, brevissimo temporis spatio partæ tantoperè nobilitârunt. Quo velut igne à parvis initiis orto, omnes jam ferè totius orbis terrarum partes conflagrârunt. Quem bellis fractis reformidant Orientis populi, Assyrii, Persæ, atque Armenii; cujus vim atque arma, ipsi quoque Scythæ sæpè jam senserunt, et qui suis ex alterâ parte caloribus tuti esse poterant Æthiopes. Nam de nostrâ Europâ quid dicam? Captum vidimus Belgradum, obsessam Viennam, et Prados Lintzio usquè abactas. Tantos progressus ad nostram perniciem præter alias victorias, unus Suleimannus facere potuit. Nostrorum regnm est pro terræ cespite ab stirpe ultimâ ad seros usquè nepotes inter se bella continuare: Othomannorum singuli (utinam ne tàm verè quàm dolenter dicam!) suis victoriis regna regnis semper accumulârunt: ità ut quantùm olim florentissimæ nationes imperiis suis complexæ sunt, Assyrii, Persæ, Macedones, Romani, soli suâ ditione ferrere videantur. Et nescimus adhuc quo versemur in periculo? Quod mare, qui montes, quæ solitudines, aut qui populi in medio relicti, quorum præsidio nos ab horum injuriâ tutos fore speremus? Amissa, prostrata omnia. Hærent in cervicibus nostris quos procùl perhorrescere debebamus. Patriæ sanguine atque ultimo spiritu litandum est hosti cruentissimo. Namne id quidem solatium superest, quod ferè solet in gravissimis mortalium cladibus, ut cum bonâ spe simus, hæc mala

non fore diuturna. Sæpè barbaræ nationes multis provinciis tanquàm subitâ aliquâ procellâ gravem calamitatem intulerunt: sic Gothi, Wandali, Alani, Hunni, Tartari, multas regiones mundârunt, magnisque cladibus affecerunt. Quæ tamen eo tolerabiliores videri potuerunt, quod certa spes perpetuas non fore relinqueretur. Itaque postquàm illa veluti tempestas prætererat, quæ afflicta, imò penè deleta videbantur, mox recreata revirescebant. Sed hìc hostis ea est vigilantia, eam servat disciplinam; eâ utitur in conservandis iis quæ sibi adjunxit ratione: ita regnat ac dominatur, ut ubi semel vestigium fixerit, indè se moveri non patiatur, nunquàm se attollet seges quàm semel illum calamitas depresserit: adeòque difficile dictu videtur, sitne in acquirendo felicior, an in tuendo quæ acquisierit firmior. *Busbec, de re militari contrà Turcas instituendâ Consilium.*

N°. IX, pag. 245. — *Ce fut sur les cadavres de trente mille Persans égorgés qu'Amurath entra en triomphe.*

Cette cruelle boucherie était déjà exécutée en grande partie, lorsque Schah-Cali, l'Orphée de la Perse, trouva le moyen de se présenter devant le féroce sultan, et chanta, sur *scheschadar* ou psaltérion, la ruine de Bagdad et le triomphe du vainqueur. Son enthousiasme, excité par la douleur, fut si touchant et si merveilleux, que le cœur dur de ce prince barbare s'amollit, et il ne put s'empêcher de verser des larmes de compas-

sion. Le carnage fut arrêté, et le musicien sauva la vie aux débris d'un peuple immense. Amurath le mena à Constantinople, avec quatre autres musiciens du premier ordre. Ce furent eux qui firent prendre aux Ottomans le goût de la musique : ils ne connaissaient guère cet art ou cette science avant la prise de Bagdad par Amurath IV. (*Voyez* Cantimir, *Hist. ott.*, t. III; et *Essai sur la musique des Turcs*, par l'abbé Toderini.)

On voit cependant que les princes même cultivaient autrefois cet art. Les historiens nationaux parlent des talens et du goût que le malheureux prince Corend, frère de Sélim I, avait pour la musique vocale. Presque tous les sultans ont deux corps de musiciens, l'un pris parmi les icoglans, l'autre parmi les filles esclaves du harem. Ceux des monarques ottomans qui ont eu le plus de goût pour cet art, ont été Bajazet I, Sélim II, Mustapha I, Amurath IV, Ibrahim I, Mahomet IV, Mahmoud I.

Les instrumens les plus connus et les plus usités chez eux, sont le violon, la basse de viole, la guitare, le cistre, le luth, la flûte, le sifflet de Pan; *neïh*, espèce de flûte traversière ; le tambour de basque, le psaltérion ou *scheschadar*. Les gens de la campagne ont la musette, la cornemuse, le chalumeau, qu'ils tiennent des Grecs. La musique militaire se compose des timbales, des tambours, des cimbales, du *tam-tam*, dont le nom exprime l'harmonie imitative ; des fifres et des trompettes. (*Tab. de l'Emp. ott.*, t. IV.)

N°. X, pag. 251. — *Quelques historiens disent qu'il lisait Machiavel, qu'un rénégat lui avait traduit.*

Ce n'est pas que les livres turcs qui traitent de la politique soient souillés de principes aussi pervers. L'Europe peut s'en convaincre par l'ouvrage de Névali, précepteur des sultans Amurath III et Achmet I, intitulé le *Feranameh*, livre composé dans le goût de ceux qu'Aristote composait pour Alexandre. Dans le troisième chapitre, il traite de la prudence et de la modération que doit avoir un souverain ; dans le quatrième, de la soumission aux ordres et à la volonté de Dieu ; dans le cinquième, de la patience ; dans le sixième, dont il doit avoir une connaissance générale ; dans le septième, des grâces à rendre à Dieu ; dans le huitième, de la libéralité et de la manière de l'exercer ; dans le neuvième, de la justice que le prince est tenu de rendre à ses soldats ; dans le onzième, du pardon et de la grâce qu'il faut accorder à ceux qui sont tombés dans quelque faute ; dans le douzième, de la douceur dont on doit user envers tout le monde, et de l'humanité que le prince doit mettre dans son accueil ; dans le treizième, de la manière de punir les coupables ; dans le quatorzième, des personnages qu'il faut favoriser d'une amitié particulière ; dans le quinzième, des qualités nécessaires aux visirs et aux ministres. Le prince musulman de Névali ne ressemble guère au prince chrétien de Machiavel. (Todérini, t. 1, *Philosophie morale.*)

N°. XI, pag. 278. — *Toutes les pensées de Kiuperli eurent pour but de détruire cette milice, etc.*

Le grand-visir Kiuperli, s'apercevant que la milice devenait de jour en jour plus redoutable aux sultans, auprès desquels elle était sans cesse, et que son arrogance se fondait sur ses priviléges, conseilla à Mahomet IV de l'affaiblir. Il lui insinua qu'il n'était pas mal de fermer les yeux sur certains abus qui pourraient servir à l'abâtardir, lui représentant qu'il était dangereux de la laisser au cœur de l'empire. Ce conseil, qui fut suivi par le sultan, eut tout l'effet que le visir en attendait. Bientôt après on ne fit plus la revue des chambres établies pour les exercices militaires dans chaque oda, et on vit les soldats dispersés en plusieurs endroits, les uns s'abandonner à la fainéantise, et les autres quittant le pénible exercice des armes s'adonner au commerce ou à quelque métier. Ce premier désordre entraîna les changemens dans l'élection des chefs, sans plus avoir aucun égard ni pour la valeur ni pour le mérite; la faveur et l'intérêt obtinrent seuls tous les emplois. Plusieurs, dont le sultan disposait seul, passèrent au pouvoir du visir, qui les distribue encore aujourd'hui comme il le juge à propos. Celui de janissaire-aga fut de ce nombre : c'était une charge dont le Grand-Seigneur récompensait ordinairement quelqu'un des pages du sérail, pour le rendre indépendant du visir. Cette innovation dans l'élection des chefs rendit l'emploi de janissaire-aga autant à charge et méprisable,

qu'il avait été jusque-là honorable et recherché. L'avilissement du corps entier ne tarda pas à suivre l'avilissement des chefs. (Marsigli, t. II, p. 5.)

N°. XII, pag. 280. — *Le célèbre Mehemet I, premier grand-visir du nom de Kiuperli.*

Voici les derniers conseils que donnait au sultan Mahomet IV le célèbre Mustapha-Kiuperli avant de mourir : 1°. De ne point prêter l'oreille aux suggestions des femmes ; 2°. de remplir le trésor le mieux qu'il pourrait ; 3°. d'être toujours à cheval, et de tenir assidûment les troupes en activité. (Toderini, *de la Politique ottomane.*)

N°. XIII, pag. 287. — *L'Anglais Porter assure que la secte de Sabatéi-Sévi existe encore, principalement à Salonique.*

Il y a en Turquie, principalement à Salonique, une secte d'une espèce toute particulière. Elle tire son origine d'un certain Sabatéi-Sévi, juif du dernier siècle, qui se donnait pour inspiré et pour le Messie, et qui eut un grand nombre de partisans. En professant extérieurement la religion mahométane, ces sectaires observent dans le particulier les rites judaïques, et en grande partie suivant les mêmes principes et de la même manière que les ébionites parmi les premiers chrétiens : ils se marient entre eux et habitent tous dans le même quartier de la ville, sans communiquer avec les

mahométans, si ce n'est pour leur commerce, leurs affaires, et dans les mosquées : ils n'entrent jamais dans une synagogue, et n'avouent point leur schisme. On ne comprend pas aisément comment ils peuvent rester ainsi parmi les Turcs sans être notés ni molestés, ou plutôt cela fait voir combien les Turcs sont de facile accommodement sur cet article : ils pardonnent l'exercice particulier d'une autre religion en faveur de la profession publique de la leur. Si cependant ces sujets mahométans professaient publiquement les deux religions, il est certain qu'aussitôt on en ferait un exemple. La mort est le partage inévitable d'un apostat. (Porter, chap. IV, *des Sectes.*)

N°. XIV, pag. 302. — *La bonne foi musulmane répugnait à rompre la trève de vingt ans, etc.*

Les branches vastes et multipliées de la politique ottomane se trouvent dans le code de la législation religieuse. C'est lui qui fixe le droit des gens, le droit de la guerre, qui recommande la foi publique. (*Politique ottomane*, Toderini, t. I.)

N°. XV, pag. 310. — *Le grand-visir donne l'ordre de mettre à mort tous les prisonniers, et trente mille malheureux esclaves chrétiens furent égorgés.*

Pour le maintien de ce fait historique, il n'est besoin que d'opposer le comte Marsigli, témoin ocu-

laire, à lui-même. Il dit que la crainte d'occasionner un soulèvement, en faisant périr les esclaves après avoir exigé la taxe appelée *pingik* de ceux qui les achetaient, empêcha seule Cara-Mustapha de mettre à exécution cette pensée atroce; mais il dit que les Tartares qui avaient enlevé presque tous ces esclaves, se refusèrent à l'établissement de la taxe, et il dit formellement:

« Ils emmenèrent un nombre indicible d'esclaves dans la grande incursion qu'ils firent en Autriche : il s'y trouva des enfans, des filles et des femmes; et c'est pour cela que la plupart des hommes furent décapités durant le siége de Vienne, dans la place du supplice, qui était proche du lazareth, sur le bord du Danube. Je devais être moi-même du nombre de ces malheureux; mais je fus miraculeusement délivré. » (Marsigli, pag. 8.)

N°. XVI, pag. 310. — *Le grand-visir refusa de lever le siége, etc.*

Le grand-visir, bouffi d'orgueil de voir qu'on lui amenait les esclaves par milliers que les Tartares avaient faits, croyait que, sans aucune hostilité, il n'avait qu'à paraître pour être déclaré vainqueur. Aussi se passa-t-il de montrer tout l'attirail de son armée, pour qu'on la crût plus nombreuse qu'elle n'était. Le camp des Turcs n'était qu'un amas confus de tentes et de bagages, le tout placé en croissant,

suivant leur coutume. Cara-Mustapha n'eut, dans la disposition de son camp, que la seule prévoyance de faire subsister les janissaires dans les approches, en faisant camper l'infanterie aussi près de la ville de Vienne que le terrain put le permettre. Lorsque le secours des Impériaux et des Polonais, dont la gloire ne put être disputée au roi Jean, commença de paraître, la terreur se répandit parmi les Turcs. Le visir n'eut pas plutôt su que ce monarque commandait le secours, qu'il fit appeler Ibrahim, pacha de Bude, âgé de plus de quatre-vingts ans, doyen des pachas de l'empire, et appelé le père de la milice. Le visir le fit poster au pied des montagnes, d'où il voyait que le secours viendrait, et lui donna ainsi un commandement disproportionné à son âge, qui ne lui permettait pas d'agir en personne, afin d'avoir occasion de le faire mourir s'il ne parvenait pas à repousser l'armée de secours. Ibrahim-Pacha, étant à Bude, avait toujours écrit à la Porte contre le siége de Vienne, contre cette entreprise insensée du grand-visir. Malgré les reproches de Cara-Mustapha, après que le duc de Lorraine eut abandonné Vienne à ses propres forces, Ibrahim blâmait encore la témérité de l'expédition. Malgré l'approche du roi de Pologne, le visir, plein de présomption et d'ignorance, s'obstina à ne rien changer à la disposition de son camp, et même à ne le pas retrancher. Il excita contre lui des murmures universels dans l'armée ottomane, qui ne pouvait souffrir son avarice,

parce qu'il fut l'auteur de la taxe imposée sur les esclaves, appelée *pingik*, taxe qui consistait en un sequin par tête que devait lui payer celui qui les achetait. Il tâcha de la mettre sur le grand nombre que les Tartares avaient amenés dans le camp; mais ils ne voulurent pas s'y soumettre, et faillirent à se révolter. S'il n'eût pas mis cette taxe dont je viens de parler, lorsqu'il vit que Vienne résistait plus long-temps qu'il ne se l'était imaginé, et que les vivres commençaient à manquer, Cara-Mustapha aurait exécuté le barbare dessein de faire trancher la tête à tous les esclaves, au nombre de plusieurs milliers, pour se débarrasser de bouches inutiles. Cependant cela fut impossible, parce qu'après avoir exigé à son profit le *pingik*, l'armée entière se serait sans doute révoltée contre lui.

Le jour qui précéda la délivrance de Vienne, le grand-visir s'avança, avec le gros de son armée, du côté de Kalemberg; on entendit crier le lendemain au matin : *Giaour jachinder*, les Infidèles arrivent; et une grande partie de la milice, au lieu de songer à la défense du camp, commença à plier bagage, renfermant ce qu'elle avait de plus précieux, présage de la fuite qui suivit. J'étais campé vis-à-vis de la porte de......., et je voyais que les Turcs couvraient, par leurs turbans, le bord de la montagne, comme si ç'avait été un tapis blanc. Je les voyais, dis-je, monter par pelotons; quelques-uns s'avançaient, et d'autres se

retiraient. Enfin, je les vis tout-à-coup prendre la fuite par milliers; et même plusieurs des janissaires qui étaient dans les retranchemens, se voyant abandonnés par ceux qui devaient les soutenir, se retirèrent aussi sans rentrer dans le camp. J'eus une entière satisfaction de voir Vienne délivrée. On me détacha du piquet auquel j'étais attaché comme esclave; et je fus obligé de fuir, pieds nus, à travers les vignes, avec le Turc qui était mon patron. Je ne pus résister long-temps à la fatigue d'un pareil voyage; et on me mit, pour me soulager, sur une méchante rosse qui se trouvait par hasard dans le chemin. On marcha toute la nuit au clair de la lune, et on se trouva le matin au bord de la Mita : on pensa alors à rallier les troupes fugitives. Je me consolais d'avoir vu, pendant la déroute, l'orgueilleux visir, *fuggitivo con l'occhio destro bendato, e visipeso di tutti.* (Marsigli, pag. 121.)

N°. XVII, pag. 312. — *Cara-Mustapha sauva le sangiak-schérif.*

Les chameaux portent le bagage dans les armées turques. Les plus estimés se nomment *egim*, coûtent beaucoup plus que les autres, puisqu'on les vend jusqu'à trois et quatre mille rixdallers. Ils peuvent faire vingt lieues dans un jour sans boire ni manger; c'est pour cela qu'on leur fait porter ce qu'il y a de plus précieux parmi le bagage. Cara-Mustapha en avait deux au siége de Vienne; et, par le moyen de ces

deux animaux, il sauva, dans la déroute, le Coran et l'étendard de Mahomet. (Marsigli, pag. 63.)

N°. XVIII, pag. 328. *De tout ce vaste pays, il ne leur restait plus de place importante que la ville d'Agria.*

« Le circuit de cet empire ottoman, en 1679 et 1680, allait à l'Occident, des deux côtés du Danube, jusqu'à seize lieues de Vienne. Il était borné par le Vag et le Raab, rivières étroites et guéables en beaucoup d'endroits, et qui ne faisaient point une assez forte barrière pour la sûreté d'une capitale telle que Vienne.

Depuis le Raab, les frontières étaient vers le couchant d'été, au pied des montagnes de la Styrie; et, tournant vers le sud, elles allaient jusqu'à la rivière de Culpe qui, en quelques endroits, séparait les deux empires; et plus avant, jusqu'à la rivière de Coranna, où elles laissaient à l'empereur un petit canton de la Croatie. La ligne passait un peu au-dessus de Segna, et alors venait aboutir au rivage de la mer Adriatique, sur les confins des états de la république de Venise, où, du côté de l'est, jusqu'à Almissa, il y avait une lisière qui renfermait un petit espace de terrain, et reprenait ensuite à Cattaro et Budna; le reste du littoral, jusqu'à Constantinople, était entièrement soumis à la Porte.

L'autre ligne prenait vers le nord, depuis Constantinople jusqu'à l'embouchure du Don, qui sépare l'Europe de l'Asie, et où l'empire ottoman possède

Azof; et du côté de l'ouest, elle allait aboutir aux forts du Boristhène. Prenant à la droite du Niester, elle remontait le long de la rivière entre Kaminiek en Podolie, et Bender. Elle courait le long des sommets de cette branche des monts Krapachs qui borne la Moldavie et la Transilvanie ; et, suivant ces montagnes, elle s'avançait jusqu'au bout de la vallée de Marmaros, qui dépend de Zatmar. Cette même ligne s'étendait encore jusqu'à la rivière de Beringin, qui se jette dans la Theiss, et formait les limites des deux empires dans les parties de la Hongrie qui sont au-delà de cette rivière. De là, tournant entre l'est et le nord jusqu'à celle de Sajo, qui se perd aussi dans le Theiss, la ligne allait chercher le Vag dans les territoires d'Agria et de Neuchausal. Telles étaient les bornes de l'empire ottoman en Europe, sans compter les îles de l'Archipel qui lui étaient toutes soumises.

Pour suivre le circuit des limites d'Asie et d'Afrique, il faut reprendre la ligne dont je viens de parler aux bords du Don, sous le canon d'Azof, et commencer de là celles d'Asie. Elle suivait le long des rivages des Palus-Méotides, jusqu'au détroit de Caffa, et renfermait ainsi la forteresse du Taman. Cette ligne allait gagner, dans le voisinage de Taman, les montagnes qui environnent les provinces tributaires, la côte des Abazes, la Circassie, la Mingrélie; et cotoyant la partie occidentale de la Géorgie, elle arrivait jusqu'à l'Arménie. Là, elle commençait à séparer l'em-

pire ottoman de celui des Persans par le sommet d'une partie du Mont-Caucase, jusqu'aux rivages ultérieurs du Tigre, et au delà du même fleuve, aussi loin que s'étendaient les dépendances de Bagdad; elle en faisait le tour; et, passant à Bassora, elle allait jusqu'au golfe Persique. Là, elle s'étendait le long du bras de l'Euphrate, qui, tombant dans le Tigre, va se perdre dans le golfe, proche de Catif, et tournait du côté de l'est, vers les montagnes de l'Arabie-Heureuse. Elle allait ensuite gagner la mer Rouge; et, renfermant le pays de la Mecque, elle traversait cette mer à peu près du côté de Suaguem, forteresse où les Turcs ont garnison, quoiqu'elle soit sur le rivage appartenant à l'empereur d'Abyssinie. Cette même ligne avançait encore jusqu'au Nil, au-dessous des Cataractes; et prenant les montagnes qui sont à la gauche en descendant, et qui enferment la fertile vallée qu'arrose ce fleuve, elle se terminait à peu de distance et à l'ouest d'Alexandrie d'Egypte. Telle était, en 1679, la vaste circonférence de l'empire ottoman. (Marsigli, pag. 15).

N°. XIX, pag. 333. — *La multitude allait se livrer aux derniers excès, déposer le sultan, etc.*

A cette occasion, comme dans plusieurs soulèvemens semblables, les auteurs nationaux attestent qu'on proposa d'appeler au trône le khan des Tartares. Ce préjugé

politique du droit des Guéraï à succéder à l'empire ottoman, est affirmé par le baron de Tott. M. de Peisonnell demande à l'auteur des Mémoires sur les Turcs et les Tartares, sur quel fondement il avance cette assertion.

Le prince Cantimir éclaircit parfaitement ce point historique : « La plus forte preuve de l'origine commune des Ottomans et des Alisenghizians, qui a donné des khans aux Tartares de la Crimée, c'est la loi établie par les sultans, qui porte, qu'au cas que la race d'Ali-Othman vienne à manquer d'hoirs mâles, il faut choisir un empereur dans la famille Alisenghiziane, puisqu'il est manifeste que l'une et l'autre famille sort de la même tige. Cette loi, loin d'être abolie, est toujours vivante dans les esprits, comme il y parut par la sédition qui s'éleva de mon temps contre le sultan Mustapha II. Le muphti, accompagné de tout le corps des gens de loi, se leva et dit ces paroles : « C'est un procédé contraire aux lois divines et humaines de conférer l'empire à personne, à moins qu'il n'appartienne, par les lois du sang, à la race ottomane. Mais, puisque les Tartares de Crimée, qui sortent de la même tige, ont des héritiers capables de gouverner légitimement cet état, c'est en vain que le peuple appréhende de tomber dans l'anarchie. Car, supposé que Mustapha mette à mort tous ses proches, il doit être puni comme un parricide et le perturbateur de la paix publique ; et, en ce cas, nous aurons recours à la

maison des khans de Crimée, où nous trouverons des fils qui, par le droit de leur naissance, remplaceront la famille ottomane. La force de cette loi est telle, qu'elle exclut du trône les mâles même qui viennent de la ligne des femmes. En effet, quelques voix ayant proposé comme héritier de l'empire le fils unique de Sophia, fille d'Amurath, qui vivait à Beshiktash, tous s'y opposèrent : on se récria généralement que l'empire des Ottomans ne tombait point en quenouille; que les seuls mâles peuvent être reconnus capables de succéder au trône; et qu'à leur défaut, les Alisenghizians y doivent être appelés, comme ayant un droit incontestable par le sang qui est commun aux deux familles. (Prince Cantimir, tom. I.)

No. XX, pag. 373. — *Le grand-visir fit quitter à l'armée le camp d'Andrinople, et ouvrit la campagne de* 1691.

C'est une loi inviolable que, lorsque le sultan ou le grand-visir sont en campagne, on déploie leurs belles tentes à sept et à cinq queues de cheval dans les plaines de Constantinople ou d'Andrinople : en publiant que les tentes du sultan ou du grand-visir seront dressées, tout l'empire est informé de la marche de l'armée. Tous les corps de troupes qui ne sont point encore en marche s'y mettent; et ceux qui y sont déjà se pressent d'arriver, particulièrement ceux de l'Egypte et de l'Asie, qui sont les plus éloignés quand la guerre

est contre les Chrétiens. Les divers endroits du trajet, le long des côtes de la mer de Marmara et de l'Archipel, afin que les troupes prennent la route militaire de Constantinople et d'Andrinople, de Philippopolis, de Sophia, Nissa et Belgrade, où était, dans le temps que l'empire florissait, le rendez-vous de toutes les troupes, excepté de celles de Hongrie et de Bosnie, qui se rassemblaient après avoir passé le pont d'Osek avec le gros de l'armée. Voici quelles étaient les échelles maritimes des troupes asiatiques pour passer en Europe, et dans quel endroit elles rejoignaient le corps de l'armée. Les pachas de Natolie passaient le canal de Constantinople à Scutari, où ils avaient la commodité des barques, et arrivaient en Europe en débarquant dans des endroits inhabités. Ils dressaient leur camp hors de la ville, qu'ils laissaient sur la gauche.

Les pachas d'Arménie commençaient leur trajet en droiture de Gallipoli sur des bateaux; ils laissaient Andrinople sur la droite, se dirigeant sur Philippopolis, où ils attendaient le corps de l'armée s'il était resté en arrière, ou se pressant de le joindre s'il était déjà passé.

L'infanterie de la Natolie inférieure, c'est-à-dire ceux de Damas, d'Alep et d'Égypte, s'embarquait dans les ports qui se trouvaient le plus à portée, et venait débarquer à Salonique. La cavalerie qui, par rapport au nombre et aux chevaux, donne beaucoup d'embarras

pour un embarquement, s'avançait par terre jusqu'aux environs de Gallipoli, et passait à Philippopolis.

La milice débarquée à Salonique a coutume de passer par Sophia pour aller camper dans la plaine de Nissa, où le corps considérable des Albanais, descendant de ses hautes montagnes, vient joindre l'armée.

Celle de Bosnie passait la Sava, et se joignait au corps de l'Esclavonie après avoir passé les longs ponts de bois qui étaient sur les marais d'Osek.

Le vaivode de Transilvanie passait ordinairement la Theiss avec sa milice, sur le pont de Zolnoch, et de là le Danube, sur le pont de Post.

Ceux de la Moldavie et de la Valachie, depuis leurs provinces jusqu'aux portes de fer du Danube, près d'Orsowa, entraient dans les plaines de Témeswar. C'était aussi la marche des Tartares, par ordre de la Porte, pour ne pas leur faire traverser la Bulgarie et la Servie, dont les habitans ont leurs retraites dans les forêts pour leurs familles et leurs troupeaux. Ils passaient le Danube sur des ponts, aux environs de Belgrade. (Marsigli.)

N°. XXI, pag. 377. — *La victoire de Salankemen valut aux Impériaux dix mille tentes, et surtout celle du grand-visir, qui se faisait remarquer par sa magnificence.*

Depuis la défaite des Turcs devant Vienne, les Impériaux ont remporté sur eux plusieurs grandes

victoires, et se sont souvent rendus maîtres de leur camp. Ces victoires leur ont toujours valu les tentes des premiers visirs, des pachas, des officiers et des soldats. Il leur a été facile de juger que ces tentes étaient meilleures que les leurs, par leur bonté et les proportions que les Turcs y observent; car elles sont impénétrables à la pluie, au soleil, au vent. Elles sont basses, parce que les Turcs ne s'asseoient que sur des carreaux ou des tapis étendus par terre. C'est ce que les Turcs nous ont enseigné de plus utile; ils l'ont eux-mêmes appris des Tartares leurs ancêtres. Ce peuple riche et sensuel recherche les commodités et le faste dans ses campemens. Ils se servent des tentes à pavillon, attachées à un piquet pour les soutenir; celles-ci n'ont qu'une seule couverture; et les officiers généraux et subalternes ont indistinctement une double couverture, quoique leur tente ne soit soutenue que par un seul piquet. La forme de ces tentes est hexagone, et les bords tombent perpendiculairement du nœud qui soutient la tente dans le milieu, qui en fait le couronnement, et qui est soutenu par des cordes. Cette sorte de tente sert pour coucher commodément sur la fin de l'automne, parce qu'elle est doublée d'un bon coutil de chameau. Dans toute l'armée turque, il n'y a qu'une tente à piquet seul, avec un simple dôme sans bords; c'est la première de toutes que l'on dresse dans le camp, qui sert de guide à tous les quartiers-maîtres pour la situation des corps qu'ils ont à placer. Elle se

nomme *lailac;* et c'est dans celle-là qu'on fait mourir les criminels et les esclaves. Les pachas ont une espèce de tente pour les marches, qui ressemble assez à un parasol; elle leur sert pour prendre leur café ou faire collation. Cette tente, qui est ouverte par-devant, n'a qu'un bâton de chaque côté, et est soutenue par quatre cordes. Le grand-visir a une cloison de toile assez haute pour qu'on ne puisse pas voir dans l'enclos de ses tentes; et cela le garantit de l'incommodité que causent les hommes et les chevaux en heurtant contre les cordes des tentes, surtout la nuit. Plusieurs autres pachas du premier ordre ont aussi ces sortes de retranchemens, mais seulement de la hauteur de la moitié d'un homme; ce qui les défend suffisamment de la susdite incommodité: ce serait manquer au respect que de l'égaler à celui du grand-visir.

Les ornemens extérieurs sont presque tous verts, et les petites houppes qui pendent autour sont en échiquier, et alternativement vertes et rouges. Il y a au-dessus des piquets une boule de cuivre doré d'or moulu, et les cordons sont mélangés de différentes couleurs. Elles sont brodées en dedans, en fleurs et en feuilles plus ou moins, suivant le goût de ceux pour qui elles sont; et cette broderie est faite sur la doublure, tantôt d'une toile fine de coton, tantôt de satin rayé. Elles sont quelquefois bordées aussi d'un cordon d'or; et tel était le cabinet dans lequel le grand-visir Kiuperli m'entretint pendant trois heures, avant la

bataille de Salankemen, où il fut tué. Il est vrai qu'on ne pouvait rien voir de plus élégant, de plus riche et de meilleur goût que les ornemens qui décoraient ce cabinet. (Marsigli *, pag. 47.)

* Le comte Marsigli entra au service de l'empereur Léopold I, dans la campagne du second siége de Vienne par le grand-visir Cara-Mustapha. Il fut fait prisonnier par les Tartares, près de Raab. Ceux-ci le vendirent à Achmet, pacha de Témeswar: c'est ainsi qu'il fut témoin oculaire de l'investissement de Vienne et de sa délivrance; il a tout vu par ses yeux, puisqu'il était dans le camp ottoman. Achmet-Pacha ayant été empoisonné, il passa au pouvoir de quelques soldats bosniaques, qui l'achetèrent pendant le siége. Emmené par eux jusqu'en Dalmatie, il dut sa liberté au sénateur Ciuriani, baile de Venise. Le comte Marsigli est auteur d'un ouvrage fort estimé, intitulé : *Stato militare dell' Imperio ottomano.*

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Notes et éclaircissemens à l'appui de l'Histoire de l'Empire Ottoman.

TOME TROISIÈME.

N°. I, p. 14. — *Au milieu de ces tentes, qui ne présentent qu'un labyrinthe de rues embarrassées de cordages.*

« Les Turcs ne connaissent point l'arrangement des tentes ; ils les dressent confusément et sans ordre ; de sorte que l'issue en est tantôt à droite, tantôt à gauche ; et quoique celles des pachas soient distinguées par une queue de cheval qui les marque, elles ne sont pas cependant dressées dans un meilleur ordre, ce que j'ai moi-même remarqué. » (Comte Marsigli, pag. 74.)

La loi générale est que le quartier-maître général doit trouver un terrain convenable pour placer l'infanterie, l'artillerie, la cavalerie, les vivres, et les officiers de chaque corps avec tout leur bagage. On laisse, dans l'intérieur, une place autour des chariots de muni-

tions de bouche; c'est là où est la grande boucherie et où l'on distribue le grain, le beurre pour le gruau, et l'avoine pour les chevaux. Il y a une autre place autour des janissaires, autour de l'artillerie et des canonniers. Tous ces compartimens se font à l'œil. On commence par établir la tente où l'on fait mourir les criminels, et on arbore derrière une des queues de cheval du grand-visir. Aucun officier ne serait assez hardi pour prendre, avant ce signal, possession du terrain assigné à sa troupe. Dès que cette queue de cheval paraît, les quartiers-maîtres particuliers arborent celles des pachas suivant le rang qui leur appartient, soit à droite, soit à gauche, sur deux ailes, en observant qu'elles fassent une espèce de cercle qui renferme toutes les autres parties du camp.

On tâche, autant qu'il est possible, de placer l'infanterie proche de l'eau destinée au service de l'armée : d'abord, parce que, les Turcs ne buvant pas de vin, il leur faut de l'eau pour se désaltérer, et ensuite qu'il leur en faut aussi pour se purifier la nuit avant la prière. Cette prodigalité d'eau est contrebalancée par le ménagement du bois dont ils consument très-peu: ils creusent de petits fourneaux en terre, et avec la moindre petite branche d'arbre, de l'herbe sèche, et même de la fiente de bœuf séchée au soleil, ils font chauffer l'eau pour leur cuisine. (*État Militaire de l'Empire Ottoman*, idem.)

N°. II, pag. 24. — *La sanglante bataille de Zenta coûta à l'empire, etc.*

Voici la relation de cette bataille, tirée de la Vie du prince Eugène, écrite par lui-même :

« Je commençai la bataille en fondant moi-même sûr deux mille Spahis, que je forçai à rentrer dans leurs retranchemens. Cent pièces de canon m'incommodaient beaucoup : je fis dire à Rabutin d'avancer avec son aile gauche, en la recourbant sur la droite ; et à Stahremberg, qui commandait la droite, de faire de même sur la gauche, afin d'embrasser ainsi tout le retranchement par un demi-cercle ; ce que je n'aurais pas osé faire devant Catinat, qui m'aurait interrompu dans un mouvement aussi lent et aussi compliqué : mais les Turcs me laissèrent faire, ils attaquèrent trop tard mon aile gauche. Cependant ils l'auraient mal menée, sans quatre bataillons de la seconde ligne et l'artillerie que j'envoyai bien à propos pour dissiper leur cavalerie et faire une brèche aux retranchemens. Il était six heures du soir ; on monta à l'assaut : les Turcs, forcés sur tous les points, se jetèrent en foule sur le pont, et le bouchèrent si bien, qu'ils étaient obligés de se jeter dans la Theiss, où l'on tuait ceux qui ne se noyaient pas. On n'entendait partout que *aman*, *aman*, qui veut dire *quartier*. On tuait encore à dix heures du soir. Je ne pus faire que quatre mille prisonniers, car vingt mille hommes étaient restés sur la place, et dix mille noyés. Je ne perdis pas mille hommes : les premiers

fuyards du commencement de la bataille réussirent seuls à joindre le corps qui était resté de l'autre côté de la rivière. » (*Vie du Prince Eugène*, pag. 50.)

N°. III, pag. 51. — *Mustapha avance sept pas au-devant de lui suivant l'étiquette usitée à la cour ottomane.*

Le muphti de Constantinople fut décoré, l'année même de la conquête, du titre de *scheïkh'ul-islam*, qui veut dire l'ancien ou le sénieur de l'islamisme, et il reçut de Mahomet II une juridiction étendue sur les muphtis des provinces. Soliman I éleva le muphti de Constantinople au-dessus de tous les autres, et il devint dès lors le chef suprême du corps entier de l'uléma. Les ulémas portent des chaussures de maroquin bleu foncé, et un turban dont la forme varie selon le grade de l'individu. Leur habillement est une robe de drap vert fourré de zibeline, et une veste de satin blanc : le muphti seul ne porte jamais que du drap blanc. (Mouradjah, tom. IV.)

On pousse si loin les honneurs qu'on rend au muphti, que le Grand-Seigneur, le voyant venir en sa présence, se lève par respect et s'avance sept pas vers lui. Il est le seul à qui il soit permis de baiser l'épaule gauche du sultan, tandis que le grand visir n'ose baiser que le bord de sa robe, et le prince ne fait que trois pas à sa rencontre. (Cantimir, tom. I.)

Voici les titres que le Grand Seigneur donne au

muphti : « A toi N., qui est le plus sage des sages,
» imbu de toutes connaissances ; le plus excellent des
» excellens, qui t'abstiens de tout ce qui est défendu;
» source de vertu et de vraie science ; héritier de la
» doctrine prophétique et apostolique ; qui peux résoudre
» les problèmes appartenant à la foi, et révéler les articles
» orthodoxes ; clé des trésors de la vérité ; lumière
» des doutes et allégories ; fortifié par la grâce du su-
» prême législateur et conservateur du genre humain :
» que le Dieu très-haut veuille combler à jamais tes
» vertus. »

Cependant, lorsque le muphti lance quelque fetfa contraire aux intérêts d'un sultan, tel que Sélim I ou Amurath IV, on le dépose, on l'exile, ou même on le met à mort : mais alors son privilége est d'être pilé et broyé dans le mortier destiné à cet usage, lequel est placé entre les deux portes, c'est-à-dire, entre la première et la seconde cour du sérail. (Cantimir, tom. I.)

Le plus souvent les muphtis ne parviennent à cette éminente dignité qu'après avoir obtenu les différens grades des midressés ou colléges : ils professent la place de muderris ou de principal, ensuite de *naïb* ou de premier clerc de juge, puis celle de *cadi* ou juge ; celle de *mollah* ou juge supérieur ; de là aux grandes judicatures ou places de mollah de première classe, telles que ceux de Jérusalem, Damas, Andrinople ; ensuite le poste de *kiabé mollahsi*, ou juge de la

Mecque; puis celle d'*istambol effendisi* ou lieutenant de police de Constantinople; enfin, celle de *caziasker*, vulgairement cadileskier d'Europe ou d'Asie. Ce sont là les différens grades qu'un musulman doit parcourir pour arriver légalement à la place de *scheikh'-ul-islam* ou de grand muphti. De là vient que, pour faire l'éloge d'un homme parvenu aux dignités par son mérite et ses services, on dit de lui : *Sohtadan ghelmè, ve rutbesini doldourmiché adem :* c'est un homme qui a été sohta, et qui a rempli tous ses grades. Cependant le prince fait bien des passe-droits en faveur de rejetons des familles illustres, telles que les Duni-Zadè, les Piri-Zadè, les Dama-Zadè parmi les ulémas, chez lesquels le pontificat et les hautes dignités sont devenus une sorte d'héritage et de patrimoine. Ces passe-droits et ces distinctions occasionnent souvent des murmures parmi les ulémas, parce qu'ils font languir dans les places inférieures des hommes de mérite qui auraient pu prétendre à un avancement moins lent. Peissonnel raconte à cet égard une anecdote que je ne rapporterai pas, parce que la nature ne s'accorde pas avec la gravité d'un historien. (Voyez *Lettre sur les Mémoires du Baron de Tott*, pag. 41.)

N°. IV, pag. 97. — *Avec la politesse et les égards que les Ottomans d'un rang élevé observent toujours entre eux.*

Les seigneurs turcs, les pages, les gens de la cour et du sérail, sont élevés dans une politesse de manières

qui l'emporte sur l'urbanité des autres nations. Ricaut affirme que les Turcs sont aussi polis entre eux qu'on l'est dans les cours de France et d'Italie. Tous les écrivains, depuis Busbek jusqu'à l'avocat Guer, remarquent que les Turcs observent entre eux la politesse la plus exquise. La politesse, sous le nom *d'adab*, fait partie essentielle de l'éducation musulmane, et les Turcs ont une foule de livres sur ce sujet. Nombre de moralistes ont donné des préceptes à cet égard, et leurs ouvrages sont connus sous les titres de *Livre de la Civilité; Explication de la Civilité; Balance de la Civilité; le Jardin odorant de la Civilité; Explication sur la beauté de la Civilité.* (*Littérature des Turcs*, tom. 1.)

N°. V, pag. 118. — *Jusque-là tout leur système dans l'art de se fortifier, etc.*

Les Turcs qui, depuis l'établissement de leur empire jusqu'au siége de Vienne, n'eurent point occasion de faire une véritable défense dans une place, n'en eurent point d'établir une manière de fortifier. Ils commencèrent à se défendre en 1683, par rapport à tant de siéges qu'ils eurent à soutenir jusqu'à la paix de Carlowitz.

Ils prirent les premières notions dans l'art de se fortifier à la conquête de la Natolie, qui les rendit maîtres de tant de places construites par les empereurs grecs, et flanquées de tours ou rondes ou carrées. C'est sur ce modèle qu'Achmet Kiuperli fit bâtir,

pendant le siége de Candie, les nouveaux châteaux des Dardanelles pour couvrir les vieux que la flotte vénitienne avait failli emporter à la suite d'une victoire navale. Jusqu'en 1666, ils n'ont guère eu d'autre manière de fortifier que de flanquer les angles de leurs carrés de tourillons ronds ou à face. Un ouvrage défensif qui leur appartient, c'est la palanque, constructions faites avec des pieux de bois fort dur, plantés bien avant en terre, pointus à l'extrémité et entrelacés de branchages. Le plus souvent il n'y avait pas de terre derrière ces palanques, et ils faisaient alors des trous à travers ce rempart de bois pour faire un feu de mousqueterie contre les assiégeans. Lorsqu'ils avaient du terrain derrière, ils flanquaient les angles d'un tourillon, construit avec des pieux, de la manière rapportée ci-dessus. Ces tourillons étaient ensuite remplis de terre, et l'on y élevait dessus une batterie d'un ou deux canons, et alors ils appelaient la palanque *kalaï*, c'est-à-dire, forteresse. Canisa, Sigette et Témeswar, qui avaient été autrefois de petits châteaux de pierre construits par les Hongrois, furent fortifiés de cette manière par les Turcs quand ils en furent devenus maîtres. Dans ces marais des palissades ainsi liées avec des fascines, de la terre et des poutres en travers, sont assez fortes, et le canon y fait difficilement une brèche. Cette manière de fortifier est unique aux Turcs, quoique plusieurs assurent qu'ils la tiennent des Bulgares, et d'autres des Hongrois. Ces derniers disent cependant

qu'ils l'ont apprise des Turcs. (Marsigli, *Etat Militaire des Turcs.*)

N°. VI, pag. 127. — *Mehemet-Effendi, que la cour de France reçut peu de temps après comme ambassadeur, etc.*

Mehemet-Effendi, plénipotentiaire à la paix de Passarowits, fut envoyé ambassadeur à Paris, pour obtenir du duc d'Orléans, régent, que les galères de Malte cessassent d'infester les mers des Turcs et d'enlever leurs vaisseaux marchands. La Porte espérait réussir dans ce dessein par le moyen de la cour de France, comme si l'ordre de Malte eût été sujet du roi très-chrétien. Le but apparent de l'envoi de Mehemet en France avec le titre de grand-trésorier, était d'aller apprendre au jeune roi que le sultan Achmet III, par considération pour Sa Majesté, avait accordé la réparation demandée de la grande voûte du temple du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et la confirmation des priviléges du clergé latin en Palestine. Le chevalier Ruzzini, alors baile de Venise, et l'ambassadeur de l'empereur, se méfièrent que l'ambassade cachait quelque dessein préjudiciable à leurs souverains. Ils employèrent toute leur politique à en empêcher les effets. Ruzzini, sans avoir fait demander audience, alla *incognito* trouver le grand-visir Ibrahim, dans sa maison de plaisance sur le canal. Ce ministre, très-adroit, tranquillisa le baile, en lui offrant de lui communiquer les lettres dont

Mehemet-Effendi serait chargé. C'est ce que j'ai trouvé dans les lettres authentiques que j'ai eues d'une cour étrangère. (Toderini, tom. III, pag. 8.)

Je place ici, pour n'y pas revenir, l'extrait du journal de Mehemet-Effendi, que Raseid-Effendi, historiographe impérial, a inséré dans son *Kibati Tarichi*, ou ses annales imprimées à Constantinople; la traduction du turc en français a été communiquée par M. de Saint-Priest, ambassadeur de France.

Journal de Mehemet-Effendi, ambassadeur de la Porte à Paris, parti de Constantinople le 7 *octobre* 1720.

1°. Il remarque le cours des fleuves, et leur utilité pour le transport des marchandises;

2°. Sur les tables, les différentes sortes de confitures;

3°. Les bons ouvrages d'architecture et le grand palais de Montpellier, qui est tout de pierres de taille;

4°. Le respect que les hommes ont pour le beau sexe; les politesses et les égards dont ils usent envers les femmes, dit-il, ne peuvent s'exprimer : elles vont où il leur plaît, et font ce qu'elles veulent. On dit que la France est leur paradis, parce qu'elles vivent libres de tout soin, et qu'elles obtiennent tout ce qu'elles peuvent désirer;

5°. Il fait mention du canal du Languedoc, qui va de la mer Méditerranée à l'Océan, en passant au milieu des

villes et des campagnes, pour le plus grand avantage du commerce et des revenus du prince;

6°. Il parle de la multitude de gens qui accouraient pour le voir;

7°. Comment le canal se perd devant Toulouse, où il finit et se mêle avec la Garonne;

8°. Toulouse, ville très-vaste, mais ruinée et d'une petite population. Elle est privilégiée et exempte de logemens de gens de guerre : aussi, ajoute-t-il, les soldats qui m'accompagnaient me quittèrent avant d'arriver aux portes de la ville;

9°. Les honneurs militaires qu'on lui rendit à son entrée à Bordeaux, et le cortége qui l'accompagnait. Aucune des villes que j'ai vues, dit-il, ne peut entrer en parallèle avec celle-ci. Elle est assez bien bâtie; sa situation, ses points de vue sont beaux et délicieux; elle est fort peuplée : la rivière de Garonne est si large devant la ville, qu'elle ressemble au port de Constantinople.

10°. Je remarquai avec plaisir le flux et le reflux de l'Océan, qui arrive deux fois en vingt-quatre heures. Le reflux dure cinq heures, et le flux en dure sept; il monte jusqu'à quatre ou cinq lieues au-dessus de Bordeaux. Le courant de la Garonne, à la suite du reflux, est très-rapide vers la mer. J'ai vu, de mes propres yeux, les eaux du fleuve s'élever, croître et s'abaisser ensuite de plusieurs pieds, et les bâtimens qui étaient

dans le port demeurer à sec dans le reflux, et se relever au montant de la marée;

11°. Il parle d'un beau jardin orné de toutes sortes de fleurs, et dit qu'étant parti de Constantinople dans l'arrière-saison, on lui présenta, même dans le cœur de l'hiver, des fleurs de printemps, telles que les jacinthes et les violettes;

12°. Le maréchal, dit Mehemet-Effendi, crut qu'il n'était pas de sa dignité de me venir rendre visite; mais sa femme et sa fille vinrent me voir sans aucun scrupule;

13°. Ce fut le maréchal qui me fit prier d'aller visiter la citadelle, pour avoir occasion de me voir; désir que je partageais avec lui;

14°. Je séjournai trois jours à Bordeaux. Poitiers, ville misérable;

15°. Orléans: elle est dans une très-belle situation; la Loire passe dans la ville et les faubourgs;

16°. Il appelle son fils Divan-Effendisi, ou secrétaire d'ambassade. C'est pour cela que le roi lui envoya un très-beau cheval avec une bride garnie en or et en pierres précieuses, à l'occasion de son entrée publique à Paris;

17°. Le premier maréchal, qui était le marquis d'Estrées, n'y parut pas, parce que je voulus faire mon entrée à cheval. Le grand âge et les infirmités du maréchal ne comportaient pas cette manière de voyager, et il ne convenait pas qu'il fût en carrosse. Il y en avait

un du roi, et d'autres pour les gentilshommes qui étaient du cortége. En même temps on vit paraître cent carrosses, avec les compagnies des gardes du roi à cheval;

18°. Pour montrer la puissance et la grandeur du monarque, on rassembla, de divers endroits, des files de soldats qui bordaient la haie, depuis mon palais jusqu'à la cour du roi;

19°. La fidélité et la valeur des Suisses sont une chose digne de remarque;

20°. Etiquette dans les visites;

21°. J'allai à la chasse du roi : on y chassa à la bête fauve, et au vol avec le faucon, l'aigle et d'autres oiseaux;

22°. Il y avait dans les cours, près du palais du roi, cinq ou six cents carrosses qui attendaient avec impatience le souverain;

23°. Exercice militaire en présence du roi;

24°. Le palais des officiers et soldats invalides est un grand et superbe édifice: il y avait alors environ trois mille hommes;

25°. Je vis les joyaux de la couronne : le grand diamant pèse cent trente-six karats; il est beau, sans aucun défaut, et plus gros qu'une noix ordinaire;

26°. Je fus au théâtre de l'Opéra. Une autre fois je me suis trouvé au spectacle de la cour, à côté du roi.

27°. J'admirai Versailles et les délices de ses jardins et de ses fontaines. Mais le jardin de Marly m'étonna;

et alors je compris le sens de ce beau passage du Coran : « Le monde est la prison des fidèles et le paradis des » infidèles. »

28°. Je visitai le laboratoire de chimie et le jardin des Plantes, où je vis des productions de la Perse, de la Chine et de l'Amérique ;

29°. Je fus voir les manufactures, les tapisseries, les brocards avec figures et fleurs en or ;

30°. Au milieu de cette ville, qui, après Constantinople, n'a point d'égale, coule la Seine, qui y forme une île fameuse pour les verres à lunettes. C'est dans cette île qu'est l'ancienne église de Notre-Dame : on y entre par deux ponts entre autres, qui sont tout couverts de boutiques, et qui empêchent de voir la rivière.

31°. Sur la fin du Ramadan pour célébrer le baïram, j'envoyai cinq de mes gens découvrir la nouvelle lune à l'Observatoire que Louis XIV fit construire à la prière de Cassini, fameux astronome. J'y remarquai le miroir ardent, grand comme nos tables, qui embrase le bois et fait fondre le plomb sur-le-champ. J'y vis des machines de géométrie, des sphères et des astrolabes, avec une nouvelle machine pour imiter artificiellement les éclipses de soleil et de lune.

32°. Je voulus faire usage du télescope, et je vis Vénus, la Lune, Saturne et ses satellites et son anneau ; Jupiter avec ses quatre petites planètes ;

33°. Je causai avec le fils de Cassini. Il me donna en écrit les questions que son père avait faites contre

les tables de Ptolémée, parce que ses œuvres n'étaient pas imprimées. Comme il est lui-même habile astronome, il a dessein de les perfectionner avant de les donner à l'impression.

34°. Je fus voir la chasse du cerf, à laquelle M. le duc m'avait invité;

35°. Je séjournai une semaine à Lyon. Cette ville en vaut bien la peine; c'est un autre Paris;

Au reste, la relation de Mehemet-Effendi montre un homme instruit, ami des arts et des sciences; mais elle se ressent de la discrétion diplomatique, et ne contient rien ni sur l'état de la France à cette époque, ni sur son gouvernement. (*Littér. des Turcs*, tom. III.)

Mehemet-Effendi est célèbre parmi les écrivains turcs, dans la classe des philosophes. Il est auteur d'un livre intitulé : *Des Mœurs*, ou *Sagesse pratique, canonique et politique*. Il a été traduit au commencement du dix-huitième siècle, par Jean Modun, interprète de la république de Venise. On trouve rassemblés dans cet ouvrage les principes de Nassireddin, philosophe persan; la morale de Gelali; les moralités de Muchzin, et presque les mêmes choses que les anciens Grecs et les Latins ont écrites sur les mœurs. Il définit les vertus, en montre les avantages, enseigne les moyens d'y arriver, et fait connaître les dangers et les remèdes des vices. (Voyez *Philosophie morale des Turcs*, Toderini, tom. I.)

N°. VII, pag. 134. — *Saïd-Effendi, fils de Mehemet, qui avait accompagné son père, etc.*

Saïd-Effendi vint à Paris, d'abord en qualité de *Divan-Effendisi*, ou secrétaire d'ambassade de son père Mehemet, ensuite comme ambassadeur lui-même : il avait enrichi son esprit des connaissances européennes sur la culture des arts et des sciences, et fut, après son premier voyage, le fondateur et le père de l'imprimerie de Constantinople. Il eut pour coopérateur Ibrahim-Effendi, Hongrois de nation, qui avait abandonné sa religion pour embrasser le mahométisme : c'était un homme d'esprit, industrieux, intelligent, plein de valeur dans les armes, grand amateur de littérature, et qui parlait les langues française, turque et italienne. (*Littér. des Turcs*, t. III.)

N°. VIII, pag. 134. *Trois d'eux obtinrent du grand Ibrahim-visir la permission authentique d'imprimer, etc.*

Le grand-visir Ibrahim, tout voluptueux qu'il était, n'en fut pas moins homme de lettres et homme de guerre ; il se déclara le plus zélé protecteur de la nouvelle imprimerie. Il fonda, vers 1719, la bibliothèque publique qui porte son nom, ainsi que le rapporte le continuateur des Tablettes chronologiques d'Haji-Calfah. (Toderini, t. III.) Ibrahim, appuyé du muphti, ne négligea rien pour prévenir le peuple en faveur de cette innovation. Ils ne permirent l'impression ni du

Coran, ni d'aucun livre qui traitât de la doctrine et de a loi du prophète, reconnaissant que ces ouvrages, ayant été transmis en manuscrits, devaient être également transmis sous les mêmes caractères. (*Tab. de l'Empire ottoman*, t. II.)

Plusieurs auteurs, en parlant des impressions de Turquie, en ont dit des choses étranges et pleines d'erreurs. L'illustre Sculz entre autres s'est brisé à cet écueil dans son Histoire ottomane, traduite du français en allemand. L'abbé Mignot, sur de fausses relations et sur de plus fausses idées, affirme qu'on a imprimé le Coran et la sunna, article expressément défendu par la religion dans le diplôme impérial et dans le privilége de l'imprimerie. Le même historien dit que les imprimeurs étaient venus de France, que l'imprimerie fut fermée à l'occasion de la révolte des copistes, et débite d'autres fables qui font peu d'honneur à son livre. (Toderini, t. III.)

Fort de l'assentiment solennel de tout l'uléma, Achmet III accorda un *khatty-schérif* pour l'établissement de l'imprimerie. Le préambule de cet édit remarquable parle d'abord des avantages inappréciables de l'écriture; que c'est par son moyen que l'on conserve d'un côté les principes de la loi et de la doctrine, ainsi que les réglemens de l'état et de la nation; et que, de l'autre, on instruit les peuples, on propage et on perpétue les lettres et les sciences, en les transmettant d'une génération à l'autre. On y lit ensuite

qu'outre les productions des anciens philosophes, l'Orient, à compter de l'heureuse époque de la naissance du soleil de l'.slamisme, abondait en toutes sortes d'ouvrages d'érudition et de littérature, mais principalement ceux qui concernent la parole de Dieu, les lois arabes du prophète et la législation religieuse ; que tous les ouvrages auxquels tant d'ulémas et de gens de lettres avaient consacré leurs veilles et leurs sueurs, étaient propres à procurer à l'homme des mérites éternels et des prospérités temporelles ; que, par une suite de la révolution des temps et des vicissitudes humaines, cette multitude immense de manuscrits avaient subi la destinée commune à toutes les choses du monde ; qu'ils avaient péri dans les ravages des incendies, dans les calamités des guerres, dans les dévastations des villes, mais surtout dans les temps désastreux de d'Singhuis-Khan, le fléau de l'Orient, de Hélakéou, le destructeur de Bagdad, et des princes chrétiens qui ont expulsé les mahométans des divers royaumes de l'Espagne ; qu'après la perte irréparable de tant de bibliothèques publiques et particulières, une infinité d'ouvrages, sur-tout les plus volumineux, n'existaient dans les états musulmans qu'en très-petit nombre d'exemplaires ; que peu de sujets avaient la patience de les transcrire, et très-peu le talent de les copier exactement, de sorte que le haut prix et la rareté des manuscrits corrects et parfaits faisaient le plus grand

tort à la propagation des lettres et des sciences (1) ; que, pour remédier à ce mal, sa hautesse, ayant pris en considération le mémoire des entrepreneurs Saïd et Ibrahim, où l'on détaillait tous les avantages de l'imprimerie, les autorisait, en vertu du fetfa du muphti (qui est cité tout au long dans l'édit même), à établir une imprimerie et à donner au public tous les ouvrages qui traitent de la philosophie, de la médecine, de l'astronomie, de la géographie, de l'histoire, ou de toute autre science quelconque, *excepté les livres canoniques*,

(1) En 1087 les livres étaient si rares, qu'une comtesse d'Anjou achète un Recueil d'Homélies pour deux cents brebis, un muid de blé, un muid de seigle, un muid de millet, et un certain nombre de peaux de martres.

En 1404, Jean, duc de Berry, acheta trois cents écus d'or le livre de Lancelot-du-Lac. (*Introd. à l'Hist. de Charles VI*, par Le Laboureur.)

En 1471, quand la Faculté de médecine prêta le *Rasis* au roi Louis XI, qui désirait le faire copier, le président de la Dreische, qui le demandait de sa part, donna en gage douze marcs d'argent et un billet de cent écus d'or. (*Registres de la Faculté de médecine de Paris*, année 1741.)

En 1393, Alazacie de Blevis, dame de Ramolles, femme du magnifique Boniface de Castellane, baron d'Allemagne, faisant son dernier testament, laissa à une jeune demoiselle, sa fille, le *Corpus juris civilis*, formé et peint en belles lettres de main sur parchemin, l'en chargeant qu'au cas qu'elle vînt à se marier elle eût à prendre un homme de robe longue, docteur jurisconsulte ; et qu'à ces fins, elle lui laissait ce beau et riche trésor, cet exquis et précieux volume, en diminution de sa dot. (Nostradamus, *Hist. de Prov.*) *Note de l'auteur.*

c'est-à-dire, le Coran, le Haddiz ou Lois orales du prophète, leurs commentaires, et les livres de jurisprudence; qu'enfin, sa hautesse se félicitait de ce qu'un établissement de cette nature avait été réservé par la Providence à son règne glorieux, et qu'elle ne doutait pas d'accumuler sur son auguste personne les bénédictions de ses sujets et de tous les musulmans des siècles à venir. L'édit est daté de l'an de l'hégire 1139, le 15 zilcadè, ce qui revient au 5 juillet 1727 de J. C. Le khatty-schérif, le fetfa du muphti, les approbations des ulémas, furent imprimés par ordre impérial à la tête du premier livre qui fut imprimé : le Dictionnaire arabe de Wann-Couly. (Mouradjah, t. II, p. 496.)

C'est une chose destituée de tout fondement, et qui n'est appuyée que sur un bruit populaire, que le conte qu'on imprime et réimprime partout, que ce furent les copistes qui, par leurs instances, firent suspendre et défendre l'imprimerie par le gouvernement. Il est vrai qu'il y a un très-grand nombre de personnes qui vivent de ce métier; mais la plupart sont occupées à transcrire le Coran, les commentaires, les oraisons, les prières, les livres ascitiques et de religion, tous d'un usage très-commun, et dont l'impression, comme nous l'avons vu, était expressément défendue. De plus, si on y joint tant de manuscrits que les Turcs font transcrire tous les jours, selon leur génie, leurs emplois, leur goût, la nécessité ou le caprice de chacun, le travail d'une seule imprimerie, dans une capitale aussi

vaste, ne pouvait porter aucun préjudice aux copistes, d'autant plus que les Turcs aiment beaucoup les livres faits à la plume, parce que l'on peut former des manuscrits arabes et turcs d'une beauté et d'une élégance qui surpassent toutes les impressions. (Todérini, t. III.)

Ce qui démontre la fausseté de la révolte chimérique des copistes, c'est que le soulèvement du peuple arriva en 1730, et que l'imprimerie n'en continua pas moins ses travaux jusqu'en 1742, époque de la mort d'Ibrahim-Effendi, dit Basmadjy ou l'imprimeur, qui avait obtenu le *khatty-schérif* d'Achmet III. Ce ne fut qu'à la mort de Cazy-Ibrahim, successeur d'Ibrahim-Effendi, que l'imprimerie tomba dans la langueur, et ensuite dans l'oubli. (Todérini, *idem.*)

Sous le sultan Abdul-Hamid, les gens de lettres et les politiques sentirent le tort que la cessation de l'imprimerie faisait aux sciences et à l'état. Le souverain eut le désir de remettre sur pied l'imprimerie turque. En 1198 de l'hégire, ou 1784, sous le visiriat d'Hamid-Khalil-Pacha, l'imprimerie fut rétablie. (Mouradjah, t. II.)

Diplôme du sultan Abdul-Hamid, souscrit du khatty-schérif ou chiffre impérial, traduit par Calavro Imberti, drogman de Venise.

« Comme l'art de l'imprimerie n'avait jamais été connu dans les états de mon vaste Empire, tous les livres qui étaient à l'usage de mes sujets ne pouvaient se transcrire qu'à la main. De là il arrivait qu'un exem-

plaire de médiocre valeur se payait des prix énormes, et que Wann-Couly, et autres livres semblables d'un gros volume, coûtaient trois cents piastres ou deux cent cinquante, et que ceux qui étaient écrits en caractères ordinaires coûtaient cent et cent cinquante piastres (1); aussi les personnes studieuses étaient forcées de s'en passer, et toutes les voies étaient fermées aux moyens de pouvoir se les procurer.

» Au temps heureux du sultan Ahmed-Khan, victorieux et conquérant, qui maintenant repose dans le paradis, le feu imprimeur Ibrahim fit goûter au gouvernement le projet d'établir dans la ville impériale de Constantinople l'art si utile de l'imprimerie; et, en ayant obtenu le privilége du souverain, il composa et forma en fer, en acier, en cuivre et en plomb, les

(1) Les premiers livres imprimés se vendirent aussi fort cher en Europe. Ceux de la ville de Mayence, que Jean Furst apporta le premier à Paris, se vendirent jusqu'à cinquante et soixante écus pièce. (Jean Walchtny.)

Les Éphémérides de Regio-Montanus se vendaient douze ducats, monnaie de Hongrie. (Voyez Ramus, *In præmio mathémat.*)

Robert Gagein ne voulait pas prêter à Badius son apologie de Bessarian contre Trapesonce. « Id te scire volo, inquit » epist. 13, lib. 32, volumen pulcherrimis esse caracteribus, » signata habens rubro capita cum totius libri majestate quadam, » quam ob rem illud maximè carum habeo. »

Enfin Codrus Ureus, dans sa lettre à Baptiste Palmarius, se plaint grandement de ce qu'Alde vendait trop cher ses impressions grecques. (*Note de l'Editeur.*)

caractères de l'imprimerie. Quelques années d'un travail assidu le mirent en état de faire voir les heureux effets de cet art si estimable. On lui conféra ensuite l'office d'imprimeur, en vertu du *barat* impérial. Ses livres s'étant bientôt répandus dans les villes et les pays de la domination ottomane, les personnes adonnées aux sciences et à la culture des belles-lettres pouvaient acheter, pour vingt ou trente piastres, ce qu'elles n'auraient pas eu pour trois cents dans les années d'auparavant. Le susdit Ibrahim étant venu à mourir, on lui substitua dans l'office d'imprimeur son élève, Cazy-Ibrahim. Celui-ci réimprima plusieurs fois les livres de son prédécesseur, et les vrais croyans en un seul Dieu en retiraient de grands avantages, quand les premiers mouvemens de guerre et les objets qui attiraient alors l'attention du gouvernement sous le règne du prédécesseur du sultan Mustapha-Khan, de glorieuse mémoire, dispersèrent les ouvriers de l'imprimerie et ralentirent le zèle du susdit Ibrahim. Enfin, celui-ci étant mort, les instrumens et les outils nécessaires à l'imprimerie sont restés chez la veuve de cet imprimeur.

Une si belle entreprise et un travail si avantageux et si désirable ayant été abandonnés depuis vingt ans par l'effet des circonstances et sans aucun obstacle marqué, on n'a plus imprimé de livres. Ceux qui l'étaient déjà s'étant perdus ou dispersés dans les pays étrangers, étant par conséquent devenus plus rares et ayant

augmenté de prix, il est certain que peu à peu ils viendront à manquer entièrement; et, s'il arrivait outre cela que le fonds d'imprimerie qui se trouve actuellement chez la veuve de Cazy-Ibrahim vînt à s'égarer ou à se perdre, il serait difficile d'en former un nouveau, et impossible de s'en servir avec avantage: car, si les instrumens de l'art existent encore dans mon auguste capitale, on ne peut se dissimuler qu'il reste à peine deux ou trois personnes qui soient en état de savoir les employer. Avant donc que l'art de l'imprimerie soit entièrement ruiné, et afin d'étendre encore davantage les monumens de ma bienfaisance impériale, comme aussi pour empêcher que les amis des sciences et des arts ne manquent d'un moyen d'en profiter, et d'en faire profiter les autres; et enfin, pour ne pas laisser ensevelir dans l'oubli une entreprise si avantageuse, il s'est formé une société entre le *béiliski* de mon auguste divan (le président de la chancellerie d'état) Mehemed-Rascid, et le *vakaji-nuvisc* (historiographe de la cour) Almed-Vassif, et ils ont acheté, sous le bon plaisir de la susdite dame, les instrumens et les choses nécessaires à l'imprimerie, dans l'intention de la faire revivre et de la renouveler. Ces imprimeurs ont ensuite présenté leur mémoire par écrit pour obtenir la permission en titre d'office, d'imprimer et de vendre à un prix raisonnable, comme nous l'avons annoncé plus haut, à l'exception cependant des commentaires sacrés, des traditions prophétiques, et des

écrits qui traitent de la religion, dont nous n'avons pas dû permettre l'impression; tous autres livres turcs, arabes, persans, de langue, d'histoire, de morale, d'institution civile, de médecine, de poésies, et autres livres semblables, pour l'édition desquels on a déjà obtenu la permission ou fetfa, en ajoutant cependant au privilége demandé la condition que, quoique dans le principe on eût assigné pour l'imprimerie des fonds sur le trésor impérial, et des pensions sur les fermes pour les compositeurs et les ouvriers, les imprimeurs ci-dessus nommés ne pourront dorénavant rien prétendre sur le trésor ni sur les fondations pieuses, et qu'ils se chargeront eux-mêmes de trouver et de choisir l'emplacement destiné à l'imprimerie, comme aussi de payer les compositeurs, correcteurs et autres ouvriers, et de fournir aux dépenses pour le papier, l'encre, et les autres choses nécessaires. Que, relativement à chaque partie d'un livre évalué à dix feuilles de papier entier, ils paieront à la fondation royale des œuvres pies un aspre pour chaque cahier, et le droit ne sera perçu qu'après que le livre sera relié et montré à l'intendant de la fondation, qui y apposera son sceau, afin qu'il conste de l'acquit du droit, et qu'on ne puisse pas le frauder. En outre, qu'on ne pourra imprimer hors de ladite imprimerie aucun livre dans les idiomes en usage chez les musulmans. Et comme l'avancement et les progrès de cet art dépendent du soin et de l'exactitude des personnes capables de corriger les livres, capables

aussi d'écrire élégamment en prose et en vers, et instruites dans les diverses sciences ; et afin que les effets de ces bienfaisans travaux puissent être de durée, il importe de ne point admettre à l'imprimerie, autant qu'il plaira à Dieu, des hommes ignorans, et qui n'ont aucune connaissance des sciences et des beaux-arts : il faut aussi que les compositeurs, les protes, les copistes et autres ouvriers soient pris avec le consentement et le choix des imprimeurs, et qu'on empêche que des ignorans et des personnes incapables ne s'y ingèrent par protection, par intrigue, ou par force. Sur ces représentations, et conformément à mon auguste *khatty-schérif*, on a enregistré dans le bureau de la révision des comptes pour la Mecque et Médine le privilége accordé aux deux susdits imprimeurs, et notification en sera faite à la chambre impériale des *wacoufs* ou établissemens pieux. Le 18 rebial-akhir 1198 (12 mars 1784). » (Toderini, t. III.)

N°. IX, pag. 137. — *Les Aghuans sont un peuple originaire du Shirvan, etc.*

Dans le *Tarihi-Sejiah* (Journal des Voyageurs), ou Histoire de l'irruption des Aghuans et de la destruction des sophis, ouvrage latin d'un missionnaire, et traduit en langue turque par Ibrahim-Basmadji, le fondateur de l'imprimerie à Constantinople, voici ce qu'on lit sur ce peuple : « Les Aghuans avaient d'abord

» habité le long de la mer Caspienne. Mais, ayant été » subjugués et vaincus par Tamerlan, ce prince les » relégua dans les Indes pour les courses et les invasions » continuelles qu'ils faisaient dans la Perse et les pays » voisins. Quelques historiens ont pensé que les » Aghuans étaient une tribu d'Arménie, et même » chrétienne. Encore aujourd'hui, dit l'auteur du *Tahiri-* » *Sejiah*, avant de faire cuire le pain, ils le marquent » avec le signe de la croix, usage qu'ils ont conservé » de l'Arménie, leur patrie. Transportés dans l'Inde, » ils ont par la suite du temps abandonné la religion » chrétienne et embrassé le mahométisme. »

N°. X, pag. 139. — *Aschraff proposa un traité de paix à la Porte ottomane, etc.*

On lit dans les tablettes chronologiques d'Hagi-Calfah, à l'année 1727 : L'ambassadeur du prince de Perse fait son entrée à Constantinople, monté sur un éléphant.

N°. XI, pag. 139. — *Lalè-Tschiragany.*

Les Turcs aiment singulièrement les fleurs; plusieurs en ont dans leurs chambres presque toute l'année. Quelques-uns se ménagent dans un coin de l'appartement, ou dans une pièce séparée par de simples vitrages, des espèces de parterres composés de rosiers, d'orangers, de citronniers, de tulipes, d'anémones, de

jasmins, d'œillets, de tubéreuses, etc. Parmi les fleurs la tulipe tient le premier rang. On attribue ce goût particulier de la nation au fameux grand-visir Ibrahim-Pacha, gendre d'Achmet III, qui entretenait un parterre immense de tulipes dans sa maison de campagne, située sur la rive du Bosphore, au-delà de Bechiktash. Dans une fête qu'il donna au sultan, son maître, il fit illuminer ce parterre de plusieurs milliers de petites lampes de cristal, disposées avec beaucoup d'art. Achmet III le redemanda plusieurs fois à Ibrahim, et voulut qu'au sérail même il fût renouvelé chaque année dans la saison de ces fleurs. Ce divertissement, d'un genre nouveau, fut consacré sous le nom de *Lalè-Tschiraghany*, qui veut dire illumination de tulipes. (Mouradjah, t. IV.)

N°. XII, pag. 153. — *Ainsi périt ce vieillard (le grand-visir Ibrahim).*

Son souvenir se recommande à l'intérêt de la postérité, plus impartiale dans tous les pays que les contemporains. Le grand-visir Ibrahim fut l'ami des lettres et leur protecteur. C'est à son zèle pour les études que Constantinople doit l'établissement de sa première imprimerie en 1727. On lui doit aussi, outre les monumens publics d'une utilité universelle, la fondation de la bibliothèque qui porte son nom, et qu'il fit construire en 1719, près de Jami-Chézadé.

N°. XIII, pag. 217. — *Le sultan offrit sa médiation aux princes chrétiens.*

« Le comte de Montécucufi rapporte dans ses Mé-
» moires, que les Turcs ne font jamais la paix avec
» les chrétiens sans en demander pardon à Dieu, et
» représenter humblement à leur prophète qu'ils y
» sont forcés par la nécessité. Mahomet a établi sa
» religion les armes à la main; il a ordonné à ses
» sectateurs de l'étendre par la même voie; et, tant
» que les Turcs ont eu des troupes assez bien disci-
» plinées et assez braves pour faire heureusement la
» guerre et s'agrandir, ils ont dû croire qu'ils péche-
» raient contre ce précepte, s'ils faisaient une paix
» définitive avec les chrétiens; et de là est née leur
» méthode de ne conclure que des trèves passagères et
» bornées à un certain nombre d'années. Toute religion
» sait se prêter aux besoins de la politique; et depuis
» que le Grand-Seigneur et ses ministres se sont vus
» dans la nécessité d'avilir les milices, et n'ont pu,
» après la guerre de Candie, rétablir leurs forces de
» mer, leur ambition militaire a dû peu à peu dimi-
» nuer: et le muphti, les mollahs et les imans ont
» établi des principes plus conformes au droit de la
» nature et à la règle de la raison. Depuis plus d'un
» demi-siècle, les Turcs ne sont point en effet des
» voisins plus ambitieux ou plus inquiets que les autres
» peuples de l'Europe, qui professent une religion de
» paix, d'union et de charité. Ils commencent à faire

» quelquefois des paix perpétuelles ; et, ce qui doit pa-
» raître une espèce de prodige, la Porte, dans la guerre
» de 1741, invita elle-même les princes chrétiens à se
» réconcilier, et leur offrit sa médiation. La lettre que
» le grand-visir écrivit à ce sujet aux différentes puis-
» sances de l'Europe, mérite d'être connue. » (Mably, t. VI, p. 83.)

N°. XIV, pag. 265. — *Quelle désastreuse nouvelle se répandit tout-à-coup dans Constantinople, etc.*

Dans la caravane se trouvait une fille du prince persan Kérim-Khan ; elle avait à sa suite un nombre considérable de femmes magnifiquement vêtues, et des équipages remarquables par leur faste et leur nombre. Le chef de la tribu arabe, chargé de les protéger jusqu'à Damas, observant la richesse de la caravane et la qualité des pélerins, demanda une somme plus forte qu'à l'ordinaire. On refusa de le payer : on s'adressa au chef d'une autre tribu, qui se contenta du prix accoutumé.

Quand la caravane fut au milieu du désert qu'elle était obligée de traverser, le chef de la première tribu dont on avait refusé les conditions, se montra à la tête d'un corps considérable de ses gens, tomba sur les pélerins et sur leurs conducteurs : il fit un grand massacre de ces derniers, dépouilla tous les autres, n'épargnant pas même la fille de Kérim-Khan ; et, après les avoir pillés, il les laissa continuer leur voyage

à Damas, où ils arrivèrent dans l'état le plus misérable. J'ai vu un de ces infortunés, un marchand riche de cinq cent mille piastres, peu de jours auparavant, réduit à demander l'aumône.

Cet événement fit la fortune d'un Français établi à Tripoli de Syrie. La princesse persane était dans le plus extrême embarras; elle ne trouvait ni pitié, ni secours auprès des Turcs, à cause de leur haine contre sa nation. Le Français lui offrit généreusement sa bourse, qu'elle accepta. Au retour de la princesse, Kérim-Khan lui fit non-seulement rembourser la somme qu'il avait avancée à sa fille, mais il y joignit des présens si magnifiques, que le marchand fut enrichi pour le reste de ses jours.

Kérim-Khan envoya un ambassadeur à la Porte pour se plaindre de cet attentat : la cour ottomane ne fit d'abord que des réponses vagues et évasives; Kérim-Khan menaça d'assiéger Bagdad, et le Grand-Seigneur convint de lui donner satisfaction. (Elias-Abessi, tom. 1, pag. 113.)

N°. XV, pag. 297.— *Crim-Gueraï avait ravagé en sept jours toute la Moldavie, etc.*

Nous trouvâmes à Kichela ce nouveau khan, avec une partie de ses troupes, chargées des dépouilles de la Moldavie qu'il venait de ravager. On n'a pas d'idée d'un pillage aussi prompt et aussi rapide; et il est

difficile de concevoir qu'en sept jours une armée de quatre-vingt mille hommes puisse parcourir une grande province et enlever quarante mille esclaves, tous les bestiaux, tous les troupeaux, tous les haras, et une énorme quantité de butin. Nous vîmes la plaine de Kichela couverte à perte de vue, d'esclaves, mâles et et femelles de tout âge, de bœufs, de chameaux, de chevaux, de brebis et d'effets de toute espèce, amoncelés à diverses distances. Crim-Guéraï, après avoir montré sa puissance au gouvernement ottoman, voulut aussi donner un exemple éclatant de sa justice : il renvoya les esclaves, qui n'étaient plus qu'au nombre de vingt mille, parce que plusieurs étaient morts, et d'autres avaient été dépaysés. Il fit rendre tous les troupeaux, les bestiaux, les chameaux et les chevaux qu'il put arracher à la rapacité et à l'appétit carnassier de ses Tartares, et restituer aux propriétaires les effets qui furent retrouvés et reconnus. (Peissonnell.)

N°. XVI, pag. 313. — *Malheur aux chrétiens impudens que la curiosité porterait à braver un pareil danger.*

L'exposition de l'étendard de Mahomet, qu'on promène en procession dans les principales rues de Constantinople avant de le transporter à l'armée, est une solennité en si grande vénération parmi les Turcs, et regardée comme si sainte, qu'il n'est permis qu'aux Musulmans d'en être les témoins : aucun étranger,

quels que soient son rang et sa religion, ne peut s'y trouver. Trois jours avant la cérémonie, des hérauts l'annoncent au public avec la défense, sous peine de mort, à quiconque n'est pas de la religion mahométane, de paraître dans les rues où passera le saint étendard, et de songer même à le regarder des fenêtres de quelques maisons.

Malgré cette défense, l'internonce impérial voulut satisfaire sa curiosité, celle de ses deux filles, qui avaient encore plus d'envie que lui de voir cette mémorable procession. Il loua une chambre dans la maison d'un mollah, située dans une des rues par lesquelles devait passer l'étendard sacré. Le prix fut fixé à cinquante piastres. Mais, deux jours avant la solennité, son excellence trouva un autre appartement à un prix inférieur, et abandonna le premier. Le mollah, qui avait regret de la rupture du marché, lui représenta vainement que les Européens tenaient leur parole, et que c'était surtout le devoir d'un ministre public. Le mollah ne murmura point, mais il se promit de se venger.

Lorsque le saint étendard passa dans la rue où le ministre, sa femme et ses deux filles, avaient loué une chambre, au moment même où la foule approcha de la maison d'où ils regardaient la pompe, d'une fenêtre à demi ouverte, le mollah, qui les avait épiés, éleva la voix, en criant que l'étendard sacré était profané par le regard des Infidèles, placés à une fenêtre qu'il

désigna. La multitude s'émeut, et une troupe furibonde de plus de trois cents janissaires enfonça la porte de la maison, jurant de sacrifier au prophète les Infidèles qui avaient osé porter leurs yeux sacriléges sur l'auguste étendard. L'internonce s'avança devant les furieux, en leur déclarant qu'il représentait l'empereur d'Allemagne; il fut renversé à terre et foulé aux pieds. Les janissaires forcèrent la porte de la chambre, où ils trouvèrent l'ambassadeur, qu'ils dépouillèrent de ses bijoux et de ses habits. Ses jeunes filles étaient tombées évanouies sur le plancher; elles ne furent tirées de cet état que par les douleurs qu'elles éprouvèrent aux oreilles, qu'on leur déchira pour en arracher les boucles précieuses qu'elles portaient. Elles furent dépouillées de leurs vêtemens, et subirent toutes les indignités qu'on peut attendre de la brutalité la plus barbare. On rapporte que quelques janissaires eurent pitié de leur jeunesse et de leur beauté, et qu'ils joignirent leurs larmes à celles qu'elles versaient. Mais le plus grand nombre fut sourd à leurs prières et à leurs gémissemens; ils se retirèrent lorsqu'ils n'eurent plus rien à emporter: et cette malheureuse famille se fit reconduire secrètement le soir à Péra, dans l'état le plus déplorable.

Aussitôt que le grand-visir fut informé de l'outrage commis sur la personne de l'ambassadeur et de ses dames, il en fit part au Grand-Seigneur; et, quoique le ministre fût dans son tort, il lui envoya des complimens

de condoléance et des excuses en son nom. Il les accompagna d'une riche pelisse, qui est en Turquie un témoignage de bienveillance et d'amitié. Cette scène désastreuse aurait pu finir là; mais le divan jugea qu'on devait quelque chose de plus à l'ordre public, et qu'un exemple de sévérité était nécessaire en politique pour tranquilliser les autres ministres étrangers sur la sûreté de leurs personnes. On fit des recherches pour découvrir ceux qui s'étaient particulièrement rendus coupables; mais elles furent sans effet. On coupa trois cents têtes de janissaires et autres personnes qui avaient eu part à l'émeute. Cette exécution ayant été faite, on en informa l'internonce, en le priant de déclarer s'il trouvait cette satisfaction suffisante. Il répondit que, quant à lui et à sa famille, il était satisfait; mais qu'ayant envoyé des dépêches à Vienne à ce sujet, il ne pouvait en dire davantage jusqu'à l'arrivée des réponses. Le courrier, attendu de part et d'autre avec une égale impatience, arriva enfin : il apporta une réponse telle qu'on devait l'attendre d'un prince aussi juste et aussi éclairé que Joseph II. Elle ne contenait point de plaintes contre la Porte, car il n'y en avait aucune à faire; mais un ordre qui rappelait l'internonce. L'ordre était conçu de manière qu'il en tomba malade de chagrin, et mourut en peu de jours. (Elias Abesci, tom. 2, pag. 96.)

N°. XVII, pag. 337. — *Depuis ce temps, les trônes de Moldavie et de Valachie, patrimoine des Grecs du Fanal, etc.*

Il primo principe greco della Valachia creato della Porta, è stato Niccolo Maurocordato, figlio del celebre Alessandro plenipotenziario della Porta alla pace di Carlovitz. Dopo la sua morte ebbe per successore il figlio Costantino Giovanetto, mà regno poco per questa volta, sbalzato dà un altro partito di Greci del Fanale, che averano comminciato a gustare il dolce del governo, et delle dovizie della Valachia e Moldavia. La nazione greca divenuta schiava de' Turchi, ed avilita, dà più di due secoli avea perduto ogni idea di nobiltà e gentilezza, e si contentava di esercitare in Costantinopoli la mercatura et le arti mechaniche. Per una stranà combinazione e per servizi resi al visir Chiuperli sotto Candia come interpreta della lingua italiana, un Greco, nominato Panajetti, fu il primo ad essere dechiarato interprete della Porta ottomana, posto occupato prima dà qualche renegato; e, per un altra combinazione, si trovò pronto alla sua morte l'altro Greco, Alessandro Maurocordato, oriundo dà Scio, uomo pieno di ambizione, e di capacità per un tale empiego. Il posto di interprete e li due principati risvegliarono l'ambizione e lo spirito d'intrigo naturale ai Greci. Molti mandarono i figli a studiare la medicina in Italia, ed altri li posero al seguito delli

nuovi principi greci: di modo che costoro in breve tempo acquistarono lumi, denari, e credito corrispondente alla loro capacità; e come pochi potevano divenire in un tempo interpreti, e poi principi, e tutti volevano dominare, cosi cominciarono a caballizzare presso la Porta, e ridussero li due principati alla condizione di unà ferma che la Porta ha venduta ogni anno al più offerente.

Enumerazione delli Greci, Valachi et Moldavi impiccati, et decollati in questo secolo per causa delli due principati.

1714. Il principe Brancorano con quatro figli, ed un Bojaro Vacaresculo.

1716. Il principe Cantacuzeno col padre.

1716. L' arcivescovo di Valachia, annegato.

1719. Giovanni Maurocordato, principe di Valachia, avvelenato dal fratello Nicolo.

1737. Janachi Ipsilanti capo dell' arte de' pelliciari in Costantinopoli, prozio del principe Alessandro Ipsilanti, impiccato.

1740. Costantino Ghicca, dragomanno della Porta, decollato.

1760. Janacchi-Suzzo, fratello maggiore del principe Michele Suzzo, impiccato.

1765. Stravacchi, agente di Valachia e Moldavia, impiccato.

Due Bojari Valachi, poco prima d' ordine del

suddetto in Buccaresta, e tre dal popolo ammazzati dai Arnauti in una sollevazione.

1769. Gregorio Kallimachi, principe di Moldavia, decollato.

1769. Nicolacchi Suzzo, dragomanno della Porta, decollato.

1777. Gregorio Ghicca, principe di Moldavia, scannato dà un capidgi in Jassi.

1778. Il Vestiari Bogdano, discendente dai principi di Moldavia, fatto decapitare dal principe Morusi in Jassi con un compagno.

1786. Petracchi della Zecca, decollato. *

(*Osservazioni istoriche sopra la Valachia e la Moldavia.*)

---

* Petracchi était intendant de la monnaie à Constantinople; il gagnait, dit-on, mille piastres par jour. Ses richesses lui avaient acquis un crédit immense. Il élevait et faisait destituer des pachas; il influait même sur la nomination des visirs. Maurojeni, prince de Valachie, à l'élévation duquel il s'était opposé, se servit, pour le perdre, de l'ascendant qu'il avait sur le capitan-pacha Hassan, alors tout-puissant. Il obtint que Petracchi serait mis à mort et envoyé au supplice après avoir été témoin des honneurs rendus à son ennemi. On l'amena à la porte du sérail au moment où Maurojeni en sortait, monté sur un superbe cheval, et entouré d'un cortége nombreux. Le malheureux Petracchi tendait les bras au visir pour lui demander grâce; mais celui-ci fut inflexible, et fit signe aux bourreaux de lui trancher la tête. (*Voyage de la Propontide*, par M. le Chevalier.)

N°. XVIII, pag. 344. — *Dans le vœu prophétique écrit sur le tombeau.*

Dans le voyage pittoresque de la Grèce, qu'il suffit de nommer pour rappeler à l'estime publique et l'auteur et l'ouvrage, M. le comte de Choiseul-Gouffier a représenté la Grèce sous la figure d'une femme en deuil, pleurant au milieu des ruines, la main appuyée sur une pierre, où on lit : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.*

N°. XIX, pag. 349.—*Faisant dans le trésor du sérail les frais de la guerre, s'applaudissant de soutenir une guerre juste sans fouler ses peuples, Mustapha III, etc.*

« Dans l'empire ottoman, le revenu fixe de l'état est de quatre-vingts millions; il se forme des douanes, du *karatche* ou capitation levée sur les sujets non mahométans, et sur les mahométans *bélédis*, c'est-à-dire, qui ne sont attachés à aucun corps de milices : il se compose encore de la vente des timars et ziamets, ou fiefs militaires. Mais l'immensité de l'éventuel est incalculable. Il consiste dans le produit du *hamaïou*, ou domaines particuliers du Grand-Seigneur; des successions de tous les sujets qui meurent sans parens au degré de la loi, et dont les biens sont alors dévolus au souverain; des confiscations et des *wakonfs*, ou fondations pieuses, sur-tout de celles qui regardent la Mecque, qu'on appelle *harémins*, dont le kislar-aja est ordinairement l'administrateur, et dont l'empereur dispose dans les

besoins de l'Etat sous la forme d'emprunt. Les provinces n'envoient au khasna qu'une partie de leurs contributions : il en reste dans chacune une grande partie pour ses besoins, pour réparer les forteresses et fournir aux autres travaux publics : elles donnent, en outre, des subsides en hommes et en vivres. » (Peissonnell, Chénier, liv. *De l'Empire ottoman*, Elias Abesci; *Etat actuel de l'Empire ottoman.*)

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Notes et éclaircissemens à l'appui de l'Histoire de l'Empire Ottoman.

TOME QUATRIÈME.

N°. I, pag. 75. — *Le prince Repnin, ambassadeur de Russie, fit son entrée publique à Constantinople au milieu de six cents soldats russes, qui traversèrent les rues de la capitale l'arme au bras.*

Dans les articles préliminaires du traité de Kainardjik, il avait été convenu que l'ambassadeur russe aurait à sa suite un certain nombre de soldats, et que les officiers traverseraient, l'épée nue, toutes les villes ottomanes qui se trouveraient sur leur chemin. Le prince Repnin entra de cette manière à Andrinople : ce spectacle irrita les janissaires, qui regardèrent cette innovation dans l'étiquette comme un affront, et coururent aux armes. Les Russes tombèrent sur les janissaires, qui étaient en nombre très-supérieur; quelques-uns furent tués, ainsi que deux ou trois soldats russes.

Le prince Repnin envoya un courrier informer la Porte de ce qui était arrivé, et continua sa route. Le grand-visir consterné, n'osant point annoncer cet événement au Grand-Seigneur, tint conseil, et il fut convenu secrètement qu'il irait avec l'aga des janissaires *incognito* à Daoud-Pacha au-devant du prince Repnin. Cette négociation retint le prince et sa suite pendant plusieurs jours dans ce village. Après beaucoup d'allées et de venues de la part du grand-visir et de l'aga des janissaires, on convint d'un terme moyen. D'un côté, le grand-visir défendit, sous des peines sévères, qu'aucun musulman, janissaire ou autre, ne parût dans les rues pendant l'entrée publique de l'ambassadeur; et ensuite on obtint du prince Repnin que ses officiers n'auraient leur épée tirée qu'à moitié hors du fourreau. Le cortége, aussi brillant que nombreux, traversa les rues qui, malgré les défenses, étaient remplies de monde. Mais la terreur du nom de russes était telle, que, quelque temps après son arrivée, le prince Repnin, précédé de deux janissaires, se trouva monter la colline qui va de Tophana à Péra, tandis que le *topéi-pacha*, ou le général de l'artillerie turque, la descendait. Les deux janissaires du prince s'arrêtaient par respect pour le *topéi-pacha* : ne voulant ni saluer le pacha le premier, ni lui céder le pas, l'ambassadeur russe poussa ses janissaires avec sa canne, pour les obliger à continuer leur route. Le pacha offensé témoigna son mécontentement par des expressions un

peu vives. Le prince Repnin envoya porter au réis-effendi ses plaintes de ce qu'il appellait une insulte. En moins de deux heures, il reçut pour réponse que le *topéi-pacha* avoit été destitué, et que, si cela ne satisfaisait pas son excellence, avant deux heures on lui enverrait la tête de cet officier. (Elias Abesci, pag, 85.)

N°. II, pag. 77. — *Grégoire Ghicca s'était rendu coupable de connivence avec les Russes, etc.*

Gli ospiti più terribili sono i Capidgi-Baschi che la Porta impiega nelle commissioni releganti, e spesso per levare la vita. L'arrivo d'uno di costoro fà sempre tremare. Di uno di essi si servi il governo turco per levare la vita a Gregorio Ghicca, principe di Moldavia, l'anno 1777. Costui erà gia stato dragomanno della Porta, e poi principe di Moldavia prima della guerra con i Russi, ed aveva esercitate queste cariche con applauso. Al principio della guerra fù spedito in Valachia dove fù sorpreso da un partisante russo e condotto prigioniero in Pietroburgo. Si pretende che tutto era sequito con sua intelligenzà, non avendo egli fatto la menoma resistenza contrà un pugno di avventurieri indisciplinati. Della corte di Russia passò all' armata in Moldavia commandata dal feld mereseiallo conte di Romantzoff che ben presto si accorsa, che gli erà entrato in corrispondanze secrete con i Turci, e dava ragguagli poco vantagiosi delle forze Russe. Questo tratto di strava-

giusta è d'ingratitudine sdegno al sommo, il conte, che lo fece gardare a vistà lontano dal campo. Ciò nonostante, l'imperatrice colla sua solita magnitudine e clemenza, dimentico l'offesa, ed alla pace conchiusa, l'anno 1774, lo fece nominare principe di Moldavia, dove si applico unicamente a far danari ed intrighi mal concertati. Essendo cominciati gli torbidi della Crimea, la Porta penso di levarsi d'altorno un tal soggetto, mà in un modo vile e basso. Spedi un Capidgi-Baschi scegliendo precisamente uno stretto amico del Ghicca, et dandoli il carattere di cavallerizzo del gran signore, e d'ispettore della fortezza di Choczim. Questo carattere straordinario solito conferirsi della Porta ottomana appunto in occasione di qualche esecuzione di moltà importanza, et le stravaganze commesse di costui in Valachia, devevano dare sospetto al Ghicca già prevenuto delle contrarie disposizioni della Porta, et della stranezza del capidgi, dalli suoi amici di Costantinopoli, e da una lettera del principe di Valachia che riceve nel momento che volle andare a visitarlo, contrà il parere dà suoi più affezionati, essendosi costui finto ammalato. Il suo capitano delle guardie Albanese che gli era molto attaccato, uomo bravo, e corraggioso, volle accompagnarlo al solito, ma, egli lo rimandò, ed entro solo nella stanzà del Turco, che poco dopo li domandò del tabacco, e fingendo che non gli piacesse, ordino ad uno dè suoi di dare al principe del megliore chè era in una scatolà distante: costui nell' atto di porgergliela, gli

diede due o tre pugnalate nel petto : il principe si alzò per saltare dalla finestrà, essendo molto agile ed ardito della persona, ma infelicimente fù impedito dalle emposte che erano assai ristrette, e trattenuto dà più sicari che finirono di pugnalarlo. La testa fù subito tagliata e spedita a Costantinopoli, dove resto esposta per tre giorni alla porta del seraglio ; il corpo lasciato ai parenti, e la sua ròba, e denari confiscati dal Gran-Signore. E dà osservare che il Giccha usava portare sempre uno stilo alla cintola, e che in questà circostanzà fatale non lo aveva indosso. (*Osservaz. intorno la Val. et la Mold.*)

N°. III, pag. 121. — *On vit sept musulmans fondre à toute bride sur un régiment russe, qui les reçut au bout de ses baïonnettes, etc.*

Il est aussi piquant qu'instructif d'observer un peuple aux différentes époques de sa vigueur ou de sa dégénération. Marsigli a montré le soldat turc de 1680; voici celui de 1789:

« Je vois des Turcs qui passent pour n'avoir pas le sens commun à la guerre, et qui la font avec une espèce de méthode, éparpillés pour que le feu de l'artillerie et celui des bataillons ne puissent pas être dirigés sur eux; visant à merveille, et tirant toujours sur des objets réunis; dissimulant, par cette tiraillerie, leurs espèces de manœuvres; cachés dans tous les ravins, les

creux, ou sur des arbres; ou bien s'avançant, au nombre de quarante ou cinquante, avec un drapeau qu'ils courent vite placer en avant pour gagner du terrain, ils font tirer les premiers, genou en terre; ils les font aller en arrière, recharger leurs armes, et se succéder ainsi jusqu'à ce qu'ils courent encore porter leur tourbillon et leur drapeau en avant. Ces drapeaux sont dans une espèce d'alignement, pour qu'aucune tête de ces petites troupes n'en couvre une autre. Imaginez des hurlemens affreux, des cris de *allah*, encourageant les musulmans, effrayant les chrétiens, et des têtes coupées ajoutées à cela, qui font, à ce qu'il me semble, un terrible effet............

Ayons des tentes aussi bien entendues que celles des musulmans, et tâchons de donner, comme eux, des outils à la cavalerie, qui, allant plus vite que l'infanterie, construit les retranchemens que celle-ci n'a plus qu'à garnir en arrivant.

Les Turcs ne connaissent guère que deux ruses de guerre, et se croient bien fins quand ils les emploient; l'une est de faire tirer tous les canons en signe de réjouissance d'une bataille gagnée ou d'une prétendue ville prise; l'autre c'est de faire prendre un de leurs courriers, avec la fausse nouvelle que vingt ou trente pachas arrivent pour les renforcer avec cent mille hommes.

En compensation de ces deux stratagèmes puérils, ils ont deux usages excellens; l'un de faire retrancher

leur camp par les spahis, et l'autre de faire des trous dans la terre ou dans un retranchement pour se mettre à couvert des boulets. Chaque homme a son creux, où il reste tapi jusqu'à la fin de la canonnade.

Leur artillerie, dans les siéges, est servie par les premiers soldats qui la tirent, et qui vont tirer leur coup de canon pour s'amuser.

Leur ferveur religieuse redouble avec le danger: leurs cris de *allah* augmentent tous les jours; et l'on est sûr, quelque bruit que l'on fasse, de ne pas être entendu en ouvrant la tranchée.

Ce qui fait que nous voyons souvent de grands traits de courage de la part du musulman, c'est qu'il ne se bat jamais sans en avoir envie. Ce n'est qu'en bonne santé, en bonne humeur, et souvent après avoir pris son café, qu'il s'arme pour aller au combat; il attend même souvent un beau jour et un beau soleil. Au commencement du siége, je me levais à la pointe du jour, qui, dans nos armées européennes, est souvent l'heure d'une entreprise; à présent, je ne me gêne plus; la bonne compagnie, que je reconnais aux beaux chevaux et aux couleurs tranchantes des vêtemens, ne sort jamais avant dix heures pour engager une affaire.

Cette liberté qu'on laisse aux Turcs fait que la moitié de leur armée ne se trouve pas à la bataille, dont le sort dépend toujours des premiers *bravi*, qui, lorsqu'ils sont dégoûtés, dégoûtent ceux qui les suivent. »
(*Lettres du Prince de Ligne.*)

N°. IV, pag. 134. — *Belgrade, assiégé par le maréchal Laudhon, capitule après trois semaines de siége, etc.*

Extrait d'une relation de la prise de Belgrade, 18 octobre 1789.

« Nous y voici dans ce rempart de l'Orient, dont nous n'avons pas ouvert les portes avec des doigts de rose comme l'Aurore, mais avec des doigts de fer. La hardiesse et la promptitude du passage de la Save, la rapidité de la marche et de l'entrée dans les lignes du prince Eugène (an 1718), l'audace de la reconnaissance faite jusqu'à la palissade, tout cela est l'ouvrage d'une quinzaine de jours et digne du plus beau temps du maréchal Laudhon. Il a attaqué Belgrade sur la rive droite de la Save, et moi sur la rive gauche, où j'étais l'aigle de ce Jupiter dont je portais la foudre. La prise de la forteresse a été assurée par celle de la ville, qui est due à la plus brillante, la plus éclairée, la plus active des valeurs, celle du comte de Brown, digne neveu du maréchal Lascy. Je faisais, pendant cette superbe et vigoureuse entreprise, une diversion avec la flotte, sur le Danube; et ensuite, pour réparer la perte de quelques jours et de bien du monde à l'attaque du chemin couvert, je redoublai le feu de mes batteries, et j'en établis une nouvelle dans une île, à cent cinquante toises de la forteresse, qui capitula tout de suite. Je voyais, avec un grand plaisir militaire, et une grande peine philosophique, s'élever dans l'air douze mille bombes que j'ai fait lancer sur ces pauvres

Turcs ; j'entendais leurs cris d'effroi, car ceux des blessés étaient étouffés par le feu et la mort. A peine le mot capitulation avait été prononcé, que dix mille vaincus se mêlaient déjà avec autant de vainqueurs. La férocité faisait place à la douceur, la fureur à la pitié, la ruse guerrière à la bonne foi, l'acharnement à la bienveillance ; on prenait du café, on vendait, on achetait. Le Turc, loyal dans ses marchés, fixait un prix, livrait ses effets précieux cachés dans ses casemates, allait à ses affaires, et, sans empressement, recevait son argent quand par hasard il rencontrait son acheteur. Philosophes sans le savoir, les riches propriétaires fumaient sur les débris de leurs maisons et de leur fortune. Le sot gouverneur de Belgrade fumait au milieu de sa cour, rangée en cérémonie comme s'il commandait encore, et comme s'il ne s'attendait pas à voir, d'une heure à une autre, un capidgi bachi venir lui demander sa tête de la part du sultan Sélim. La beauté et la variété des couleurs riches et tranchantes des janissaires, nos bonnets de grenadiers, leurs turbans, notre garnison ; les spahis point abattus, quoique battus ; leurs chevaux fiers comme eux ; leur air fermé, jamais bas, malgré le malheur ; les rives du Danube et de la Save, bordées de ces figures pittoresques, récréaient les yeux et réjouissaient l'ame. On était seulement attristé de voir emporter, par terre et par eau, les cadavres d'hommes, de chevaux, de bœufs et de moutons, qui, pendant le siége, n'avaient pas pu être

enterrés : on sentait à la fois la mort, le brûlé et l'essence de roses. (*Lettres du maréchal prince de Ligne.*)

N°. V, pag. 150. — *Leur imagination brillante, leur riche poésie*, etc.

Les Turcs cultivent beaucoup la poésie ; ils y sont engagés par leur génie et par le plaisir. Ils ne manquent ni d'instructions poétiques, ni de précepteurs, ni de maîtres. On leur a traduit en arabe la Poétique d'Aristote. Ils ne se bornent point à l'étude de l'arabe ; ils apprennent aussi le persan, comme une langue savante et riche en belle littérature. Ayant sous les yeux ces excellens modèles de poésie, les Turcs ne pouvaient manquer d'avoir des poëtes et de bons poëtes. On en trouve la preuve dans divers écrivains. Absul-Lufti, dans son livre intitulé : *Teskieretus-Suart*, parle de trois cents poëtes qui ont vécu depuis le temps de sultan Amurath I jusqu'à Soliman-le-Grand. Le *Zubdetus Ezaar*, ou Fleur de Poésies, renferme un choix de cinq cent quarante poëtes. Le docte et érudit Revicski dit que les Turcs ont dans leur langue, et surtout en poésie, des morceaux très-bien écrits, pleins d'imagination, de feu et de délicatesse. Les plus célèbres poëtes turcs sont : Baki-Effendi, Efii, Mesihi, Kasiri. Parmi les poëtes modernes, on cite Nabi-Effendi ; et parmi les ouvrages, le Divan, ou Chansonnier, par le grand-visir Raghib-pacha.

Il y a à Constantinople une académie de poésie, qui donne à ceux qui cultivent cet art des noms académiques qui les distinguent. C'est d'elle que les *Ramí* (satirique), les *Rascid* (fidèle), les *Luverri* (lumineux), ont reçu leurs noms. C'est ainsi qu'on a surnommé *Hairi* (bon) le reis-effendi, qui devint kiria-bey en 1783. Jones, dans ses Commentaires sur la poésie asiatique, parle fort au long de la mesure des vers turcs. (Voyez l'article *Poésie turque*, *tom. III*, *Littérature des Turcs*, *par Toderini;* et, dans la Biographie universelle, l'article *Mésihi.*)

N°. VI, pag. 151. — *Mais la vieillesse chez les Ottomans peut-elle s'appeler décrépitude?* etc.

« Pour réformer les Ottomans, il ne faudrait qu'un esprit supérieur, qu'un sultan sage, éclairé, entreprenant. Le pouvoir que la religion met dans ses mains, l'aveugle obéissance qu'elle prescrit aux sujets, en rendraient l'entreprise moins hasardeuse et le succès moins incertain. Par la disposition textuelle de la loi, le souverain a le droit, la force, la puissance de changer à son gré les ressorts de l'administration civile et politique de l'empire, et d'adopter les principes que pourraient exiger les temps, les circonstances et l'intérêt de l'État. Tout dépend, comme on le voit, d'une seule tête. Qu'un sultan et un grand-visir se réunissent à un muphti, et que ce chef des ulémas veuille, de concert

avec eux, faire tourner au bien de sa nation l'influence que lui donnent la dignité de sa place et l'opinion des peuples, alors on verrait ces mêmes Ottomans, jusque là si concentrés dans eux-mêmes, et si tyranisés par l'empire des préjugés populaires, changer absolument la face de leur empire. » (*Tableau général de l'Empire ottoman.*)

N°. VII, pag. 152. — *A l'empire toute sa puissance, au croissant toute sa splendeur.*

« L'empire ottoman est un composé des plus belles contrées du globe, dont la plupart sont couvertes de villes, de villages, de bestiaux, de troupeaux, de gibier de toute espèce. Sa population est immense, quoique très-inférieure à celle que pourrait comporter l'étendue et la fertilité de ses terres. En un mot, il y a dans cet empire beaucoup de choses à perfectionner, mais rien à créer.

» La Turquie produit, avec une extrême abondance, tous les grains possibles, les vins, les viandes, le gibier, les poissons, les fruits, les herbages, les légumes, les huiles, les miels, le sucre même, qui serait abondant en Egypte si on le cultivait avec plus de soin.

» L'empire ottoman surabonde en soies, en laines, en cotons, en poils de chèvres, de chameaux, en lin, en chanvres, en cuirs, en peaux de toute espèce : il y a même des fourrures et quelques teintures, comme le

vermillon et l'alizari. Il a des manufactures de toiles blanches et peintes, d'étoffes de laine, de superbes tapis, de couvertures de lit et de carreaux, d'étoffes de soie, d'or et d'argent; de satins unis, rayés et à fleurs; de tafetas, de croisés, de sirsacas, de camelots les plus beaux du monde, de toiles de coton de toutes les qualités; de broderies magnifiques en laine, en soie, en or et en argent; de cuirs, de maroquins.

» Les Turcs ont des architectes, des maçons, des cordonniers, des tailleurs habiles, des forgerons, des serruriers, des orfèvres, des peintres, des doreurs et des ouvriers de tous les genres. Il y a, dans toutes leurs grandes villes, des temples, des fontaines, des édifices publics, qui font l'admiration des Européens, dont ils ont rarement emprunté les secours pour les élever. Ils ont de belles maisons, des palais magnifiques, des maisons de plaisance bien bâties, bien distribuées, décorées, meublées avec luxe; des jardins délicieux, des parterres charmans, des jets d'eau, des bassins arrangés suivant leurs goûts, et conformément à leurs usages. Ils ont des mines riches et abondantes de tous les métaux et de tous les fossiles; des carrières de beaux marbres et de belles pierres. Pour la guerre, ils fondent très-bien aujourd'hui les pièces d'artillerie; fabriquent les canons de fusils et de pistolets, les plus beaux et les meilleurs qui existent, et les armes blanches les plus parfaites.

» Pour leur architecture militaire, ils ont les bois,

les toiles et les métaux : aucun camp européen n'a des tentes aussi belles et aussi commodes que les leurs.

» Pour leur architecture navale, ils ont les bois de construction, les mâtures, les toiles, les chanvres, les goudrons, le bronze, le fer et le salpêtre. » (Peissonnell, *Réponse aux Considérations sur la Guerre des Turcs.*)

N°. VIII, pag. 156. — *Le sultan se rend-il à la mosquée de Sultan-Ahmed*, etc.

« Le jour de la naissance de Mahomet, j'ai vu le sultan Abdul-Hamid se rendre à la mosquée d'Achmet avec tout son cortége : il était précédé par le visir, le capitan-pacha, et tous les grands de la Porte, montés sur des chevaux magnifiques. Le muphti seul était dans un araba ou carrosse à la turque, avec deux tchoadars aux portières. Parmi les officiers du Grand-Seigneur, on distinguait les eunuques noirs et blancs, les nains et le beau corps des *tchorbadjis*, dont les casques et les faisceaux rappellent si parfaitement ceux des soldats romains.

» La place de l'Atmoïdan était remplie de spectateurs de tous les rangs ; les dames turques étaient dans leurs carrosses, et les femmes du peuple étaient placées sur des estrades particulières et séparées des hommes. Lorsque le sultan a paru, chacun s'est incliné et s'est couvert la figure avec les mains : personne,

excepté les étrangers, n'osait envisager Sa Hautesse. » (*Voyage de la Propontide*, tom. I, p. 129.)

N°. IX, pag. 162. — *La bienfaisance est pour l'Ottoman un besoin, l'hospitalité une habitude, etc.*

« Les Turcs sont fort charitables envers les étrangers, même de quelque religion qu'ils soient. Les plus commodes d'entre ceux qui demeurent dans les villages proche des grands chemins, vont se promener avant midi et sur le soir, pour découvrir s'il ne paraît pas de passager. En trouvent-ils quelqu'un, ils l'invitent à loger chez eux, et même disputent-ils souvent à qui le recevra. » (Marsigli, pag. 39.)

Leur charité s'étend jusqu'aux animaux. J'ai vu dans l'île de Candie, près de la Canée, un hospice pour les chiens : tous ceux qui ont été par mer de Constantinople aux Dardanelles, connaissent le tribut qu'on lève sur chaque sac de grain arrivant d'Egypte, pour les oiseaux qui planent sur le Bosphore. (*Note de l'Auteur.*)

N°. X, pag. 163. — *Plus au repos qu'au mouvement.*

« Les Turcs sont plus portés au repos qu'à l'activité : cependant ce penchant a quelque chose de plus fort dans une nation que dans une autre de toutes celles qui composent l'empire ottoman ; les Turcs d'Asie

aiment beaucoup leurs commodités ; ceux d'Albanie trouvent plus de leur goût une vie active et laborieuse. Ceux de Constantinople se plaisent à avoir quantité de coussins pour s'y asseoir et pour s'appuyer : languissant dans cette molle oisiveté, je l'étais moi-même devenu et je perdais mon activité ordinaire; car on est, en effet, assis si commodément chez eux que tout le corps jouit également du repos. La plus grande partie des Turcs se reposent ainsi non seulement la nuit, mais encore la plus grande partie du jour : les artisans vivent même de cette manière, et tâchent de se procurer la facilité de travailler assis. Ils n'agissent que par pure nécessité; et la coutume que le grand-visir Kiuperli, tué à la bataille de Salankemen, avait de se promener pendant quelques heures dans une cour pour rêver à ses affaires, comme nous le pratiquons, leur paraissait extraordinaire. » (Marsigli, pag. 35.)

N°. XI, pag. 164. — *Sa sobriété dédaigne les plaisirs de la table.*

« Les Turcs sont fort sobres dans le manger ; ils se contentent que les viandes soient saines et nourrissantes. Le mouton est leur viande ordinaire la plus exquise ; ils ne mangent que fort peu de bœuf, point de veau qu'ils laissent former, et rarement du poisson ; mais le riz, le froment mondé, les lentilles, les pois,

le miel, le sucre, et toutes sortes d'épiceries, surtout le poivre, font leur commune nourriture. Enfin, ils mangent beaucoup de fruits, tant nouveaux que secs, et surtout du jardinage. Du reste, ils se passent à peu, mais non pas de tout, pas même un seul jour. Tant de places fortes en Hongrie, que les Turcs ont été obligés de rendre à l'empereur d'Allemagne, après avoir été long-temps affamées, sont une preuve de leur sobriété naturelle. Ils divisent le peu de nourriture qu'ils prennent en plusieurs repas par jour, de sorte que l'estomac n'est jamais trop rempli, ni ne reste entièrement vide. Je crois que cela est assez sain, persuadé que le principe de la fermentation conserve par là un mouvement réglé. » (Marsigli, pag. 32.)

Nº. XII, pag. 171. — *L'opium les lui procure.*

« Ces pillules leur causent d'abord une extrême gaieté, suivie d'un profond sommeil, accompagné de songes qu'ils disent être célestes, et qui durent quelques heures. Il est ridicule que les auteurs qui ont fait mention de la Turquie, aient voulu persuader que les Turcs prennent de ces pillules dans les armées pour se rendre plus intrépides et s'étourdir sur le danger : ils n'auraient pas écrit ces absurdités s'ils avaient connu l'effet de ces pillules, qui est de mettre en une sorte de délire pour une heure au plus, et feraient tomber tel homme

que ce soit de cheval, et le rendraient incapable de donner ou d'exécuter des ordres. » (*Etat Militaire de l'Empire Ottoman.*)

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

A

B

C

D

E

F

I

L

M